

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 2, tome 1, partie 1 (n°1-8), Bruxelles, 18 janvier 1896-7 mars 1896.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>







52388

LA

JEUNE BELGIQUE

Met afzonder

SEIZIÈME ANNÉE

1896



LA JEUNE BELGIQUE.



2^{me} SÉRIE — TOME I.

BRUXELLES

—
Henri LAMERTIN

ÉDITEUR

20, Rue Marché-au-Bois, 20

PARIS

—
Léon VANIER

ÉDITEUR

19, Quai Saint-Michel, 19



LA

JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

LA JEUNE BELGIQUE. — A nos lecteurs.
IWAN GILKIN. — Paul Verlaine.
ALBERT GIRAUD. — Remise au point.

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL

VALÈRE GILLE. — Arnold Bocklin (William Ritter).
FRANCIS DE CROISSET. — Rimes à ma payse (Auguste Gaud).
MAURICE CARTUYVELS. — Le Sang des Crépuscules (Charles Guérin).
Memento.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES

20, Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENTS

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

15, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

**Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique**

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

**Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.**

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'*Administration* à **M. Henri Lamertin,**
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS : Franz Ansel, Eugène Bacha,
Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte
Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels,
Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain,
Ernest Closson, Francis de Croisset, chevalier Descamps-
David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George
Destrée, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille,
Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, Paul
Hervieu, Henry Houssaye, Hubert Krains, Nelson
Lekime, Albert Lévy, Sante Martorelli, Joseph Nève,
Victor Orban, Léon Paschal, Victor Remouchamps,
Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens,
Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant,
Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner,
A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec-
tion complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix
de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de
Léopold WALLNER, d'après les poèmes de
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LERBERGHE,
SEVERIN, LE ROY, G. KAHM, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique
et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE-
CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts
volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de
la vie romaine. Volume in-16 3 50
- CHAINAYE (H.). — *L'Ame des Choses* 3 00
- COUROUBLE (L.). — *Contes et Souvenirs* 3 50
- DECOSTER (CH.). — *La Légende d'Ulenspiegel* 5 00
— *Légendes flamandes* 3 50
- DELVILLE (J.). — *Les Horizons hantés* 3 50
- DE HAULLEVILLE (baron P.). — *En vacances* 3 50
— *Portraits et Silhouettes*. 2 volumes 7 00
— *J.-M.-J. Bodson. — L'Apostolat chez
les civilisés* 4 00
- DEMOLDER (E.). — *Contes d'Yperdamme*. 3 00
— *Impressions d'art*. 3 00
— *James Ensor* 3 00
- DESTRÉE (Jules). — *Journal des Destrée*. 1 00
- GILKIN (Iwan). — *Stances dorées* 1 00
- GILLE (Valère). — *Le Château des merveilles* 2 00
- GIRAUD (Albert). — *Hors du Siècle* 4 00
— *Hors du Siècle (II). — Sous la Couronne.*
— *Devant le Sphinx* 3 00
— *Pierrot Lunaire*. 2 00
— *Pierrot Narcisse*. 2 00
— *Dernières Fêtes* 2 00
— *Le Scribe*. 1 00
- MAETERLINCK (Maurice). — *Les Aveugles (L'In-
truse. — Les Aveugles)*. 3 00
— *La Princesse Maleine* 3 50
— *Serres chaudes* 3 00
— *L'Ornement des Noces spirituelles* 4 00
— *Les Sept Princesses* 2 00
— *Pelléas et Mélisande* 3 50
— *Les disciples à Saïs et les fragmenis de
Novalis* 4 00
- MAUBEL (Henry). — *Miette* 2 50
— *Etude de Jeune fille*. 3 50
— *Quelqu'un d'aujourd'hui* 3 50
— *Une mesure pour rien* 1 00
- SEVERIN (Fernand). — *Le Lys* 2 00
— *Le Don de l'Enfance* 2 00
— *Un Chant dans l'ombre*. 3 00
- WALLER (Max). — *La Flûte à Siebel*. 3 50
— *Daisy*. 3 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

Ainsi qu'elle l'a annoncé à ses lecteurs, la *Jeune Belgique* se transforme.

Elle était anthologique, elle devient critique. Elle était mensuelle, elle devient hebdomadaire.

Elle paraîtra tous les Samedis. Chaque numéro renfermera un ou plusieurs articles d'esthétique ou de critique, les comptes rendus des derniers ouvrages de littérature et d'art, des concerts, des représentations dramatiques, des salons de peinture et de sculpture, des expositions particulières, un bulletin bibliographique très soigné, de nombreuses informations artistiques, des correspondances spéciales d'Allemagne, d'Italie, du Portugal, de Russie, d'Angleterre, de Norwège, etc.

Elle formera, par an, un magnifique volume in-4^o, où l'on trouvera, nous l'espérons, le meilleur et le plus complet panorama littéraire et artistique des publications de l'année.

Tous les trois mois un numéro anthologique sera exclusivement composé de morceaux choisis, dus à la plume de nos meilleurs poètes et prosateurs.

Au point de vue littéraire, la Belgique est ou bien une province de la Néerlande, ce qui n'est pas notre affaire, ou bien une province de la France. Nous entendons travailler à rendre sa littérature aussi parfaitement française et aussi peu provinciale qu'il sera possible.

Dès sa fondation la *Jeune Belgique* s'est donné pour mission de développer dans notre pays la culture des lettres françaises et la production d'œuvres vraiment littéraires. A l'heure présente, sa tâche consiste à réagir énergiquement contre des efforts funestes qui ne tendent à rien moins qu'à détruire les résultats acquis. De même qu'elle a naguère lutté contre la routine stérile, elle doit aujourd'hui combattre l'anarchie littéraire, conserver et aviver le culte de la Tradition française dans ce qu'elle a d'essentiel, c'est-à-dire de la langue correcte et aisée, de la forme vivante et logique; tel est notre devoir présent.

La Jeune Belgique.

Paul Verlaine

—

Un grand poète vient de mourir. Paul Verlaine laisse, au milieu d'un abondant fatras de vers médiocres, quelques-uns des plus délicieux poèmes lyriques dont se puisse enorgueillir la Muse française. A peine sa mort fut-elle connue que d'innombrables articles, dans les journaux et les revues, ont peint l'homme et célébré sa gloire. L'homme fut un être doux, bon, sans volonté, qui se laissa emporter par tous les flots, comme une légère épave. Il apparaît comme un grand enfant, ébloui par le soleil, qui marchait au hasard, en chantant, les yeux égarés, suivant les papillons et les oiseaux, tombant dans les fossés, se relevant pour courir encore, sans interrompre ses chants et sans jamais prendre la peine d'éviter le fossé suivant. C'était le bonhomme « va comme je te pousse », vaguement étonné de tout, aux trois quarts inconscient, totalement étranger aux réalités de ce monde, dont il ignora toute sa vie les grandes et les petites conventions. Le monde finit par le comprendre. Après avoir été dur pour cet étrange vagabond de l'idéal, il lui pardonna tout, péchés et peccadilles, et prit plaisir à pleurer, à rire et à chanter avec lui.

De l'homme, je n'ai rien de neuf à dire. Je voudrais parler, un instant, du poète. A ses débuts il s'engagea dans les rangs des Parnassiens et la versification de ses premiers livres est conforme à l'orthodoxie du Parnasse. Quelques critiques, mauvais connaisseurs en matière de versification et fréquemment exposés par leur ignorance à prendre leurs bas pour leurs souliers, ont affirmé, — comme vient de le faire *l'Art Moderne*, — que « dès la *Bonne Chanson* plus rien ne reste en lui du poète uniquement formiste qu'il était aux débuts ». Si l'on veut dire par là qu'il abandonna la versification régulière, c'est une erreur. Tout comme les *Poèmes Saturniens* et les *Fêtes Galantes*, la *Bonne Chanson* (1870), à part, peut-être, quelques rares et légères négligences, est strictement versifiée selon les

lois du Parnasse et plusieurs pièces de ce charmant petit livre semblent écrites sous l'influence de François Coppée. Avec les *Romans sans paroles* (1874) apparaît une versification qui rend un son nouveau, et cette nouveauté va s'accroissant dans les recueils suivants. Mais il importe de voir exactement en quoi elle consiste.

S'agit-il de ce que l'on appelle le *mètre*? Verlaine passe pour un grand inventeur en cette matière; mais rien n'est moins exact. Verlaine a employé avec une prédilection marquée et un incontestable bonheur certains mètres peu usités, mais inventés depuis longtemps: tels les vers de neuf, de onze et de treize syllabes. Mais il ne faut pas oublier que Banville les avait déjà rajeunis et que ces mètres avaient déjà été employés fort sagement, au xv^e siècle, par les poètes de la Pléiade.

Malherbe en faisait usage, comme le prouve la chanson IV de l'édition Blanchemain; — en voici la deuxième strophe :

*L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes
Et le soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.* (1)

Toutefois il faut reconnaître que Verlaine s'est servi des vers de neuf, onze et treize syllabes avec une maîtrise inégalée, qu'il se les est appropriés en quelque sorte, et il est juste de dire que s'il ne les a pas inventés, il les a popularisés; il les a tirés de l'obscurité où les laissaient languir les autres poètes et c'est, en somme, bien à lui que la Muse française doit ces richesses nouvelles. Ce sera, dans l'histoire de l'art poétique français, un beau titre de gloire pour Verlaine.

Par malheur, cette même histoire aura à lui reprocher les coupables faiblesses des dernières années de sa vie envers les destructeurs des Rythmes et les quelques piécettes honteuses qu'il fit pour leur plaire, avant de renier leurs doctrines.

(1) On voit du même coup que le farouche Malherbe composait parfois ses strophes sur des rimes exclusivement féminines, et qu'il n'y a point là une « conquête de l'art moderne ».

S'il n'inventa guère en fait de mètres, d'où vient donc l'originalité de ses vers et leur musique particulière? Les critiques qui se sont trompés en cherchant l'originalité de Verlaine dans la prosodie, n'ont pas vu qu'elle réside presque tout entière dans la construction de la phrase. Tandis que la plupart des poètes parnassiens s'attachaient à «serrer» la phrase, Verlaine la desserra, l'alanguit, l'assouplit, l'amollit, la laissa se fondre et se dissoudre, tantôt avec un charme incomparable, tantôt, hélas! jusqu'au bavardage sénile et incohérent. C'est ici que se trouvent et les triomphes et les déroutes de ce beau talent vagabond. Voici trois strophes d'un délicieux petit poème des *Fêtes Galantes*; on y voit déjà la phrase ondulante et glissante, qui se replie et se coule comme une couleuvre à travers l'impeccable versification parnassienne :

*Trompeurs exquis et coquettes charmantes,
Cœurs tendres, mais affranchis du serment,
Nous devisons délicieusement,
Et les amants lutinent les amantes,*

*De qui la main imperceptible sait
Parfois donner un soufflet qu'on échange
Contre un baiser sur l'extrême phalange
Du petit doigt, et comme la chose est*

*Immensément excessive et farouche,
On est puni par un regard très sec,
Lequel contraste au demeurant avec
La moue assez clémente de la bouche (1).*

Verlaine liquéfiera de plus en plus sa phrase, en même temps que sa pensée, dont la fluidité finira par devenir insupportable; mais, longtemps, il gardera une versification régulière, et il n'enfreindra les lois du Parnasse que timidement.

(2) Dans son *Petit traité de poésie française*, le parnassien Banville comparait le sens de la phrase et le rythme à deux oiseaux qui volent de compagnie et qui ne craignent pas de s'éloigner l'un de l'autre, pourvu qu'ils arrivent ensemble au même but.

Quant à la césure, à l'interdiction de l'hiatus, et à quelques autres règles concernant la structure antérieure des vers, ce sont non pas des lois absolues, — toujours selon Banville, — mais des règles de perfection. Il convient de les observer communément et de ne les violer que pour tirer de cette violation un effet spécial.

Sagesse (1881), ne renferme guère que des vers réguliers.

*Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère ;
Un frisson d'eau sur de la mousse.*

Rien de plus parnassien, rien de moins neuf au point de vue de la métrique. Tout le volume est versifié de cette façon et, cependant, il est neuf et original. C'est la nouveauté de son *accent* qui frappe, en réalité, nos esprits. C'est la personnalité même de l'auteur, c'est le son de son âme qu'on entend. Et il n'a pas besoin, pour cela, de déranger la versification.

On en peut dire autant pour *Jadis et Naguère* (1884). Quelques césures mises à mal, voilà toutes les libertés que prend le poète vis-à-vis des rythmes, et l'on sait que la césure peut être supprimée sans que le vers soit anéanti.

*Sa tête fine dans sa main toute petite,
Elle écoute le chant des cascades lointaines,
Et dans la plainte langoureuse des fontaines,
Perçoit comme un écho béni du nom de Tite.*

(BÉRÉNICE).

Ce livre contient l'*Art poétique*, de Verlaine. Le poète démonte sa douce lyre pour les curieux. C'est le résumé de toute sa poésie, pour la forme et pour l'esprit qui l'anime.

*De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair,
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui, qui pèse ou qui pose.*

*Il faut aussi que tu n'aïlles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.*

*Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.*

Tout Verlaine est là, avec ses tendances

d'esprit et ses procédés de versificateur : « De la musique avant toute chose... la chanson grise où l'indécis se joint au précis... où l'indécis, hélas! devait prendre une part excessive et multiplier les « méprises »; — la musique vague qui résulte de l'emploi des mètres impairs, surtout des vers de 9, de 11 et de 13 syllabes, qui ont quelque chose d'imparfait, d'hésitant, de brouillé. Verlaine eût pu mentionner aussi sa prédilection pour l'enchevêtrement des rimes féminines, qui ont des sonorités douces, alanguies, un peu allongées et qui, combinées avec les mètres impairs, rendent la versification plus molle, plus flottante encore.

A l'intérieur de cette enveloppe métrique, déjà si souple, se meut une phrase de plus en plus désossée, tantôt d'une mollesse adorable, tantôt d'une déliquescence lamentable, dans laquelle, parfois, il est impossible de découvrir une pensée digne d'être écrite.

C'est que cette pensée elle-même s'affaiblit. Il est permis, sans manquer de respect à l'un des plus admirables poètes de la France contemporaine, de regretter la publication de la plupart des pièces contenues dans ses derniers volumes.

Comment peut-on admirer des vers comme ceux que je vais extraire d'un recueil trop vanté : *Bonheur* ?

*Est-ce fini ? Tu l'assures,
Sorte de pressentiment
D'un final apaisement,
Divin panseur de blessures,*

*Humain rémunérateur
Des mérites si minimes,
Arbitre des légitimes
Élans devers la hauteur*

*Du devoir enfin visible
Après tout ce dur chemin,
Divine âme, cœur humain,
Céleste et terrestre cible.*

Cela ne veut pas dire grand'chose. C'est du bavardage terne et flasque dans une versification régulière; le procédé est le même que

dans la pièce des *Fêtes Galantes*, citée plus haut, mais le poète bafouille.

Quand les Symbolistes et les Vers-libristes commencèrent leur étourdissante campagne pour la destruction de la poésie française, ils s'emparèrent de Verlaine et le forcèrent à marcher à leur tête. L'excellent et faible bonhomme qu'était ce grand poète, ne sut pas se défendre. Peut-être ses instincts de vagabondage et son amour du débraillé lui firent-ils considérer avec complaisance les attentats contre la versification un peu comme une belle polissonnerie. Il ne commit guère de « vers libres », sauvé qu'il fut par son instinct de vrai poète. Mais il encouragea les autres et il contribua à corrompre le goût public et le talent des jeunes poètes. Quelques mois avant de mourir, il renia ses erreurs poétiques comme il avait renié ses autres erreurs. Voici cette profession de foi :

« De tous côtés, on se demande ce que sera la poésie de demain. Elle sera calme, simple et grande, après l'orgie de rythmes et de raisonnements que l'on a appelés polémique entre les décadents, les symbolistes et les romans.

» Il faut que la poésie revienne à ses origines. L'école romane a, sous ce rapport, une bonne tendance; mais elle ronsardise trop.

» Il y a des gens qui me croient un échelvé. Je vais à des vers simples, presque classiques. »

Au résumé, Verlaine est un admirable poète de la lignée de Villon, de La Fontaine et d'Alfred de Musset. Celui-ci semble avoir tracé d'avance son portrait dans ces beaux vers :

*Celui qui sait, quand la brise étouffée
Soupire au fond des bois son tendre et long chagrin,
Sortir seul, au hasard, chantant quelque refrain,
Plus fou qu'Ophélie de romarin coiffée,
Plus étourdi qu'un page amoureux d'une fée,
Sur son chapeau cassé jouant du tambourin...*

Il n'est point le père du pseudo vers libre, bien qu'il ait largement contribué à sa diffusion en publiant ses *Poètes maudits* et en

glorifiant Arthur Rimbaud. Il n'a pas rompu, si ce n'est dans ses derniers ouvrages, la versification régulière; mais il a amolli la phrase jusqu'à la dissoudre. Les meilleurs et les pires effets de son art, il les doit à cette liquéfaction de la phrase combinée avec l'emploi de mètres un peu claudicants et de l'usage abondant des rimes féminines, qui ont des sonorités fondantes. L'indécision, qu'il donnait à la forme de ses petits poèmes, n'est que le reflet de l'indécision de son âme. Et de cette parfaite correspondance, de cette adéquate expression du Moi du poète dans une forme exactement appropriée ont jailli des accents d'une incomparable puissance d'émotion. La postérité retiendra, sans doute, des nombreux recueils publiés par Verlaine, un petit nombre de petits chefs-d'œuvre merveilleux et elle laissera pieusement tomber dans l'oubli toutes les pièces mal pensées et mal versifiées qui ne sauraient ternir l'éclat des premières, mais que celles-ci ne sauraient non plus sauver de la condamnation qui les attend.

IWAN GILKIN.

Remise au point.

L'incident Eekhoud a reçu, le 11 décembre, la solution judiciaire qu'il comportait. M. Eekhoud a été condamné pour coups et blessures.

Il serait malséant d'insister sur cette condamnation. Toutefois, comme le *Coq Rouge* a odieusement travesti les faits, je crois être en droit, pour rétablir la vérité, de rompre le silence que je m'étais imposé par déférence pour la justice.

À la suite d'une querelle littéraire, le *Coq Rouge*, la revue de M. Eekhoud, publia contre mes amis de la *Jeune Belgique* et moi un article non signé, d'une violence et d'une grossièreté sans exemple.

La *Jeune Belgique* répondit : « Celui qui a écrit cet article est un butor. »

M. Eekhoud se fâcha.

Or, contrairement à la déclaration faite par M. Eekhoud au commissaire de la rue de Ligne, il

résulte des explications fournies plus tard, au nom de M. Eekhoud, par ses témoins, qu'il n'est pas l'auteur de l'article du *Coq Rouge*.

Pourquoi donc s'est-il fâché.

Je continue.

M. Eekhoud, furieux de voir la *Jeune Belgique* traiter de butor l'auteur d'un article qu'il n'a pas écrit, s'en prend à qui ?

Au directeur de la *Jeune Belgique*, lequel — M. Eekhoud ne l'ignorait pas — assume la responsabilité des articles non signés ?

Point.

M. Eekhoud ne s'adresse pas au directeur de la *Jeune Belgique*. Personne ne s'est présenté en son nom chez M. Gilkin ni au *Journal de Bruxelles* (1).

C'est à moi que M. Eekhoud s'en prend. Et, au lieu de me demander des explications à l'*Étoile belge* — il m'y rencontrait tous les jours — ou de m'en faire demander par des amis, il se livre aux violences que l'on sait.

Or, j'affirme qu'en agissant de la sorte, M. Eekhoud devait savoir que je n'étais pas l'auteur de l'articulet de la *Jeune Belgique*.

Il devait le savoir, pour plusieurs raisons.

La première, c'est que je venais à peine d'être frappé par un deuil cruel, et qu'il est de règle, à la *Jeune Belgique* comme dans toutes les revues qui se respectent, qu'un deuil suspend non seulement toute polémique, mais toute collaboration immédiate.

La deuxième, c'est que l'articulet en question, que je suis d'ailleurs loin de désavouer, car il n'est qu'une réponse relativement modérée à une attaque inqualifiable, n'avait ni le ton ni l'allure de mes articles habituels. M. Eekhoud n'aurait pas dû s'y tromper.

La troisième, c'est que la *Jeune Belgique* était imprimée par le même imprimeur que l'*Art Moderne* et la *Société Nouvelle*, deux publications avec lesquelles M. Eekhoud est en relations constantes. Il est de notoriété publique que les articles intéressants les amis de l'une de ces publications leur tombent fatalement sous les yeux à l'imprimerie, soit en manuscrit, soit en épreuves. Il m'est arrivé plus de vingt fois de rencontrer des gens qui avaient lu les articles de la *Jeune Belgique* avant même qu'ils ne fussent imprimés. J'affirme donc que M. Eekhoud, dont l'attention était éveillée,

(1) Si M. Eekhoud l'avait voulu, il eût obtenu facilement l'adresse de M. Gilkin.

devait savoir que je n'étais pas l'auteur de l'article de la *Jeune Belgique*.

Les lecteurs tireront de ces faits incontestables la moralité qu'ils renferment.

Il me reste à rencontrer une légende répandue par le *Coq Rouge*.

D'après cette légende, certains articles parus dans le *Courrier de Bruxelles* et le *Patriote* auraient été écrits sous mon inspiration, dans le but de nuire à la situation matérielle de M. Eekhoud.

Le roman-feuilleton est par trop invraisemblable. A qui fera-t-on prendre le *Courrier de Bruxelles* et le *Patriote* pour des journaux à la dévotion du rédacteur politique de l'*Étoile belge*?

Mais on est allé plus loin. Intervertissant audacieusement l'ordre des faits, le *Coq Rouge* a déclaré que, si M. Eekhoud s'était livré à des violences, c'était parce que je l'avais fait mettre à la porte de l'*Étoile belge*.

En réalité, si M. Eekhoud a dû quitter l'*Étoile belge*, c'est à cause de l'agression dont il s'était rendu coupable. Jamais, malgré les injures que le *Coq Rouge* vomissait contre la Presse en général et les rédacteurs de l'*Étoile belge* en particulier, jamais je n'ai prononcé un mot qui pût nuire à M. Eekhoud. Si j'avais voulu le faire, il m'eût suffi de montrer un seul numéro du *Coq Rouge*. Je ne l'ai pas fait avant l'incident : je ne l'ai pas fait après.

La seule réponse que j'aie opposée aux attaques du *Coq Rouge* parut, sous ma signature, dans la *Jeune Belgique*, longtemps avant l'incident. Je n'ai rien à retrancher de cette réponse.

Un dernier mot : M. Eekhoud s'est étonné de voir qu'ayant le choix entre deux solutions, j'aie préféré la judiciaire. Cet étonnement est étonnant. Si M. Eekhoud avait employé des procédés moins incorrects, l'issue de l'affaire eût été différente. En réalité, je n'ai pas eu à choisir. C'est M. Eekhoud qui a choisi lui-même, pour lui et pour moi.

ALBERT GIRAUD.

ARNOLD BÖCKLIN, par *William Ritter*. — Gand.
A. Siffer, éditeur.

En dépit de l'auteur de *Tartarin sur les Alpes*, la Suisse existe réellement. Ceux qui croiraient encore que ce pays n'est composé que d'hôtels, avec des

panoramas autour, seront légèrement surpris en lisant les livres de William Ritter. Ils apprendront les noms de beaucoup d'artistes remarquables dont ils n'ont jamais entendu parler, ils seront mis au courant de tous les petits potins qui courent dans les gazettes de Neuchâtel, et des démêlés particuliers de l'auteur. Si tout cela ne suffisait pas à vous convaincre, il y aurait encore Böcklin.

Tout le monde a entendu parler d'Arnold Böcklin. Quelques Nostradamus de lettres l'ont récemment découvert, comme on a découvert Botticelli, Gust. Moreau, Burne, Jones et Shakespeare.

Vous connaissez sans doute les tableaux du Musée de Bâle, qui servent d'épreuve aux pèlerins se rendant en Italie. Il faut les franchir comme Siegfried franchit le feu pour conquérir la Walkyrie. On regrette de ne pas pouvoir passer au travers. Mais M. William Ritter n'est pas de mon avis; jamais il n'avouerait que ces grandes compositions romantico-mythologiques, d'un dessin assez fade et d'une couleur de tramway londonien, feraient hurler des moutons. Nous ne lui en ferons pas un grief; toute foi est respectable, et l'écrivain suisse en déborde. D'ailleurs Böcklin est de ces artistes que l'on aime ou que l'on déteste passionnément. Malheureusement pour le critique, l'enthousiasme qui l'anime le pousse à des écarts impardonnables de style. Pour ne pas faire trop de tort au peintre suisse, nous ne ferons que de courtes citations :

« Imaginez un peintre, écrit M. Ritter, qui a la
» couleur, la verve, l'imagination, l'abondance et
» la bonne humeur de Rabelais, — toute scatologie
» toutefois écartée, — unies à la science de la
» mythologie et à la précision dans la connais-
» sance de l'antiquité de Leconte de Lisle, ou de
» Jordan, des Parnassiens français ou allemands ;
» ce qui lui permet d'aller jusqu'à Gustave Moreau
» et à Alma Tadéma qu'il est injuste de débiter
» avant d'avoir vu son chef-d'œuvre, la Frédégonde
» de l'Académie des Beaux-Arts à Vienne, — en
» partant de Poussin, dont il a souvent et le calme
» et les dons de composition tranquille, la belle
» ordonnance de tragédie classique, — de Rubens,
» dont il a presque toujours le mouvement et la
» verve, sans, grâce à Dieu, la charcuterie redon-
» dante, le vide sonore et la bouffissure asthma-
» tique, — et de Delacroix, qui échappe à la
» comparaison grâce à sa connaissance et à sa
» romantique vision de l'Orient, mais dont il a aussi
» parfois l'inquiétude aventureuse et l'outrance

» byronienne. » Ouf! Dix minutes d'arrêt. Beaucoup de lecteurs conviendront qu'il est assez difficile d'imaginer un pareil génie.

Si vous n'êtes pas trop fatigué, voici encore un spécimen. « L'impression d'ensemble classique et » troublante de ce génie abondant comme Hugo, » mais savant comme toute une abbaye de Bénédictins, bon enfant comme Rabelais et comme » Leconte de Lisle (!!!!!), les curieux peuvent se » la donner assez facilement. » Pas si facilement que cela. Ce « bon enfant comme Leconte de Lisle » fait rêver!

Nous aurions mauvaise grâce à appuyer. Après tout, Böcklin n'en peut rien. Et pour excuser son panégyriste nous allons en tracer la psychologie d'après lui-même. Ci la fin d'un chapitre: « Eh bien! puisqu'il se trouve cependant encore jusqu'à des Suisses pour ignorer qui est A. Böcklin, nous sommes plusieurs maintenant qui allons de toute la force de nos poumons, joues enflées à les crever s'il le faut, essayer de l'apprendre *urbi et orbi*, aussi loin que portera notre voix, et ce sera ma consolation de n'avoir pu dès le principe être un des fanatiques de ce R. Wagner aujourd'hui pollué comme Raphaël par l'admiration des multitudes inférieures. »

Seigneur! gardez-le du patois de Vaud.

VALÈRE GILLE.

RIMES A MA PAYSE, par *Auguste Gaud*. — Niort,
L. Clouzot, libraire-éditeur.

C'est un petit livre où il ne se trouve que des sonnets et, en général, de bons sonnets. Un grand nombre d'entre eux nous dépeignent les scènes de la vie rustique, un peu à la manière du François Coppée parnassien. Tel le premier quatrain des « Funérailles » :

Sous le large chapeau de paille aux bords ourlés,
Dès l'aube, six beaux gars aux robustes épaules
Marchent dans le sentier, à l'ombre de vieux saules,
Et la brise, autour d'eux, chuchote dans les blés.

Tel aussi le premier quatrain d'« Automne » :

Dans les bois dont l'automne a jauni les ramures,
Comme au temps où j'étais un folâtre écolier,
Je veux cueillir les fruits âcres du néflier
Et me rougir les doigts du sang pourpré des mûres.

Tels encore les sonnets intitulés : « Aux paysans », « La vache », « La rivière », « Le labour », « Le mauvais berger », « Les martinets », « Le pâtre », etc.

On pourrait reprocher aux vers de M. Auguste Gaud quelques phrases qui, même dans ces scènes de vie rustique, paraissent être un peu naïves, cette pensée, par exemple :

La femme qui se voit sur le point d'être mère
Sent palpiter son cœur et frissonner sa chair.

et quelques défauts de rythme et de composition, comme dans le tercet du même sonnet :

Hélas! je suis comme elle en écrivant ces vers;
O mes fils bien-aimés, qui vous portera vers
Les bleus sommets où mon rêve parfois s'envole!

Et, vraiment, ces négligences font mal dans un recueil composé d'une façon si heureuse, où nous trouvons des sonnets pareils à celui que je vous veux dire :

AUX CLOCHES DE NOËL.

O cloches de Noël qui chantez dans la nuit,
Votre voix a pour moi la douceur infinie
De ces vieilles chansons qu'une lèvre bénie
Me fredonnait jadis pour bercer mon ennui!...

L'horloge, lentement, vient de sonner minuit;
Et votre appel joyeux, nocturne symphonie,
Vibre clair, argentin, tel un flot d'harmonie
Qui monte vers le ciel où l'astre blême luit...

J'aime votre refrain berceur comme un cantique,
Alleluia d'amour, hymne pur et mystique,
Qui garde la fraîcheur des Noël's d'autrefois...

O cloches! dans la nuit j'entends siffler la bise,
Tandis que, dans le ciel, au-dessus de l'Église,
La lune m'apparaît comme un gâteau des rois!...

FRANCIS DE CROISSET.

LE SANG DES CRÉPUSCULES, par M. *Charles Guérin*.
Édition du *Mercur de France*, 1895.

C'est une ébauche qui accuse un poète subtil. Les sensations s'y atténuent jusqu'à ne plus former que des toiles arachnéennes; on retient son souffle devant elles comme si d'une haleine dépendait leur éparpillement. Pourtant, aux mailles grises d'une versification malhabile, plus d'une perle scintille comme une larme de vraie

rosée poétique. Si l'on croit qu'il n'est pas de pué-
rilités dans une œuvre d'art, on louera des effets
d'allitération heureux comme celui-ci, où la
lettre R brûle comme de la pourpre :

« ... La résurrection radieuse des roses... »

tandis que dans cette fin d'un sonnet composé au
coin de l'âtre, la même lettre ouate étrangement
le dernier vers :

« ... Et de ses doigts subtils et doux d'enlumineur,
Le feu ranime un peu de passé sur ma face
Au rythme assoupissant des rouets ronronneurs... »

M. Charles Guérin n'a pas que l'instinct de
l'harmonie; il y joint un talent des nuances dont
on peut juger par ce vers excellent et cette impres-
sion d'abandon que j'emprunte au *Retour au
Parc* :

« ... L'ombre dorée et bruissante des abeilles... »

« ... Les herbes ont voilé la chanson des eaux vives;
La porte que l'exil du maître a condamnée
S'est disjointe; le lierre est mort, et l'araignée
Embrume d'argent clair les serrures massives. »

Ce volume de deux cents pages, je voudrais le
presser comme un paquet de roses de Damas pour
en extraire plus d'une goutte d'essence. Respirez
le parfum de celle-ci, extraite du sonnet *Encres
fanées*, digne du calame ondoyant de Verlaine :

« ... Malgré que l'encre ait l'air de choses qui se fanent,
Les mots insinués en méandres pimpants,
Que la fuite de l'heure a rendus diaphanes,
Remémorent le temps de liesse où les dames,
Au risque de damner à tout jamais leurs âmes,
Se chatouillaient la gorge à des plumes de paons. »

Langueur d'Avril ou *Magdalis*, *En Jonchée*,
Les Exfoliées, *Soir au clavecin*, la fin des *Jardins
clairs de pluie*, forment une suite de Watteau
mélancolisés, petites toiles quasi-parfaites, à côté
desquelles les autres pièces du recueil font l'effet
de grossières ébauches ou de brumeuses estampes.
Nous recommandons à ce sensitif, à ce délicat, à
ce joli poète, la vénération des formes symé-
triques. Son talent un peu fluide gagnera à res-
serrer son cours dans les berges de la versification
traditionnelle. Polir un vers raboteux, redresser
une rime boiteuse, voilà des coquetteries qui font
valoir la beauté. L'alexandrin à nous légué par le
Parnasse est un cheval de sang plus difficile que
telle monture humble et soumise. Pourtant, si
j'avais les éperons de M. Charles Guérin, je crois

que je m'entêterais à le dompter. Il faut savoir
« empoigner les crins de la déesse », disait Baude-
laire à Banville.

MAURICE CARTUYVELS..

Memento

De Maurice Barrès, dans le *Figaro*.

« Mais le salut, c'est surtout d'aller avec Verlaine vers les
chansons populaires, vers les légendes nationales, vers les
mœurs traditionnelles, vers l'expression sincère et directe des
émotions individuelles et collectives. »

Encore cette vieille guitare! La folklorose devient une épi-
démie ou une épizootie dangereuse. Veut-on nous faire écrire
pour les gardeuses de dindons ou les nounous? Quant à l'expres-
sion directe des émotions, voilà un art facile et à la portée de
le premier Mauclair venu. Cambronne, à ce compte-là, est le plus
grand artiste.

° ° °

On annonce comme prochaine l'apparition de: *Livre posthume*,
par Paul Verlaine.

° ° °

DURENDAL, *Revue catholique d'art et de littérature*, a fait
célébrer, le mercredi 15 janvier, en l'église de Notre-Dame de
la Chapelle, un service solennel, à 11 heures, pour le repos de
l'âme du poète Paul Verlaine.

° ° °

René Doumic viendra donner une conférence au *Cercle Artis-
tique* ce mardi 21 courant.

° ° °

D'une petite revue au biberon ce premier vagissement juste :
« Il paraît qu'on a joué, très mal d'ailleurs, le *Petit Eyolf*
d'Ibsen, et les *Flaieurs* de Charles Van Lerberghe, à la *Maison
d'Art*. Nul d'entre nous n'a pu y assister vu l'exorbitance des
prix. Aussi ne pouvons-nous nous empêcher de regretter que
depuis qu'une pseudo-Maison d'Art existe à Bruxelles, les
artistes soient privés d'une jouissance esthétique qui autrefois
leur était offerte à bon marché, au Théâtre du Parc. Même,
puisque ce n'est qu'aux vieilles cocottes, au douairières et aux
snobs capitalistes qu'on ouvre la Maison d'Art, nous demandons
la création d'une Maison des Artistes.

» Si c'est là ce qu'on nomme la socialisation de l'Art!... »

° ° °

Faute de place nous avons remis à notre prochain numéro la
Lettre d'Italie que nous adressée notre collaborateur, M. Sante-
Martorelli, l'article sur la nouvelle revue *Cosmopolis*, etc., etc.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

CROCQ (fils). — *Sur quelques phénomènes de l'hypnose*. Brochure in-8°, avec 31 figures dans le texte 2 50

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

DALLEMAGNE (J.). — *La Peine corporelle et ses bases physiologiques*. In-8° 1 00

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

FRANCK (Louis). — *L'Épargne de la femme mariée*. 1892. In-4° 1 00

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Évolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

VANDERVELDE (Emile). — *Au Montenegro*. 1893. In-8°. 1 00

— *Les bureaux de statistique du travail*. 1893. In-8°. 1 00

— et MASSART (J.). — *Parasitisme organique et parasitisme social*. 1893. In-8°, 68 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs, étude d'histoire de droit*. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à.....

rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 ..

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre,

LA
JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

VALÈRE GILLE. — La question des classiques latins.
LA JEUNE BELGIQUE. — Le banquet Verhaeren.
ALBERT GIRAUD. — Une rose à la bouche (Louis Delattre).
G. M. S. — Salon de « Pour l'Art ».
JSS. — L'Art Idéaliste.
ANTONIO SANTE-MARTORELLI. — Lettres d'Italie.
R. C. — Cosmopolis.
Bibliographie.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES

20, Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENTS

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

15, quai Saint-Michel.

LA
JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :
GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à
MM. Francis de Croisset et **Robert Cantel**, *secrétaires* ;
tout ce qui concerne l'*Administration* à **M. Henri Lamertin**,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Eugène
Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast,
comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice
Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert
du Chastain, Ernest Cløsson, Francis de Croisset,
chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Des-
trée, Olivier-George Destrée, René Doumic, Iwan
Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin,
Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry
Houssaye, Hubert Krains, Nelson Lekime, Albert
Lévy, Sante-Martorelli, Joseph Nève, Victor Orban,
Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman,
Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prud-
homme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane,
Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

La Jeune Belgique, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec-
tion complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix
de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. . . . 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de
Léopold WALLNER, d'après les poèmes de
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LERBERGHE,
SEVERIN, LE ROY, G. KAHM, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique
et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE-
CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts
volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de
la vie romaine. Volume in-16. 3 50

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

La question des classiques chrétiens

Voilà une question qui revient sur l'eau comme un cadavre. On la croyait enterrée depuis quelque quarante ans; il paraît qu'il n'en est rien. Les amateurs de vieux-neuf veulent remettre à la mode saint Ambroise, Lactance, saint Paulin, Fortunat ou Adam de Saint-Victor, comme d'autres retraduisent Hroswitha, Webster ou Cûdraka, en pensant les découvrir.

Les fidèles des Pères de l'Église sont de deux sortes : il y a les néo-catholiques à la façon de Lamennais, et les esthètes laïcs et raffinés, nourris du lait de J.-K. Huysmans.

Les premiers devraient pourtant bien savoir tous les débats que suscita cette question vers 1850, et la façon dont ils se terminèrent, lorsque l'abbé Gaume publia son livre fameux ou lorsque Ventura voulut convertir Napoléon III. Les idées, déjà anciennes d'ailleurs, de l'abbé Gaume ont fait boule... boule de Gaume, naturellement. Sous cette forme édulcorante, elles ont été sucées par plusieurs générations; la dernière resuce avec piété.

Qu'elle se rappelle pourtant que c'est dans l'école Lamennaisienne que cette question a vu le jour. La lutte couvait depuis longtemps lorsque le fameux *Ver rongeur des sociétés modernes* sortit de terre. Il n'en fallut pas davantage pour susciter un combat homérique. Le *Correspondant* et l'*Ami de la Religion* prirent feu. Les cardinaux devinrent écarlates. Donoso Cortès, Montalembert, de Caux, le Père Daniel, Lenormant, Veillot se démenèrent. Ce dernier surtout fut remarquable; il alla jusqu'à rendre responsable du mouvement romantique le paganisme, « la glorification de la matière, la réhabilitation de la chair, l'art pour l'art, enfin, la liberté de penser, qui passe pour être la mère et qui est bien plutôt la fille de la liberté de

faire ». « Tout cela se tient, ajouta-t-il, tout cela remonte au paganisme, qui fut le règne de Satan. »

Quand on eut dit et écrit assez de sottises, M^{sr} l'Évêque d'Orléans intervint. Il répondit aux partisans des Pères de l'Église par un livre intitulé : *Du paganisme dans l'éducation*. Louis Veillot attaqua l'écrit épiscopal avec la fougue et l'esprit étroit qui lui étaient habituels. Mais M^{sr} Dupanloup coupa court à toute discussion en interdisant tout simplement la lecture de l'*Univers* dans les maisons d'éducation de son diocèse. Ce que l'on nous sert aujourd'hui n'est donc que du réchauffé.

Les amis du moyen âge chrétien, nous les renvoyons à l'ouvrage du Père Delaporte, paru il y a deux ans : *La question des classiques païens et chrétiens*. Le révérend père Jésuite leur fait remarquer avec verve et beaucoup de citations latines, qu'ils confondent les auteurs païens et le paganisme. Qu'ils se souviennent aussi de Luther qui fut, comme on sait, un ennemi de la Renaissance, de Lamennais et de Léon XIII qui, dernièrement encore, conseillait de s'appliquer à l'étude de l'antiquité profane. C'est le seul conseil à leur donner.

Vous me direz peut-être que, puisque ce n'est là qu'une question religieuse, ce débat n'intéresse guère les artistes. Erreur! et je vais m'en prendre aux snobs raffinés qui adorent sans doute la langue grossière de la basse latinité avec ses obscurités, ses soubresauts, ses barbarismes et ses solécismes, comme ces grandes dames déliquescents qui se plaisent aux brutalités de leur cocher.

Il ne s'agit pas, dans l'occurrence, de savoir si, comme l'a dit un jeune philosophe érudit, la langue des Pères de l'Église, avec ses tournures

populaires, ses mots pittoresques, sa virulence, son animation ne mérite ou non que du dédain ; si les hymnes chrétiennes, les tropes ou les séquences ont quelque valeur artistique ; si saint Paulin, Fortunat ou Adam de Saint-Victor sont des écrivains dignes d'attention. La question est tout autre et doit être placée sur son vrai terrain, sur le terrain pédagogique.

Les études classiques ne doivent être ni un cours de morale, ni un cours de religion, ni un cours de curiosités et d'érudition littéraires. Elles doivent servir à former l'esprit de l'enfant, à lui apprendre à penser clairement et à exprimer clairement ses idées. Je m'excuse de devoir faire appel à M. Ferd. Brunetière, mais il a vraiment bien dit ce qui doit être dit au sujet des auteurs classiques, et je tiens à le citer : « En littérature comme ailleurs, dans l'acception la plus modeste et en même temps la plus universelle du mot, un classique est tout artiste à l'école de qui nous pouvons nous mettre sans craindre que ses leçons ou ses exemples nous fourvoient. Ou encore, c'est celui qui possède, à un degré plus ou moins éminent, des qualités dont l'imitation, si elle ne peut pas faire de bien, ne peut pas non plus faire de mal (1). »

« Si l'éducation, ajoute le même critique dans un autre ouvrage, se propose d'abord de former des esprits sains, justes et droits, nulle discipline, pas même celle des mathématiques ne vaut, pour cet usage, l'école des classiques latins. Ils sont lucides, fermes et modérés. Pour développer une idée, la suivre dans ses conséquences, la décomposer en ses parties, et, quand il faut la recomposer, n'y rien mêler qui lui soit étranger, ils sont sans rivaux. Aussi se sent-on avec eux en confiance et en sécurité. Ce ne sont point des guides hardis, qui donnent le vertige à les suivre ; ils vont d'un pas prudent et lent. Dans la fréquentation des classiques latins, l'esprit ne peut guère prendre que des bonnes habitudes. »

Pourtant c'est aujourd'hui, à l'heure où mille instincts obscurs s'éveillent dans les cœurs, où la pensée fatiguée s'obscurcit et se trouble, où plus que jamais les cerveaux ont besoin d'un clarifiant, que l'on voudrait former la jeunesse à l'école des barbares.

Les humanités ont pour seul but de préparer les jeunes gens aux études supérieures, de leur communiquer le goût de l'ordre et de la clarté,

de leur donner une base de qualités moyennes. Prendre pour modèles des génies désorbités, ou simplement des auteurs secondaires dont les beautés littéraires parviennent rarement à compenser les défauts, produirait des effets désastreux. Qu'on se rappelle les élèves produits par Shakespeare, par Michel Ange ou Rembrandt. Ces violents ont saisi dans leurs mains colossales les imprudents qui tentaient de les interroger ; ils les ont broyés, ou bien en ont fait des caricatures bouffonnes.

Pour former les jeunes esprits, il faut des artistes ne possédant pas une personnalité outrancière, mais doués de qualités générales, susceptibles d'applications variées.

Les écrivains du siècle d'Auguste sont de ce nombre. Ils sont des initiateurs aimables. Ils se sont abreuvés à la source encore limpide de la pure Beauté. Dans leurs chants vous entendez la belle voix des Muses qui formaient le chœur de l'Archer divin, sur leurs lèvres vous goûtez encore le miel parfumé de Platon.

Par eux, vous serez initiés au culte de la sainte Beauté. L'Harmonie aux boucles d'or vous prendra par la main ; avec Elle vous gravirez les escaliers lumineux qui montent vers le ciel, enveloppés de musiques mystérieuses. Elle vous montrera l'Idéal où se concentrent les rayons du beau, du vrai et du bien. Vos yeux éblouis boiront l'absolue lumière ; et lorsque vous redescendrez dans le monde sensible, vous souvenant des splendeurs que vous aurez contemplées, vous chanterez la Beauté dans vos cantiques d'allégresse ou d'espérance, ou bien, magiciens sublimes, vous transformerez les laideurs de la terre en pierreries étincelantes, grâce à la flamme divine que vous aurez rapportée.

VALÈRE GILLE.

Le Banquet Verhaeren.

On parle d'offrir un banquet au poète Émile Verhaeren. Cette annonce n'a en soi rien d'émouvant et nous n'en parlerions guère si, grâce à la maladresse des organisateurs, la fête projetée ne devait revêtir un caractère bizarre.

Nos lecteurs savent que nous avons applaudi chaleureusement aux premiers ouvrages de M. Verhaeren, où en dépit d'erreurs et de monstruosité de toute espèce, éclate une éloquence si chaude et si colorée qu'elle force souvent l'admiration ; ils savent aussi que ses derniers livres sont des recueils d'extravagances haletantes où rien ne reste,

(1) *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 3^e série, p. 300.

hélas ! d'un talent naguère puissant, qui promettait d'être la gloire de notre renaissance littéraire. M. Verhaeren a été vertement critiqué par plusieurs écrivains qui lui reprochent l'incohérence croissante de sa pensée et de son langage, et qui l'accusent de travailler à la ruine de notre jeune littérature par ses prédications et par son exemple.

Tout cela n'eût empêché personne d'assister au banquet annoncé si les promoteurs de celui-ci ne s'étaient avisés d'en faire une entreprise de coterie et une opération de guerre.

Leur manifeste porte textuellement ceci :

Après cette année de glorieuse tourmente littéraire, où plus que jamais il fut enfantinement bêtement dénigré (et avec lui tout notre actuel mouvement littéraire, vital et verslibriste), mais où aussi plus que jamais, il fut proclamé d'enthousiasme par les artistes de tous pays, n'est-ce pas qu'une telle manifestation s'impose, glorifiant enfin publiquement le victorieux de cette mêlée...?

Ce charabia est assez clair. Il ne s'agit plus seulement de fêter M. Verhaeren, mais de glorifier les aberrations littéraires d'une petite chapelle d'esthètes en délire, de conspuer des critiques qui ont fait leur devoir et d'insulter quelques-uns des poètes qui ont le plus contribué au relèvement littéraire de notre pays. Telle est la manifestation à laquelle nous sommes conviés.

Que faut-il faire? Les souscripteurs ne s'exposent-ils point à paraître glorifier des tendances qu'ils réprouvent ou combattre des écrivains qu'ils ont jusqu'ici honorés de leurs sympathies? En présence du manifeste maladroit et agressif des organisateurs, plusieurs amis personnels de M. Verhaeren ont estimé, non sans chagrin, qu'il était de leur devoir de s'abstenir.

On n'a pas oublié, d'ailleurs, le regrettable incident qui a marqué le banquet Eekhoud, organisé par feu la *Revue Rouge*. M. Le Jeune, alors ministre de la Justice, assistait à cette fête et il avait, disait-on, l'intention de prononcer quelques paroles. Il en fut empêché, peut-on croire, par un discours brillant mais intempestif, où la magistrature était vivement prise à partie : quelques minutes plus tard, il s'esquiva. Des incidents du même genre peuvent se produire ici. M. Verhaeren est l'un des fondateurs de la Section d'Art de la Maison du Peuple; les socialistes ne lui témoignent-ils point quelque reconnaissance pour les efforts qu'il a consacrés à la « socialisation de l'art? » S'en abstenir serait à la fois une

ingratitude et une maladresse. M. Verhaeren a cru devoir mêler l'art et la politique; obtiendra-t-il qu'on les sépare à l'heure des toasts?

Dans les circonstances présentes, il ne reste vraiment à M. Verhaeren qu'un parti à prendre, s'il veut rendre son banquet acceptable pour tous : désavouer publiquement le manifeste de ses maladroits amis et remettre l'organisation de la fête, compromise par leur faute, à des personnes plus dignes de sa confiance.

LA JEUNE BELGIQUE.

Une note du Journal de Bruxelles :

« **Le banquet des « Villes Tentaculaires »**. — Divers journaux annoncent que les amis de M. Verhaeren et de l'anarchielittéraire se proposent de leur offrir un banquet à l'occasion de l'apparition du prochain recueil de vers en prose de l'auteur des *Moines*, devenu, hélas ! celui des *Campagnes hallucinées* et des *Villages illusoires*. Le nouveau chef-d'œuvre portera ce titre cochinchinois : *Les villes tentaculaires*.

« Les organisateurs du banquet ont publié un manifeste dans une petite revue antilittéraire. Rien n'est plus maladroit que ce boniment qui nous apprend que le banquet sera offert à M. Verhaeren, non seulement parce que ses admirateurs veulent lui témoigner leurs sentiments, ce qui serait parfaitement légitime, mais pour protester contre les « indignes » attaques dont il a été l'objet.

« M. Verhaeren, qui est un homme aimable et loyal, n'a jamais, à notre connaissance, été l'objet d'aucune attaque. Il en est autrement de sa littérature, qui est détestable et ridicule, et qui a été justement critiquée dans les revues et les journaux que ces folies inquiètent et indignent.

« M. Verhaeren a été choisi comme porte-enseigne par tous les esthètes en délire qui font des vers en prose, qui prennent systématiquement les mots les uns pour les autres et qui introduisent dans la langue française les élégances du patois des Marolles.

« L'écrivain qu'on va fêter écrit maintenant des vers dans ce goût-ci :

*Au coin du bois est un cercueil
Avec un mort qui tient son œil,
Avec un mort qui tient son cœur
Comme une pierre en sa main droite...*

.....
Ce caillou d'œil ou bien de cœur !

« C'est cette poésie-là qu'il s'agit d'honorer.

« Grâce au manifeste des organisateurs, les amis personnels de M. Verhaeren, qui ont autant d'estime pour sa personne qu'ils en ont peu pour ses aberrations littéraires, vont se trouver dans un cruel embarras. S'ils s'associent à la fête offerte à l'ami, l'armée des esthètes en délire ne manquera pas de proclamer qu'ils ont rendu les armes devant le vers libre triomphant et la sottise victorieuse. Cela est certes de nature à faire réfléchir plus d'un écrivain peu soucieux de glorifier la littérature qu'on a justement appelée : *Macaque flamboyant ?* »

UNE ROSE A LA BOUCHE, par M. Louis Delattre.

En un petit livre qui, sans être typographiquement irréprochable, possède la beauté du diable de l'édition, M. Louis Delattre publie une poignée

de nouvelles sous ce titre charmant et difficile à porter : *Une Rose à la bouche*.

Ce fut bien ainsi, une rose à la bouche, qu'apparut un jour, dans notre littérature, l'air à la fois timide et effronté, le conteur des *Contes de mon Village*. La jeunesse et la fraîcheur de son talent exercèrent la même séduction sur le public et sur la critique. Jamais, en Belgique, débuts littéraires ne furent plus brillants ni plus aisés. M. Delattre est, dans toute la force du terme, un écrivain heureux.

Heureux d'écrire et de voir son nom imprimé, heureux de vivre et de donner la vie à ses personnages, M. Delattre est à distance égale et rassurante de la passion qui brûle les âmes et du nihilisme qui les refroidit. Il aime les êtres et les choses dans la mesure où ils offrent un aliment à sa juvénile curiosité. « Toutes choses, dit-il dans sa dédicace, me sont également si délicieuses. » Si elles lui apparaissent ainsi, c'est qu'il est heureux. Aussi ne leur attache-t-il aucune importance, sachant qu'au fond elles se valent et que leur délice est en lui. « La vie, écrit-il, on dirait qu'elle s'amuse à me trainer dans l'herbe, à ras de terre, comme une bête joyeuse. » Il s'est, ajoute-t-il, arrangé une « étrange philosophie » — peu étrange et très connue, en vérité! — qui « l'empêche de penser longtemps à ce qu'il n'a pas et lui fait éprouver un plaisir, plus grand tous les jours, à contempler des riens qu'il tient dans le creux de ses mains... »

Voilà qui est, ma foi, d'un sage disciple d'Horace ou de Montaigne. C'est à la fois une philosophie et une esthétique. Ce jeune conteur, qui raisonne comme un vieil épicurien — il y a bien d'autres contrastes chez M. Delattre! — s'écartera toujours avec prudence des sommets dangereux où l'on a la vie à ses pieds et la foudre sur la tête. Sans lever les yeux si haut, il cheminera sur la grand'route, flânera le long de la rivière, prenant un joli plaisir à se mirer et à s'admirer dans les gens et dans les bêtes (1). Il fera jaser le paysage et bavarder les passants. Ce qu'ils lui confesseront, il le traduira dans un frais et sautillant babil, qui sonne le rire des enfants, la musique des sources et le pépiement des oiseaux. D'abord en Wallonie, puis ailleurs, il décrira, en s'y caressant plutôt qu'en les caressant, les petites âmes médiocres, enfantines ou vieillottes, qu'il a vues tourner et danser, telles des marionnettes,

(1) Voir *La Vieille au chien*.

sur le minuscule théâtre de ses souvenirs provinciaux. Plus tard, il chantera — non! il fredonnera — l'alerte chanson de la puberté, et mettra, dans la bouche à peine duvetée de son Philippe du *Bruly de Pesches*, l'aveu d'un tranquille et souriant égoïsme de conquérant sentimental. Plus tard, enfin, dans ses impressions d'hôpital, il s'exercera à peindre, par petites touches vives, les images de langueur et de fièvre qui éclosent dans le cerveau des malades. Dans ces pages-là, assurément les meilleures du livre, exception faite pour *l'Accordéon de l'Hôpital*, morceau peu cohérent et mal venu, si l'on trouve quelque trace de la joie du carabin novice, fier de sa lugubre importance et des outils de douleur qu'il a, pour la première fois, le droit de manier, cette impression, d'ailleurs fugitive, est rachetée par un accent plus viril et plus simple, que M. Delattre, trop en coquetterie avec lui-même, n'avait, jusqu'ici, pas trouvé. Ace point de vue, *Une Rose à la bouche* marque, sur les *Miroirs de Jeunesse*, un incontestable progrès.

Tel qu'il nous apparaît à travers ses trois livres, M. Delattre possède une somme de qualités précieuses, et quelques défauts agaçants dont il lui sera facile, pour peu qu'il le désire, de se corriger. Peut-être, en énumérant les uns et les autres, parviendrons-nous à mettre en lumière quelques-uns des contrastes que nous signalions plus haut.

M. Delattre est un de ces écrivains pour qui, selon l'expression de Gautier, le monde visible existe. Il a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des narines pour flairer. La mémoire des sens est chez lui extraordinaire. Les couleurs qui ont impressionné sa rétine, les sons qui ont frappé son ouïe, les parfums qui ont chatouillé son odorat, toutes les sensations premières, si fortes chez l'enfant et de plus en plus émoussées chez l'homme, il en a fait comme un trésor d'images neuves et fraîches, dans lequel il puise en prodigue. C'est son patrimoine d'enfance et la part que doit à l'instinct ce talent facile et fêté.

Mais si le monde visible existe pour M. Delattre, il a par surcroît un don qui manque généralement aux élèves de Gautier : le don de la vie. Les personnages, qu'ils soient inventés ou non, sont vrais, d'une vérité d'évidence. Il se complait et se réjouit en eux, comme un futur patriarche dans sa naissante postérité. Ce don de la vie, M. Delattre, — je ne crains pas de l'écrire, — est le seul de nos conteurs qui le possède à ce degré.

J'en sais dont la rhétorique est plus opulente et l'indifférente virtuosité plus prestigieuse ; j'en sais d'autres dont la personnalité malade, fermée à tout ce qui n'est pas elle, en est réduite à se dévorer douloureusement elle-même ; mais, je le maintiens, M. Delattre est le seul de nos conteurs qui ait reçu en partage le don de la création objective.

La vie que M. Delattre communique à ses personnages est plus superficielle que profonde. N'attendez de lui ni synthèse ni vues d'ensemble : c'est un analyste myope, dont l'analyse est menue, et qui regarde les choses de très près. Son analyse s'exerce de préférence sur des êtres médiocres, encore incomplets ou usés, dont la sensibilité est la dominante. Les héros de prédilection de M. Delattre sont des vieillards et des enfants.

L'observateur minutieux, — on dirait un petit maître wallon élevé en Flandre, — est souvent combattu par l'humouriste. M. Delattre a le sourire et le demi-pleur également faciles. Ses personnages sont à la fois ridicules et attendrissants. Mais, comme tous les humouristes, il a une tendance à remplacer l'analyse par la mise en scène, comique et touchante, de certaines manies et de certains tics. L'humour conduit à une sorte d'observation mécanique qui passe à côté de la vie. De plus, l'humour entraîne le conteur à des digressions nombreuses. Le narrateur intervient personnellement dans le récit, passe la tête entre deux phrases, et entame une conversation avec l'auditeur. M. Delattre versait et verse encore dans ce travers. J'avoue ne pas en connaître de plus puéril ni de plus irritant. De là les coquetteries, les minauderies et les sornioiseries d'un style d'enfant gâté, désireux d'attirer l'attention des grandes personnes ; de là des zéziements de plume d'une naïveté voulue, et qui, à force de prétendre donner l'illusion de la jeunesse, tombent dans le vieillot et le racorni.

Le style de M. Delattre, excellent lorsqu'il ne tourne pas autour des choses, a parfois des incorrections blessantes. Le petit milieu littéraire où il vit a le culte du *va comme je te pousse*, du patois et de la faute de français. M. Delattre a trop de choses jolies à nous dire pour ne pas s'attacher à les dire bien, le plus justement et le plus correctement possible. Je ne lui demande pas d'écrire comme Flaubert, mais seulement d'éviter l'ambitieux jargon et la platitude incorrecte qui sont les deux trébuchoirs du prosateur français en Belgique.

Les qualités et les défauts de M. Delattre le mettent à peu près de niveau avec le public. Puisse-t-il ne pas trop sacrifier aux vilains dieux du succès facile et, puisque, dénué de tout romantisme, il est capable de nous donner un Paul Arène ou un Daudet, qu'il ne se gêne pas : nous ne sommes pas trop riches. ALBERT GIRAUD

Salon de « Pour l'Art »

Le samedi est décidément le grand jour d'ouverture. C'est l'éternel tohu-bohu, la mêlée houleuse de femmes du monde à toilettes d'expositions, de cénobites d'art bavant et de rapins intentionnellement crasseux, perdus en d'amples « cabans ». Les opinions « personnelles » éclatent comme des fusées, et c'est la décevante ignardise des ouvriers illettrés ou des reporters-critiques de feuilles à un sou. Porté par des vagues de monde, un peintre de 1860 exhale l'affirmation enrouée que les jeunes pratiquent un art de fous, que Burne Jones ne sait pas dessiner, et tout simplement qu'« il » est la seule exception de talent en cette décadence moderne ; un jeune critique d'art se dépense en paroles pour assurer que Turner, Corot, Böcklin sont des paysagistes ; un sculpteur s'étouffe, apoplectique (une gloire belge), pour déclarer, « ça va vous étonner sans doute ? » qu'il préférerait avoir fait certain tableau d'un flamand parisianisé du second tiers du siècle que la *Joconde* ; et, enfin, en un coin perdu, méprisant à peu près tout, des embryons de seize ans découvrent que Rembrandt est un « pignouf » (*sic*), et Jef Lambeaux un profond penseur.

Personne ne songe guère à regarder les tableaux, mais tout le monde émet une opinion carrée, définitive, avec la solide candeur et la crânerie qui caractérisent les aliborons frottés d'art. C'est misère, car le Salon contient des choses fort intéressantes et, en somme, à part quelques burlesques exceptions, une poussée générale et patiente vers le beau. Parmi les peintres de figures, trop de déviations, boursoufflures ou costumes grotesques. Ciambèrlani : un fervent des belles formes et des larges pays de rêves, où la malade pâleur des cieus inquiète l'extatique repos des femmes ou des enfants attentifs. Une âme de préraphaélite. En sa grande toile intitulée *Nuit calme*, c'est plutôt une idée de la force au repos qu'il exprime ; le dessin est bien caractérisé dans l'exécution des corps robustes, et l'impression générale, malgré le paysage peu conçu, est d'une belle pureté de rêve.

Quel curieux portrait que celui de Bussy, où une tête étrangement vulgaire contraste avec une tenue de toilette et un maintien plutôt mondains : au demeurant, d'un grand intérêt, tant pour la merveilleuse couleur que par le dessin, parfois

bizarre, — des mains, par exemple, traitées en gothique, mais un peu boudinées.

Au temps d'Hérode, tryptique d'Henri Ottevaere. L'artiste, que nous avons vu chercher un peu partout, a trouvé sa voie, semble-t-il. Deux des panneaux de son tryptique, d'une exécution pourtant incomplète, dénotent un grand développement de la conception poétique : un cortège d'anges auréolés, s'avancant parmi de somptueuses lignes de paysage au loin, dans le recul du rêve ; et l'*exode de la Sainte Famille*, sont choses conçues sous la bonne et saine impression des primitifs, avec une personnalité qui s'accroîtra plus encore. Fabry s'est enfin dégagé de ses désolantes déformations : *Trois jeunes filles*, *Fiançailles*, *Mélancolie*, sont de fort beaux dessins, où aucune hantise ne se retrouve et qui vont permettre à l'artiste qui s'assagit, de produire une œuvre plus saine que sa fresque, dont les panneaux centraux sont d'une vision déplorable.

Toute une petite salle est consacrée à feu A. Lacroix, fort intéressant en foule de dessins, pourtant incomplets, et dont les grandes compositions renouvellent l'impression d'un insuffisant travail et d'un tempérament tourmenté.

La vision pénétrante des nuits de Coppens atteint à l'intensité des Suédois les plus aimés ; je citerai sa *Rentrée nocturne* que je préfère aux *Bassins*, exposés naguère à Gand.

Il est désolant de voir ainsi le talent et le travail ardu de Colmant s'acharner à des déformations lourdes et voulues de la femme ; une grosse femme par exemple, assez bien construite, à part la disproportion du traditionnel bassin, et intitulée *Andromède*, est-ce là *La Vierge céphéenne*? Hannotiau, un grand dessin très serré, à la façon de Leys, et des notations de vieilles maisons, exquises de tons, et Laermans, un escalier, rappelant de Braeckelee. Quant à M. Gelley, il ferait mieux de s'en tenir au petit paysage enluminé ; son *Chemin de la vie* est plutôt navrant. Ai-je dit que Rousseau avait ici sa *Muse*, le superbe bas-relief dédié à Gluck, que nous avons admiré à Gand ?

On s'est assez étouffé pour aujourd'hui. Il est 5 heures, et, non loin du musée, un café à bières anglaises regorge d'artistes. Le spectacle y est charmant ! Quelle bonne entente ! Quelle fraternité ! « Art idéaliste », « Pour l'Art », « Sillon », et « Solitaires », tout le monde est là. C'est une suite d'hésitations à se saluer, à se tendre la main, un *five o'clock* de rancunes et de jalousies ; où les accusations de hautes trahisons et de « sales tours » vont leur train ; ici un peintre de masques tire de sa poche un sien article apoplectique dirigé contre un camarade qui a le tort d'affirmer une tendance : l'article « scandale » circule triomphalement. Ça n'arrête pas : on se dévore...

Et je me sens pris soudain d'une vague rêverie parmi les cris et la fumée des cigarettes... Je songe

à un superbe ascète de l'art, à un adorateur pieux et fervent du culte radieux de la Beauté, je songe à Gustave Moreau ! Gloire à toi, grand artiste qui en ce temps de compromissions et de canailleries générales, a su t'élever au sublime mépris et t'enfermer dans la religieuse extase de ton art.

Ses élèves qui le viennent voir le dimanche matin n'ont pu jamais, malgré de fréquentes supplications, pénétrer dans le sanctuaire de ses œuvres ; jamais d'exposition, jamais de discussion sur la marche infaillible de son génie : Hayem seul laisse voir aux administrateurs accourus de partout quelques toiles du Maître ; et, un jour, comme un homme simple mais véritable appréciateur d'art, entré chez lui par hasard, lui demandait pourquoi garder ainsi tous ces chefs-d'œuvre entassés et en priver le monde d'à présent, il répondit, un doux sourire aux lèvres : « Tout cela, c'est pour ma femme et mes enfants, quand je serai mort... »

G. M. S.

L'Art Idéaliste

La première exposition d'Art Idéaliste, qui s'est ouverte le 11 janvier à la salle Saint-Luc, a soulevé de véhémentes discussions et de beaux mouvements d'enthousiasme ou de colère. L'allure intransigeante du manifeste lancé par le fondateur a servi de thème aux railleries et à l'indignation du plus grand nombre : « De quel droit limiter le domaine de l'Art à la seule expression de l'Intellectualité ? — Pourquoi le bannissement rigoureux de toute représentation de la vie contemporaine privée ou publique ? — Quelles conditions un portrait doit-il remplir pour mériter la qualification d'Iconique ?

Il convient, certes, de faire la part des exagérations. La tentative de rassembler tous les éléments épars d'Idéalisme artistique était assez intéressante pour mériter l'attention et même la sympathie. Dans l'état d'inquiétude et d'anarchie où les artistes se débattent en notre fin de siècle, en présence de la divergence d'efforts qui affole et exaspère la production intellectuelle, il serait à souhaiter de voir s'enrôler sous une même bannière les œuvres de tendance uniforme. Au lieu de manifestations isolées, purement personnelles ou dont la collectivité est toute de hasard, la nécessité s'impose d'un effort de groupement, de l'ébauche d'une École. C'est ce que nous retons surtout de l'argumentation de M. Delville. Nous aimons à croire que, dans la pensée du fondateur, le salon d'Art Idéaliste devait réunir tout ce qui, en Belgique, dans ces dernières années, s'est produit d'œuvres marquantes à tendances spécialement intellectuelles. Nous aurions souhaité y retrouver, voisinant fraternellement, des œuvres de Mellery, de L. Frédéric, de Delville, de F. Khnopff, de F. Rops, de Ciamberlani, de V. Rousseau, de Toorop, d'Aug. Levêque, etc. Un tel ensemble eût peut-être servi d'argument décisif dans ce tournoi intellectuel dont l'enjeu est la caractéristique de l'art de demain. Le temps, les moyens matériels et le concours des hommes de bonne volonté ont probablement manqué à M. Delville. Et nous le déplorons sincèrement.

En réalité, le présent salonnet, si exigü qu'il soit, souffre, comme toutes les précédentes expositions, de l'envahissement d'un tas d'études vagues, embryonnaires, de projets informes aux intentions maladroites. Plus que toute autre, une œuvre idéaliste n'arrivera à un degré suffisant d'expression et de Beauté que lorsqu'elle aura été longuement mûrie. Les hâtives

ébauches, qui sont depuis nombre d'années la plaie des expositions d'art, devraient, à plus juste titre que les portraits et les paysages, être *rigoureusement bannis* d'une semblable « geste ». Peintres et sculpteurs, laissez vos essais et vos croquis dans vos cartons ou aux murs de vos ateliers. Faites-nous grâce de vos tâtonnements. Montrez-nous des œuvres; les œuvres seules comptent comme arguments. Je n'en veux pour preuve que l'idyllique *Amour virginal* et la *Puberté* au modelé palpitant et subtil de M. V. Rousseau; les *Trésors de Sathan*, aux ruissellements d'or, d'ambre et de corail, de M. Jean Delville, et son *Portrait noir et violet*, si intensément expressif de gravité inquiète; la procession lente et angoissée des *Ames errantes*, de M. Wansart, dont les figures d'avant-plan sont d'une plastique particulièrement saine et robuste; le *Saint Louis* hiératique de M. J. Dillens. De telles productions s'imposent à l'attention de tous, et méritent le respect des plus réfractaires par la conviction fervente dont elles sont empreintes.

Mais la partie de l'exposition dont l'argumentation est la plus serrée et la plus décisive, est celle où se trouvent réunies des reproductions de maîtres de l'Art Idéaliste en France, en Angleterre et en Allemagne. Là dominant l'héroïque sérénité de Puvis de Chavannes, la mélancolie, élégante et profonde, de Burne-Jones, amoureuse et tendre de Rossetti, les visions tragiques de Watts, l'âpre lyrisme de Böcklin. Le voisinage de pareils maîtres arrête les emballements intempestifs, en même temps qu'il prouve l'inéluctable nécessité de vêtir l'idée d'une forme saine et harmonieuse. Cet enseignement ne sera sans doute pas perdu pour la plupart des jeunes esthètes. Il est de force à les mettre en garde contre le symbolisme énigmatique et les conceptions névrosées des farouches sectaires que l'on rencontre dans les rangs des plus nobles causes. Jss.

Lettre d'Italie

Un de mes amis, cénobite austère de la république littéraire, m'a dit hier soir, à propos des correspondances que j'ai promises à la *Jeune Belgique* :

Faire de la critique, aujourd'hui, à quoi bon?... Ne vois-tu pas que le monde marche sur une route ouverte à d'autres qu'aux Catons de l'art et de la littérature? De quoi veux-tu parler? Où sont les œuvres italiennes contemporaines qui méritent plus que trois minutes d'attention? C'est fini, nos chers aïeux, c'est fini !!!...

Vraiment, si notre regard se maintient exclusivement à la surface des choses, la période que l'art et les belles-lettres traversent chez nous peut légitimer ce pessimisme à la mode. Mais si, au contraire, on a la bonne volonté d'examiner les faits jusqu'au fond, on peut conclure que les conditions générales de notre production intellectuelle tout entière ne diffèrent guère de celles qui se manifestent actuellement dans beaucoup de pays.

Pour juger d'une littérature, il ne suffit pas d'examiner, au jour le jour, les ouvrages qu'elle produit; il est nécessaire aussi, de comprendre dans un coup d'œil synthétique une période assez longue. Or, si nous tournons un regard compréhensif sur notre époque entière, nous devons admettre qu'en général l'Italie suit encore ses vieilles traditions de gloire.

La stagnation survenue dans les dernières années, stagnation qui, selon les avis les plus compétents, n'est pas aussi générale qu'on le croit, se rattache malheureusement à des conditions économiques fort embarrassantes. Tout le monde sait qu'en Italie l'écrivain ne peut guère vivre de son art.

Ce qu'on reproche aux ouvrages littéraires du jour en Italie, c'est ordinairement l'absence d'une élaboration complète et d'un contenu suffisant pour donner l'idée de quelque originalité.

D'ailleurs, le courant de pessimisme et de découragement est causé, au moins en grande part, par beaucoup d'ignorance. Les auteurs, chez nous, recevant une rémunération très mince, il arrive souvent qu'un bon et beau volume non seulement reste hors de la portée des gens qui lisent pour lire, mais échappe quelquefois aussi au bibliophile le plus passionné. Il y a des noms qu'il est rare d'ouïr prononcer deux, trois fois dans sa vie, et, pourtant, ce sont les noms de littérateurs géants vis-à-vis de ceux qui escroquent une réputation éphémère en de complaisants journaux.

Voilà de quelle manière la charge du critique est devenue difficile en Italie, lorsqu'on veut se former un jugement sur notre littérature contemporaine.

Comme une étude impartiale serait, précisément à cause de cette difficulté, d'un intérêt considérable, j'oserai, malgré tout, m'y appliquer, avec la conviction de rendre service à ma patrie et à tous ceux qui cherchent le beau et en aiment le prestige.

ANTONIO SANTE-MARTEORELLI.

COSMOPOLIS, *revue internationale*.—Paris, Armand Colin.

Une nouvelle revue qui paraît simultanément à Paris, Londres, Berlin, Venise, Saint-Petersbourg, Amsterdam et New-York.

Publiée en trois langues (anglais, français, allemand), elle s'adresse, d'une part, à tous ceux qui lisent les langues étrangères et, d'autre part, à tous ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire, politique, artistique et scientifique des pays voisins.

Le premier fascicule contient des articles très intéressants de Stevenson, Sir Dilke, Bourget, France, Rod, Schmidt; une étude historique de Mommsen et des chroniques signées Em. Faguet, Norman, Jules Lemaitre.

L'entreprise est aussi originale qu'intéressante et à coup sûr un grand succès lui est réservé.

Mais pourquoi *Cosmopolis*, qui paraît à Amsterdam, ne paraît-elle pas aussi à Bruxelles? D'autant plus qu'il y a en Belgique tout un groupe d'écrivains et de poètes, très originaux et très français; qui par les traditions qu'ils défendent depuis plus

de quinze ans, se rattachent directement à la glorieuse école parnassienne française.

Et il nous semble qu'il appartiendrait précisément à une Revue dont le programme est d'abattre toutes les frontières pour centraliser le mouvement artistique et littéraire des Deux-Mondes, de porter le premier coup à ce rempart qu'un préjugé stupide a élevé entre la France et la Belgique française, et de montrer enfin que les écrivains de ces deux pays sont unis par les liens indestructibles d'une même pensée, d'un même esprit, et du même Idéal de Beauté!

R. C.

Memento.

M^{me} V^e Monnom, qui imprime *La Jeune Belgique* mensuelle, s'est émue de certain passage de l'article de M. Albert Giraud. Elle nous prie de porter à la connaissance du public que « les manuscrits ou les épreuves n'ont jamais été communiqués qu'aux auteurs ou à leurs mandataires, et que jamais n'importe quelle publication, déjà imprimée, n'a été servie par préférence, sans autorisation formelle, avant la mise en vente ou la distribution aux abonnés ». Nous prenons acte de cette protestation, d'ailleurs inutile, la délicatesse professionnelle du personnel de la maison n'étant pas même en jeu.

Les personnes visées par nous sont ailleurs et se garderont bien de se reconnaître.

LETTRES DE MARIE BASHKIRTSEFF A GUY DE MAUPASSANT.

On a déjà souvent parlé des lettres qu'échangèrent, il y a quelque dix ans, Marie Bashkirtseff et Guy de Maupassant, mais on ne possédait jusqu'à présent sur cette correspondance que des renseignements vagues. Deux ou trois lettres seulement de Marie Bashkirtseff avaient été livrées à la publicité et celles de Maupassant étaient demeurées totalement inconnues. Grâce au possesseur de ces curieux autographes, et aussi au *Journal des Débats*, auquel nous empruntons ces curieux détails, nous sommes aujourd'hui fixés : une revue russe, la *Sewernyi Westnik* et un journal viennois, la *Nouvelle Presse libre*, viennent de publier dans leur intégrité le texte des lettres de Marie Bashkirtseff à Guy de Maupassant.

Ce fut la jeune femme qui, dans une crise d'enthousiasme aigu, prit l'initiative d'un commerce intellectuel avec l'auteur de *Notre Cœur*. Elle jeta un jour, à la hâte, sur une feuille de papier, quelques cris d'admiration spontanée et les adressa à son « héros », en implorant une réponse, poste restante. Maupassant ne se souciait que médiocrement d'entrer en relations épistolaires avec une correspondante anonyme : il répondit pourtant, mais sur ce ton las et sarcastique qui lui était habituel. Marie Bashkirtseff, bien qu'un peu déçue, poursuivit ses confidences ; mais, devant sa persistance à garder le masque, Maupassant se fâcha : il devint nerveux, puis brutal, et finit par exiger un rendez-vous, sinon il allait briser là. Alors, le bandeau tomba des yeux de Marie Bashkirtseff : « Vous ne m'avez pas compris, lui écrivit-elle. *Votre enveloppe terrestre m'importe peu!*... » Leur correspondance cessa brusquement, et Maupassant ne sut jamais le nom de la femme d'élite que ses propos peu chevaleresques — il faut bien le reconnaître — avaient si cruellement déçue. (*Revue biblio-iconographique.*)

Florian Geger, de Hauptmann, vient d'être représenté au *Théâtre allemand* de Berlin. A la scène où de puissants seigneurs cravachent de simples manants, des sifflets sont partis des galeries supérieures et des applaudissements des fauteuils. Les artistes se sont abstenus.

Les derniers vers de Paul Verlaine :

MORT

Les Armes ont tu leurs ordres en attendant
De vibrer à nouveau dans des mains admirables
Ou scélérates, et, tristes, le bras pendant,
Nous allons, mal rêveurs, dans le vague des Fables.

Les Armes ont tu leurs ordres qu'on attendait
Même chez les rêveurs mensongers que nous sommes,
Honteux de notre bras qui pendait et tardait
Et nous allons, désappointés, parmi les hommes.

Armes, vibrez ! mains admirables, prenez-les,
Mains scélérates à défaut des admirables !
Prenez-les donc et faites signe aux En-allés
Dans les fables plus incertaines que les sables.

Tirez du rêve notre exode, voulez-vous ?
Nous mourons d'être ainsi languides, presque infâmes
Armes parlez ! Vos ordres vont être pour nous
La vie enfin fleurie au bout, s'il faut, des lames.

La mort que nous aimons, que nous eûmes toujours
Pour but de ce chemin où prospèrent la ronce
Et l'ortie, ô la mort sans plus ces émois lourds,
Délicieuse et dont la victoire est l'annonce !

CONCERTS YSAÏE. — Le second concert aura lieu, dimanche prochain, 26 janvier, à deux heures. (Répétition générale, à la Grande Harmonie, samedi 25 janvier à la même heure), avec le concours de M^{lle} Marcella Pregi, la cantatrice des concerts Colonne, qu'on n'a pas encore entendue à Bruxelles. Au programme, la symphonie en ré de Brahms, les *Eolides* de Franck, le concerto en si mineur de Saint-Saëns, joué par M. Jean Ten Have, la *Rapsodie norvégienne* de Lalo. Le poème symphonique *Tiel Eulenspiegel* de Richard Strauss, a été ajourné au quatrième concert afin de ne pas surcharger le programme.

Bibliographie

J. DE BIEZ. Un maître imagier. E. FRÉMIET. M. TALMEYR. Entre mufles, comédie. M. VACHON. Puviss de Chavannes. GYP. Le bonheur de Ginette. J. LORRAIN. Un démoniaque. ED. ROMBERG. Les journaux à Gand, en 1815. JOS. TURQUAN. L'impératrice Joséphine. LÉO CLARETIE. J.-J. Rousseau et ses amis. R. O'MONROY. Les propos de M^{me} Manhaballe. EM. VERHAEREN. Poèmes : Les Flamandes, Les moines, etc. PAUL FORT. Ballades en prose. A.-F. HEROLD. L'anneau de Çakuntala, traduction. EM. VERHAEREN. Les villes tentaculaires. R. DE FLERS. Vers l'Orient. L.-A. DAUDET. Le voyage de Shakespeare. DE HARLEZ. Poésies hongroises, traduites avec un aperçu historique. DELATTRE. Une rose à la bouche. LOISE. Anthologie d'auteurs français et d'auteurs belges. JULES LEMAITRE. Les contemporains (6^e série). G. D'ANUNZIO. Le triomphe de la mort. LÉOPOLD HERVIEU. Les fabulistes latins, t. IV. EM. BOISSIER. Le chemin de l'irréel. MARIE KRYSINSKA. Folle de son corps (roman). ED. DRUMONT. De l'or, de la boue, du sang. ED. ROD, Dernier refuge. P. HERVIEU. Le Petit Duc. L. A. DAUDET. Le Voyage de Shakespeare.

Sous presse :

MAETERLINCK. Le trésor des humbles.

Reçu :

GREYSON. Dans les brumes et les clartés des Flandres. LAVACHERY. Dinah Didière.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- CROCQ (fils). — *Sur quelques phénomènes de l'hypnose*. Brochure in-8°, avec 31 figures dans le texte 2 50
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Étiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Épileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- DALLEMAGNE (J.). — *La Peine corporelle et ses bases physiologiques*. In-8°. 1 00
- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- FRANCK (Louis). — *L'Épargne de la femme mariée*. 1892. In-4°. 1 00
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Évolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8°. 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00
- VANDERVELDE (Émile). — *Au Montenegro*. 1893. In-8°. 1 00
- *Les bureaux de statistique du travail*. 1893. In-8°. 1 00
- et MASSART (J.). — *Parasitisme organique et parasitisme social*. 1893. In-8°, 68 pages 2 00
- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs, étude d'histoire de droit*. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Eufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Bèguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre: *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre,



LA
JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

JEAN DORNIS. — Un néo-terrien.
 ALBERT GIRAUD. — Les villes tentaculaires (Em. Verhaeren).
 G. M. S. — A la Toison d'or.
 N. L. — Musique.
 EM. BOISACQ. — Homère. L'Iliade (Collection Papyrus).
 ARN. G. — Sous les brumes et les clartés des Flandres (Em. Greyson).
 J. D. — Lafontaine (G. Lafenestre).
 YVEL. — Poésies Hongroises (C. de Harlez).
 N. — La Peinture à Chantilly (F. A. Gruyer).
 MEMENTO.
 Bibliographie.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale.

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :
GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires* ;
tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert
Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de
Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert
Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector
Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis
de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David,
Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée,
Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille,
Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José
Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René
Janssens, Hubert Krains, Nelson Lekime, Albert Lévy,
Sante-Martorelli, Jules De Melliz, Joseph Nève, Victor
Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal,
Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin,
Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. deTalle-
nay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset,
Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

<i>La Jeune Belgique</i> , première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec- tion complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de	7 00
<i>Le Parnasse de la Jeune Belgique</i> , 1 fort vol.	7 50
<i>Album de la Jeune Belgique</i> , 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
THORÉ-BURGER. — <i>Les Salons</i> , études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE- CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	6 00
DE REUL (X). — <i>Autour d'un Chevalot</i> , scènes de la vie romaine. Volume in-16.	3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

PAUL VERLAINE. — <i>Sagesse</i> , nouvelle édition.	3 50
— <i>Dédicaces</i> , tirage sur hollandaise numé- roté avec autographe de l'auteur.	6 00
— — Edition ordinaire	3 50
— <i>Quinze jours en Hollande</i> , prose	5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à	3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — <i>Poésies complètes</i> , édition dé- finitive contenant : Les <i>Complain- tes</i> , l' <i>Imitation de Notre-Dame de la Lune</i> , le <i>Concile féerique</i> , les <i>Derniers vers</i> . 1 volume	6 00
— <i>Moralités Légendaires</i> , 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
— <i>Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer</i>	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — <i>Les Amours jaunes</i>	3 50
JEAN MORÉAS. — <i>Les Syrtes</i>	3 50
— <i>Les Cantilènes</i>	3 50
— <i>Le Pèlerin passionné</i>	3 50
— <i>Autant en emporte le vent</i>	3 00
STUART MERILL. — <i>Les fastes</i>	3 00
— <i>Petits poèmes d'Automne</i>	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — <i>Episodes, Sites et Sonnets</i>	3 50
GUSTAVE KAHN. — <i>La pluie et le beau temps</i>	3 50
EDMOND PILON. — <i>Poèmes de mes soirs</i>	3 50
ADOLPHE RETTÉ. — <i>Cloches en la nuit</i>	3 50
— <i>Une belle dame passa</i>	3 50
— <i>Trois dialogues nocturnes</i> , prose	2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — <i>Les Cygnes</i>	3 50
— <i>La Chevauchée d'Yeldis</i>	3 50
HENRI DEGRON. — <i>Corbeille ancienne</i>	3 00
EMMANUEL SIGNORET. — <i>Livres de l'Amitié</i> , poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. <i>Centon</i>	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — <i>Toute la Comédie</i>	3 50
HECTOR CHAINAYE. — <i>L'âme des choses</i> , poème en prose	3 00
GUY ROPEARTZ. — <i>Adagiettos</i>	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Un Néo-terrien

Parmi les écrivains qui arrivent à la maturité de leur talent, personne n'a, plus que Hugues Le Roux, étonné le public par la variété et l'ardeur de ses curiosités. En y regardant de près, on retrouverait sans doute le lien qui unit entre elles ces diverses manifestations de son activité ; mais ce qui frappe, dans ses derniers livres, c'est la crise d'une âme qui, après la sincérité et la liberté des récits de vingt ans, s'élève vers le culte du devoir de la famille, et, au delà de cette première unité de tendresse, vers l'amour intelligent du pays.

Les *Notes sur la Norvège* trahissaient déjà cet état d'esprit. Il éclate à chaque page dans son nouveau livre : *Je deviens colon*.

Mais, d'abord, est-ce bien un livre ? N'est-ce pas plutôt une confession, le journal d'un cœur, tenu dans le recueillement d'une solitude, comme une conversation avec soi-même ? Il y a péril, en pareil cas, que l'égoïsme nous porte à nous juger plus intéressants que nous ne sommes. L'auteur s'est mis à l'abri de cette critique.

« Si, dit-il, dès le début de son livre, je me suis arrêté à noter ces états d'âme, c'est que, sans doute, ils me sont communs avec plusieurs. N'est-ce point en découvrant sa pensée la plus intime que l'on a chance d'exprimer le sentiment d'autrui... Le « moi haïssable », c'est celui qui ignore cette vérité d'expérience. »

Cet état d'âme semble se résumer en deux sentiments particulièrement intenses : la lassitude des villes, du milieu mondain où l'auteur a vécu, puis un regret d'avoir trop longtemps partagé la morale, les habitudes de pensée des gens de plaisir ; peut-être aussi une mélancolie d'avoir, à l'occasion, sacrifié au désir de leur plaire.

Certes, en écrivant *Je deviens colon*, Hugues Le Roux ne pensait plus à eux :

« Les livres, dit-il, ont leurs destinées. Celui qui rebutera une oisive, dépitée de n'y pas trouver, une fois de plus, la psychologie de l'adultère, peut tomber aux mains d'un homme jeune, indécis sur l'emploi de ses forces. Je voudrais être du nombre de ceux qui indiquent à ces hésitants une autre activité que la séduction, une autre gloire que la destruction des âmes. »

Quel a été le point de départ de cette évolution ? L'auteur s'en explique lui-même :

« Dans l'incertitude de la conscience contemporaine des esprits sans chimère qui, à une autre minute du siècle se seraient contentés de cette morale courante qui était dite, autrefois, morale des honnêtes gens », sentent la nécessité de descendre dans leurs consciences et de déterminer leur plan de vie, je crois bien que ce désir est vif, surtout chez ceux qui ont des enfants à élever. Nous avons trop souffert de la duplicité des sceptiques, de la féroce intelligence de leurs intérêts, qu'ils se découvraient au bon moment. Nous voudrions faire à nos fils des âmes moins incertaines. Nous rêvons d'une éducation qui les armerait pour la résistance, sans tuer la pitié dans leurs cœurs. Nous-mêmes nous espérons nous fortifier en définissant cette morale. »

Dans cette certitude, Hugues Le Roux a quitté Paris, la vie séduisante que peut y mener un écrivain à la mode. Il a emporté avec lui toute sa maison, femme et enfants, il s'est installé en pleine campagne algérienne, sur une terre que l'on commençait de défricher ; il s'est absorbé sept mois durant dans la vie d'une ferme, sans autre ressource sociale que la fréquentation des bergers indigènes, des Arabes de son douar, et de quelques

bandits kabyles qui tenaient la forêt. Dans cette solitude où, chaque nuit, les bandes de chacals venaient hurler aux portes du « bordj », où la chasse quotidienne était une nécessité de l'existence, il a eu le loisir de rentrer en lui-même, l'obligation d'en sortir pour s'occuper des autres. Il s'est fait laboureur, boulanger, tueur de moutons, instituteur, médecin. Il a battu les « Hauts-Plateaux » pour acheter des bêtes ; il les a poussées devant lui pendant des jours de silence et de solitude, à cheval, à travers les vallées sans fin. Se mêlant volontairement à la vie des indigènes, il a connu leurs besoins, pénétré leurs âmes, tout ensemble naïves et rouées.

Il a vécu sur les friches avec ces dédaignés que l'on appelle là-bas des « Mesquines », comme si la Misère était leur patrie particulière. Il a eu la sensation profonde de la poésie de leur vie errante, et aussi les visions puissamment comiques du choc des civilisations. Cela donne à ses pages une variété charmante ; l'attrait en est si prenante que, ces mondaines auxquelles l'auteur n'a point songé en écrivant son livre, pourraient bien y goûter un intérêt plus vif qu'à tant de romans nouveaux d'une lassante banalité. Toutes celles qui valent souffrent de ne rencontrer dans les hommes qui les entourent aucun souci de la vie intérieure. Elles ont meilleure opinion de ceux qui peuvent supporter la solitude. Cela a été un des attraites les plus grands de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Lamartine, de Loti : le recueillement dans la retraite leur avait fait des âmes plus sonores.

Sûrement, c'est là une preuve du sérieux du cœur et des ressources de l'esprit. Celles de Hugues Le Roux sont peu communes. Déjà on l'avait vu s'intéresser aux saltimbanques, aux gueux, aux misérables, à ceux qui vivent dans l'ignorance de la loi, — à ceux qui se croient au-dessus de la loi, aux Touaregs du Sahara, aux Norvégiens des Fjords, on ne se doutait pas qu'il lui suffirait de se trouver en contact avec la terre pour s'éprendre d'elle, non pas seulement en artiste, mais en agriculteur.

En effet, ce livre où la psychologie tient tant de place, a aussi un côté que l'on pourrait appeler d'utilité « technique » si l'agrément de la forme littéraire n'écartait l'idée de sécheresse que renferme ce mot savant. Virgile est technique dans ses « Géorgiques », et l'art n'y perd rien. De même ce livre fait songer par endroits à un poème

pastoral. N'est-ce pas un enthousiasme lyrique qui vibre dans cette page de vraie poésie où le nouveau colon raconte les joies qu'il a eues, après de longs efforts, à guider le soc de sa charrue dans un sol vierge :

« Est-ce ce grand ciel sur la tête qui vous étourdit ? Est-ce l'odeur des germes enfouis qui vous grise, ou quelques souvenirs des émotions anciennes qui gonflèrent le cœur de l'homme quand, pour les premières fois, il sentit que son génie s'emparait de la vie végétale ? Mais on éprouve à cette minute un mouvement d'orgueil et un élan d'amour. Des poètes ont vu des formes de femmes couronnant les crêtes de la volupté de leurs lignes ! Combien ici est-elle plus vivante, plus tangible, l'apparition ! De la volute du soc un corps de femme se dégage ; une hanche d'épouse ondule à fleur du sol. On voudrait saisir cette apparence, embrasser cette vivante tiédeur. Et il remonte dans la mémoire le cri d'amant du Cantique :

« Tu es belle si tu es noire. »

En même temps qu'il partageait les travaux de ses compagnons de vie, Hugues Le Roux s'est intéressé fraternellement à leurs besoins, à leurs angoisses, à leurs inquiétudes. Il rêve de réconcilier l'indigène avec le colon, la métropole avec la colonie. Il a précisé avec clarté les origines de tous les malentendus de sang et de politique qui entretiennent le désarroi des administrations, les inimitiés meurtrières. A deux reprises, les membres du Parlement qui voulaient interpellier le gouvernement sur sa politique coloniale, sont montés à la tribune avec le livre du nouveau colon dans leurs mains. Et ceux-là même que ces révélations inquiétaient, n'ont pas pu mettre l'impartialité de l'écrivain en échec.

Ces pages politiques et tant d'autres où les indigènes sont étudiés dans leur vie intime, leurs mœurs et leurs croyances, ont sans aucun doute une valeur documentaire et philosophique. Mais par-delà le livre, je crois que les sympathies de beaucoup iront à l'auteur même qui, sans y penser, se peint à travers son récit, et découvre une âme généreuse servie par une volonté forte. Le secret de cet attrait est dans la profonde sincérité. Celui qui a écrit ces pages a conté de bonne foi par quel chemin il en est arrivé à cet état de calme et de maîtrise de soi, où l'on se sent assez fort pour entraîner les autres ; sa philosophie peut se résumer dans ces quelques lignes, qui ferment le livre :

..... « Je songe que mon cœur a suivi l'évolution » des saisons, Je l'ai apporté ici, las des efforts » anciens, saturé de dégoût. Cependant il a fait » comme toutes ces graines, il s'est gonflé dans le » bon sillon où je l'avais mis : le voilà tout près de » reflleurir. Et la plante nouvelle a de solides ra- » cines, elle monte vers le Ciel très saine et très » drue. Elle est décidée à produire des fruits, par » où d'autres pourront se rafraîchir. Voudront-ils » seulement les cueillir? Qu'importe! quand ma » bonne volonté serait perdue pour les autres, elle » aura été féconde pour moi-même. Ici, j'ai fait la » connaissance de ceux que j'aimais. Que de fois, » dans la dissipation des villes, j'avais rêvé la soli- » tude complète qui mettrait ces êtres chers à ma » merci. Que de fois j'ai souhaité le droit de leur » dire :

« — Tout ce que vous avez vous vient de moi. »

» Ici, j'ai pétri leur pain, j'ai égorgé moi-même » les bêtes dont je les nourrissais, j'ai touché à » leurs cerveaux avec l'émotion d'un prêtre qui va » consacrer des hosties. Au moment où la vie ne » leur plaisait plus, je les ai suppliés d'aimer » la vie.

» Sûrement, cette discipline m'a fortifié, mais, » en même temps, elle m'a obligé de faire une fois » de plus un acte d'humilité : elle m'a enseigné la » limite de mes forces.

» Je reviens donc de cette retraite merveilleuse- » ment citoyen. Je reviens avec un sentiment ra- » jeuni de respect et de reconnaissance pour l'hé- » ritage des efforts et des souffrances des aïeux. Je » sais maintenant au profit de quel drapeau je veux » dépenser les énergies que je me suis refaites, » quelles décisions m'impose désormais mon » amour des hommes. »

L'auteur de *Je deviens colon* peut être certain que sa bonne volonté ne sera pas perdue. Elle l'a grandi dans l'estime des autres, et dans la sienne, ce qui importe plus. Il parle, quelque part dans son livre, de la recherche d'un principe sur lequel on peut édifier sa vie :

Il l'a trouvé.

JEAN DORNIS.

Les villes tentaculaires

Le nouveau recueil de poèmes publié par M. Émile Verhaeren porte un titre bizarre, que l'auteur a oublié de justifier. M. Verhaeren nous dit que ses villes sont tentaculaires, et que de

partout on vient vers elles, — ce qui, on le sait, est le propre des êtres armés de tentacules, — puis il passe à un autre ordre d'incohérences. Considérons l'adjectif comme acquis, c'est plus sage, carrien n'empêcherait M. Verhaeren de proclamer que ses villes sont foliolaires, auréolaires, gladiolaires, lanlaire, lanlaire, et ce serait à recommencer.

Examinons plutôt si les fausses-couches de poèmes publiés par M. Verhaeren ont une idée-mère.

Dans l'introduction, intitulée *La Plaine*, le poète fait cette remarque que la plaine — lisez la campagne — est mangée par la ville. Cette pauvre plaine est morte, ce qui explique qu'elle est morne et que la ville la dévore. Elle s'en est allée, la plaine, « vers les passés dont on bâtit les mausolées ». Comprenne qui pourra. Contentons-nous, en attendant, d'épingler cette pensée géniale et simple : il viendra un temps où, les villes ayant mangé les plaines, il n'y aura plus qu'une ville. Simplification dont je me console en songeant qu'il n'y aura plus de campagnes hallucinées ni de villages illusoire. Un pareil résultat n'est pas à dédaigner.

Après *La Plaine*, M. Verhaeren décrit *L'âme de la ville*. Son âme,

..... en ces matins hagards,
 Circule en chaque atome
 De vapeur lourde et de voiles épars,
 Son âme énorme et vague, ainsi que de grands dômes
 Qui s'estompent dans le brouillard ;
 Son âme errante en chacune des ombres
 Qui traversent ses quartiers sombres,
 Avec une ardeur neuve au bout de leur pensée,
 Son âme formidable et convulsée,
 Son âme où le passé ébauche
 Avec le présent net l'avenir encor gauche...

Énorme et vague, en effet. Mais ce monde, — la ville — ce monde « de fièvre et d'inlassable essor, »

Rué à poumons lourds et haletants
 Vers on ne sait quels buts inquiétants...

ce monde que le poète maudit, sur lequel il appelle la foudre, ce monde de la laideur et de l'injustice, est pourtant soumis

..... à des lois d'or,
 A des lois douces, qu'il ignore encore,
 Mais qu'il faut un jour qu'on exhume
 Une à une, du fond des brumes.

Oui, ce monde de la force injuste et laide est soumis à des lois douces, qu'il ne connaît point, sans doute parce qu'elles sont inappliquées. Mais alors, comment y est-il soumis ?

Il faut être entêté ou de parti-pris, comme moi, pour ne pas comprendre!

Dans la ville de M. Verhaeren, il y a quatre statues : celle d'un moine, celle d'un soldat, celle d'un apôtre et celle d'un bourgeois. C'est naturellement celle du bourgeois qui est la plus remarquable. M. Verhaeren, qui est un bourgeois retourné et piaffant, devait cet hommage à la bourgeoisie.

Nous savons donc que les villes à tentacules possèdent des statues. M. Verhaeren y ajoute, à la sueur de son front, quelques cathédrales, un port de mer, un théâtre, une bourse, un bazar et un observatoire. De plus, il nous annonce qu'une tête étrange, jadis « d'éclair », est maintenant gardée dans un musée. Il nous apprend encore que les trottoirs sont fréquentés par les péripatéticiennes de l'amour, que la mortalité est grande, que les villes tentaculaires ont leurs révoltes et leurs convulsions, et qu'au-dessus des monuments règnent les idées. Ces idées sont, je n'invente pas, la force, la justice, la pitié et la beauté. Et voilà pourquoi les villes de M. Verhaeren sont tentaculaires.

Jamais, M. Verhaeren n'a écrit livre plus mal conçu. Le titre, nous l'avons vu, est une énigme. Nulle idée-mère. Des descriptions disparates, dans lesquelles on reconnaît tour à tour un paysage parisien ou un panorama de Londres. Puis, tout à coup, au milieu de ces tableaux de ville, deux descriptions symboliques, tombant là où on ne sait pourquoi. Un grand bazar où l'on débite « les drogues omnipotentes et les diamants dissous de la rosée éclatante » fait face à une Bourse vierge de tout symbole, où « l'on vole les gens dont les avoirs sont indigents », et « la maison de la science au loin dardée par à travers les faits et les idées » regarde le port et « la mer ardente qui tient la terre en équilibre ». Ces tête-à-tête de monuments réels et de monuments fantômes, de palais à métaphores discordantes et de paysages photographiés sont d'une force comique irrésistible. Quant à ce que M. Verhaeren appelle des idées, — Platon lui pardonne! — nous connaissons leur valeur. M. Verhaeren maudit la bourgeoisie et prêche la révolte pour la révolte. Est-il socialiste? Est-il anarchiste? Je ne sais trop; mais certaines de ses strophes ont l'air de sortir du rugissement du *Peuple* ou du hurloir du *Vooruit*. Casser, concasser, fracasser, telle est la consigne. Il faut tout casser, parce que casser fait du bruit.

Casser est le verbe qui revient le plus souvent dans les rapsodies de M. Verhaeren. Son œuvre est la *Marseillaise de la casse*, chantée en nègre par le compagnon Massala.

La forme plastique est digne du fond. La nouvelle œuvre de M. Verhaeren n'est, je l'ai dit, qu'une série de descriptions disparates. Le procédé descriptif consiste dans une accumulation frénétique de détails incohérents. Et ces détails sont figurés par des mots échevelés, époumonés, convulsifs, dont la seule préoccupation est de crier le plus haut possible. Il faut frapper fort, très fort, encore plus fort, toujours plus fort. Et le maximum de force atteint, tout contraste dédaigné, toute nuance abolie, on a l'impression monotone d'un perpétuel roulement de tonnerre. L'oreille s'y habitue et finit par ne plus rien entendre. L'aboutissement logique de ce procédé, c'est l'harmonie imitative et l'onomatopée continue.

J'ai dit plus d'une fois ce que je pense de la langue de M. Verhaeren. En 1886, lors de l'apparition des *Moines*, j'écrivais ceci : « C'est un Congrès international de fautes de français, de vers boiteux, de tournures baroques, d'images fausses, de métaphores incompréhensibles. C'est, dans toute son horreur, l'effroyable jargon du critique d'art et du pilier de panorama. C'est du Savoyard, de l'Auvergnat, de l'Apache, du Malgache, du Huron, du Commanche, du Patagon. C'est la danse du scalp autour de la grammaire, de la logique et du bon sens. On dirait des mots qui courent dans des sacs. »

Et j'ajoutais : « Qu'en résulte-t-il? C'est qu'à part deux ou trois pièces entièrement belles, où l'expression est adéquate à la pensée, et de nombreux beaux vers éparpillés dans le livre, l'œuvre est, au point de vue de la réalisation plastique, au point de vue de l'art, presque inexistante. »

Si je pensais ces choses en 1886, lors de l'apparition des *Moines*, que dois-je penser aujourd'hui, après les *Campagnes hallucinées*, les *Villages illusoires* et les *Villes tentaculaires*?

(A suivre.)

ALBERT GIRAUD.

A la Toison d'Or

C'est un plaisir réconfortant à cette époque où le mépris du métier et l'art « va comme j' te pousse » envahissent un peu partout, que de constater le puissant labeur d'un bel ouvrier tel qu'Alfred Verhaeren : ses toiles sainement conçues, d'une observation peut-être un peu sage, sont néanmoins dans leurs

riches coulées d'ors et de rouges, évocatrices d'une robustesse et d'une conscience dignes d'un petit maître hollandais.

Une des plus savoureuses à mon avis (à part le personnage) est cette étonnante « Sacristie »; voyez les émeraudes de velours de ce lourd tapis et cet admirable mur uni qui eût certainement enchanté De Braekeleer; voyez cet « intérieur flamand » dont la paix sereine s'exhale si puissamment de ces riches couleurs, et ce magot chinois dont les bariolages ont tenté l'éclatante palette du peintre.

Il y a ici, en un coin sombre des « aubergines » où quelque chose comme l'âme d'un chardin flamand subsiste; et d'autres natures mortes, le « lapin » et le n° 46 du catalogue; plus exquises beaucoup, ces petites pages que les grands panneaux où les lourdes viandes et les géleris géants s'engrissent et s'affaiblissent dans l'étendue de leurs couleurs. Quelques pittoresques maisonnettes aussi, ceci est un faible reproche, dont les toits et les murs se matérialisent et s'étouffent en des tons de rognons gras et de toute interprétation poétique s'éloigne; et ces délicieuses marines si rutilantes de leurs eaux en mille couleurs qui impliquent naturellement une attristante comparaison aux essais de « petites mers » de Stevens.

« Les dunes », « les fonds de Vaux » un petit Courbet celui-ci, tout enfin est à regarder dans l'œuvre de cet adorateur des belles couleurs qui a fait chanter si mélodieusement dans un chœur de verts et de jaunes rares, les beaux rouges rubéniens ou sombres.

Son exposition se complète d'un large contingent de bronzes et d'étains du sculpteur Dubois. Beaucoup de choses connues déjà; j'ai remarqué pourtant une madone d'un modelé expressif et sûr, et un élégant et charmant portrait: la sœur de l'artiste. La Minerve, pour fort intéressante qu'elle est, me paraît trop clairement parente de certaines œuvres de Meunier, rachetée d'ailleurs par le voisinage de « Sarah » et de « Madame M... », deux morceaux très sérieux.

L'art appliqué de M. Dubois, en général assez distingué, ne pêche ici que par la réapparition de cette navrante femme vampire sous forme de veilleuse, qui est bien le type de la banale et courante production des fonds de « compagnies des bronzes ».

G. M. S.

Musique

Si, comme le dit Taine, dans sa *Philosophie de l'art*, le grand développement de la musique en notre siècle est venu à son heure pour satisfaire nos aspirations indéterminées et démesurées, notre sensibilité outrée et raffinée, l'on doit convenir que ce développement est devenu excessif et qu'à certaines périodes, le don d'ubiquité auditive devrait être dévolu au critique soucieux de ses devoirs. Mais cette perfection inaccessible étant vouée à un perpétuel désidératum, la sélection s'impose, au contentement de l'idéalisme, car malgré cette application du libre arbitre au choix des jouissances musicales, peu de celles-ci répondent aux fins sollicitées.

L'évolution séculaire des peuples vers le nord ne satisfait point l'art septentrional. Celui-ci se déplace, envahit le sud et le domine presque.

Confiant en ce phénomène, M. Borch a quitté Christiania, pour venir initier nos populations à la musique de ses compatriotes et à la sienne.

Un orchestre hétéroclite, rassemblé à la hâte, la salle de la Grande Harmonie, des spectateurs invités à outrance, et sa personne, voilà quels sont les éléments offerts par M. Borch à nos appétits intellectuels. La symphonie en *ré* de Svendsen, qui n'est pas sans contenir d'excellentes choses, a trouvé, en cette occasion non seulement de piètres interprètes, mais encore de

déplorables exécutants. Les cuivres ont joué faux avec un entrain si communicatif que les cordes ont suivi l'exemple dans la *suite Holberg*, pour quatuor, de Grieg.

Les œuvres de M. Borch sont inévitablement dues aux plus heureuses inspirations de Grieg, de Brahms et même de Massenet. Le *Concerto en la mineur*, pour piano, et la suite de l'opéra *Féerie*, sont une « olla podrida » de ces différents maîtres. L'*Entrée triomphale des Boyards*, de J. Halvorsen, a mis la salle en joie, malgré ce titre pompeux.

Quoique le rire désarme, je doute que M. Borch renouvelle sa tentative, mais la prochaine fois, s'il veut un public, il devra donner des jetons de présence, — cela n'a plus été fait depuis Périclès, — et ce serait la seule façon pour M. Borch de sortir des chemins battus.

Mais le Nord, toujours envahissant, a eu sa revanche. M. Scriabine est un jeune pianiste compositeur qui fait son tour d'Europe. L'élite des amateurs bruxellois s'était donné le mot pour assister à cette audition à la salle Erard. M. Scriabine joue son instrument en connaissance de cause. Ses compositions sortent absolument de la banalité courante. Rien de mièvre cependant, dans ces études et dans ces préludes qui tiennent de Chopin par l'allure générale et la coupe, mais qui s'en distinguent par l'inspiration thématique très neuve et par certaines modulations et enharmonies d'un modernisme indéniable. Parmi toutes ces œuyettes, une page marquante, le *prélude en fa dièse mineur*, qui est une improvisation saisissante de rythme, de forme et de grandeur.

Au second concert populaire, M. Joseph Dupont nous a fait entendre M. Willy Burmeister, un violoniste d'un talent incontestable, possédant une technique peu commune et ayant une pureté de son rare. Le concerto de Spohr et une pièce acrobatique de Paganini ont mis le public à même d'être fixé sur la virtuosité de M. Burmeister. L'aria de Bach et une fugue extraite du cahier des sonates pour violon de Bach ont heureusement impressionné plus artistement.

Que dire de l'orchestre des concerts populaires et de son chef, toujours vaillant et toujours sympathique ?

Que dire aussi de la *symphonie fantastique de Berlioz* ? On a tout dit sur cette œuvre et l'excellence de l'orchestre de Dupont n'est mise en doute par personne. Pour éviter les vieux clichés, bornons-nous à enregistrer un nouveau succès.

Le prélude de Paul Gilson pour le drame *Alcar*, que nous avons entendu abimer au Théâtre Flamand, a reçu sous le bâton de Joseph Dupont, l'interprétation voulue. Ce prélude, bâti sur une mélodie populaire ancienne, est pénétrant de poésie et de charme. Voilà bien la musique raffinée dont parle Taine, la musique qui vient à temps pour troubler sans heurt nos sens éternels.

N. L.

HOMÈRE. — *L'Illiade*, tome I^{er} (Chants I-XII), « collection Papyrus ». Paris, Borel 1895. Prix : 3 francs.

Le volume est coquet, agrémenté d'illustrations de G. Picard, imprimé en jolis caractères sur papier verdâtre, et présenté dans ce format allongé qui, pour n'être pas trop agréable à l'œil, n'en est pas moins pratique quand il s'agit d'emporter en poche un ouvrage qu'on aime relire.

Ce sont là, je crois, les principales qualités du nouvel *Homère*. La préface est de J.-H. Rosny, mais de qui donc est la traduction ? Rien ne permet de le découvrir. A coup sûr, il serait téméraire de présenter actuellement au lecteur français une traduction qui prétendit surpasser celle de Leconte de Lisle; non pas que celle-ci soit parfaite ni qu'il faille approuver en tous points le système par trop rigoureux qui consiste à rendre lettre pour lettre les noms grecs de personnages dont plusieurs siècles de littérature française ont popularisé les aventures : Achille sera

toujours préférable à Achilleus, et Clytemnestre à Klytaimnestra, forme qui n'est pas même classique, car l'orthographe réelle, établie par les vases, est Klytaimēstra; Thanatos et Hélios seront toujours déplaisants, et si l'abus qu'on a fait des « Grâces » au XVIII^e siècle nous oblige à aimer mieux les « Kharites », nous dirons les Parques plutôt que les Moires.

Je pense être devant une réimpression, devant une traduction un peu ancienne, qui a été remaniée, mais de façon insuffisante: on n'y trouve pas la précision, la rigueur de la littéralité, qui est un des devoirs de la traduction à notre époque; les épithètes notamment sont vaguement rendues. L'œuvre se lit facilement, mais elle est loin d'avoir le relief, la netteté, la saveur de l'original. Il me serait aisé de le prouver par des exemples, si je ne craignais le reproche de pédanterie.

Si Leconte de Lisle a dépassé la mesure dans la transcription des noms propres, il échappe à toute critique quand il restitue aux divinités helléniques leur nom indigène: Zeus, Poseidon, Aphrodite, Artémis, Héphaistos; et il n'est pas aujourd'hui de philologue ou d'archéologue qui songe à en revenir à l'usage injustifié de latiniser les noms des Olympiens. Dans l'Homère présenté par M. Rosny, on constate un singulier mélange de mythologie grecque et de panthéon romain: Zeus alterne avec Jupiter, parfois dans la même invocation; Zeus est le fils de Saturne, le vieux dieu du Latium! la fille de Zeus est Vénus, la beauté italique! cette mixture est des plus choquantes. A tout prendre, j'aime mieux Oneiros (le Songe) qu'Onirus, qui ne me rappelle rien sous sa forme romanisée, et « Minerve aux yeux d'azur » me satisfait moins qu'Athéné aux yeux *verts*.

Je m'en voudrais d'insister. Le livre pourra ne pas déplaire à ceux qui ne connaissent pas la version de Leconte de Lisle; s'inquiétant peu de l'exactitude scrupuleuse qui s'impose aujourd'hui, peut-être voudront-ils se contenter de cette copie molle et sans vigueur, qui se défend d'accuser les formes sculpturales de la langue et de la poésie homériques. Je pense l'avoir assez fait pressentir: l'œuvre vaut mieux par l'exécution matérielle que par la manière dont le traducteur anonyme s'est acquitté de sa tâche.

EM. BOISACQ.

EMILE GREYSON. — *Sous les brumes et les clartés des Flandres*. (Castaigne, Bruxelles).

La délicieuse Bruges, féodale et fleurie, avec le réseau de ses canaux ensommeillés, hantés de cygnes héraldiques; l'ombre splendide de ses temples; son ruisseau, cette Reye qui, dans le miroir fuyant de ses eaux, reflète la tour de St-Sauveur et les noirs murs vénérables de cet hôpital St-Jean dont Memling récompensa le généreux asile, fastueusement, par d'éternels chefs-d'œuvre. Impérissable témoignage de gratitude d'une créature, dont l'âme endolorie plus peut-être que le corps, a trouvé ici son véritable séjour, paisible et inspiré. Oasis catholique, calme et beau refuge au seuil duquel la rumeur, tellement lointaine déjà, du monde expire: image sensible de la perpétuité, car les heures y sonnent, dénuées de désir personnel, désintéressées sinon du sacrifice et de la prière volontaires et les siècles ont tumultué au dehors sans modifier la règle du monastère, ni diminuer la simple charité naïve, la piété et l'abnégation rare des religieuses qui l'habitent.

M. Emile Greyson situe en ce prestigieux décor brugeois, nombre d'histoires touchantes et singulières, *Le Calvaire*, *Mé-lodie idyllique*, etc., dont il faut louer la morale élevée et le style aimable.

ARN. G.

Lafontaine, par GEORGES LAFENESTRE. (Collection des grands écrivains français. — Hachette.)

L'étude publiée par M. Lafenestre mérite de figurer au premier rang de cette utile et intéressante collection. La tâche assumée était cependant ardue et difficile. Dans le domaine de l'histoire littéraire, nulle région n'avait été davantage scrutée, amoureusement fouillée, étudiée jusqu'en ses moindres recoins. Historiens, critiques, moralistes s'y étaient précipités à l'envi et

là où s'était abattue cette cohorte bruisante, peu d'épis restaient à glaner. Taine était venu et ses robustes mains avaient édifié un de ces splendides palais d'idées, aux architectures grandioses, aux décors somptueux et colorés, où sa puissance de penseur et sa vision d'artiste ressuscitaient d'une vie intense à la fois une œuvre et une époque. Après ce travail définitif, son souvenir s'imposait impérieusement à tous ses successeurs. S'il était impossible de mieux faire, il restait à bien faire et M. Lafenestre y est pleinement parvenu. Dans ce volume, d'une érudition délicate et exquise, d'un style sobre et châtié, il résume avec une clarté, une concision, une sûreté de méthode dignes de tous éloges, tout l'apport des critiques antérieures. « Rien de trop, rien de manque », ainsi que le voulaient les contemporains du fabuliste. L'étude biographique où la vie et la psychologie du plus primesautier et du plus fantaisiste des écrivains sont fouillées avec une sûreté de main et une pénétration remarquables, la partie critique qui détaillé, juge et synthétise l'œuvre entière du « bonhomme », se lisent avec un charme et un intérêt sans cesse renouvelés.

Comme tous les classiques, péniblement et forcément étudiés sur les bancs de l'école, Lafontaine n'est apprécié que plus tard, quand le goût plus formé, le jugement plus affermi, lassés des formes sonores et vides de la plupart des esthétiques courantes, savent enfin comprendre la beauté harmonieuse et discrète. En ce moment, où à tous les carrefours de la publicité les camelots littéraires s'efforcent à grands coups de gosier d'attirer la foule moutonnaire des badauds, M. Lafenestre aura fait chose utile, s'il décide, comme je l'espère et le souhaite, plus d'un de ses lecteurs à rouvrir le vieux poète et à y prendre leçon de ces qualités si bellement et si nécessairement françaises: l'ordonnance logique et la netteté de la composition unies à la clarté, à l'eurythmie et à la grâce du style.

J. D.

Poésies hongroises, traduites, avec un aperçu historique, par C. DE HARLEZ.

La littérature hongroise est, en général, bien peu connue, moins encore en nos pays de langue française que dans les contrées d'Outre-Rhin, où elle a déjà été maintes fois étudiée. M. de Harlez a estimé fort judicieusement que nous y perdions beaucoup, et qu'il y avait là une lacune regrettable à combler. Aussi a-t-il entrepris, tâche toujours ingrate, de nous révéler, — au moins par la traduction, — quelques-unes des meilleures productions de la Muse des Magyars et des Szekelis. Et il l'en faut remercier et féliciter, car elles sont, ces poésies, d'une saveur pénétrante, d'un lyrisme entraînant. L'âme magyare y apparaît tout entière, telle que la laissait déjà deviner l'histoire tourmentée et héroïque de la malheureuse Hongrie: d'une sensibilité, d'une réceptivité suraiguë, passionnée et impétueuse, sans mesure dans la haine comme dans l'amour et, en même temps, d'une déroutante mobilité de sentiments. On résiste mal au désir de transcrire ici ces strophes vibrantes, mais la place, en ces colonnes, est limitée: il faut choisir et l'on hésite entre l'épique *Toldi*, d'Arany et les nobles allégories de Pétöfi ou de Greguso; on voudrait donner la préférence aux élégies suaves de Berzsinyi et l'on se sent attiré par l'hymne ardemment patriotique de Kólcsey! D'ailleurs, ce recueil constitue par lui-même une sélection d'un goût si sûr qu'il faudrait citer tout. Mieux vaut y renvoyer. La traduction de M. de Harlez est en prose. L'auteur en donne deux raisons dont l'une paraît excellente. Une version en vers ne peut jamais être qu'une adaptation ou une imitation. S'il est vrai qu'il faut être quelque peu poète pour traduire un poète, on ne doit pas, non plus, perdre de vue que la forme rythmique oblige à omettre ou à modifier des mots, des tournures entières, si bien que le traducteur produit sa poésie personnelle bien plutôt que celle de l'auteur original.

D'ailleurs, la traduction de M. de Harlez, que je me plais à croire scrupuleusement fidèle, est de sonorité harmonieuse et de cadence toute poétique. L'aperçu historique qui ouvre le volume est un résumé suffisamment documenté de l'histoire de la Poésie des Hongrois.

YVEL.

La peinture à Chantilly, par F. A. GRUYER. Paris, Plon, 1896. Ecoles étrangères.

C'est un véritable musée que ce château de Chantilly, devenu de par la générosité du duc d'Aumale le fief de l'Institut de France, un musée où abondent les œuvres les plus rares et les plus belles; les écoles étrangères à la France y sont représentées par plus de cent cinquante toiles de choix et parmi les noms des maîtres qui la composent figurent notamment, pour l'Italie : Giotto, Fra Angelico, Andrea del Castagno, le Pérugin, Botticelli, Filippo et Filippino Lippi, B. Luini, le Titien, Giorgione, Raphaël, André del Sarte, le Primatice, Moroni, Véronèse, Carrache, le Guide, l'Albane, Preti, etc., etc.; pour l'Espagne : Murillo; pour les Flamands : Van Eyck, Van de Weyden, Bouts, Memling, Pourbus, Van Dyck, Ténuri; pour les Allemands : Holbein, Aldegraver; pour les Hollandais : Miervelt, Van Ostade, Wouvéman, Ruisdael; pour les Anglais : Reynold, Lawrence, etc., etc.

Il est presque superflu de dire que toutes ces attributions de paternités illustres ne sont pas également incontestables. En cette question d'attributions, toujours ouverte aux controverses, M. Gruyer a pris, ainsi qu'il s'en explique dans la préface, le parti le plus sage : ne pas succomber à cette tentation de tout démarquer, dont on semble avoir été possédé durant ces trente dernières années; conserver les attributions existantes, tant qu'il n'est pas démontré qu'elles sont fausses; les accompagner d'un point d'interrogation, lorsqu'il existe des doutes à leur égard.

L'essentiel est que les œuvres attribuées à Van Eyck, Van de Weyden, etc., soient vraiment dignes de ces noms glorieux et de notre admiration.

En inventoriant ces richesses, en les décrivant, en les faisant valoir par de très belles reproductions, M. Gruyer, que sa haute compétence désignait pour une pareille tâche, a rendu à l'art et aux artistes un inappréciable service.

N.

Memento.

M. RENÉ DOUMIC, le critique de la *Revue des Deux-Mondes* et du *Journal des Débats* a donné la semaine dernière une conférence très intéressante au *Cercle artistique et littéraire*. Dans la première partie, M. Doumic, qui d'ailleurs a bien voulu nous promettre sa collaboration, a répété la plupart des idées déjà émises dans la préface de son livre *Les Jeunes*, idées que la *Jeune Belgique* défend depuis quinze ans. Dans la seconde partie, le conférencier a vivement attaqué la théorie de *l'art pour l'art*. Il est possible qu'en France l'application de cette doctrine ait pu conduire quelques écrivains à de funestes excès; mais, il est certain, d'autre part que c'est en s'appuyant exclusivement sur ces théories que la *Jeune Belgique* est parvenue à créer dans notre pays un véritable mouvement littéraire.

La conférence de M. Doumic n'en est pas moins une des plus intéressantes de cette année. Spirituellement dite, sans l'aide de notes, très logiquement construite, elle a remporté un vif succès.

LE BANQUET VERHAEREN. — Le manifeste maladroit des organisateurs provoque des protestations. Le *Magasin littéraire*, l'une des revues qui avaient accordé leur patronage à l'organisation de ce banquet, rappelle qu'elle a adhéré à celui-ci à la

seule fin d'exalter le poète et son œuvre. Le *Magasin littéraire* relève ensuite la phrase malencontreuse du manifeste :

« D'ailleurs, après cette année de glorieuse tourmente littéraire, où plus que jamais il fut enfantinement, bêtement dénigré (et avec lui tout notre actuel mouvement littéraire, vital et VERS-LIBRISTE)... »

Et notre confrère ajoute :

« Contre ce mot nous protestons : notre adhésion ne doit pas être interprétée dans le sens d'une glorification du vers-librisme, mais uniquement dans celui d'un témoignage d'admiration pour un très grand poète, en dehors de toute question d'école. Il y a chez nous des divergences d'opinion sur cette question, mais la vie des Revues, comme celle de tout bon ménage, est faite de concessions réciproques. Nous laissons à chacun le droit d'œuvrer comme il lui plaît, lui demandant seulement un grand et sincère amour de l'Art. Nous ne pouvons donc permettre qu'on donne à notre attitude une portée qu'elle n'a pas et ne peut pas avoir. »

— On le peut constater, nous n'avons pas eu tort de signaler la maladresse des organisateurs. Aussi, pourquoi M. Verhaeren s'est-il fié aux rédacteurs de *l'Art Moutard* ?

IRONS-NOUS au banquet Verhaeren, se demande la *Réforme* ? Et elle ajoute :

« Là, dites-moi, avez-vous l'intention, comme c'est votre droit, de déplorer les épilepsies de style de ce poète de grand talent ? Demain, vous serez entraîné dans la poussière des polémiques les plus pugilatoires par les gladiateurs, mangeurs de lapins vivants et valeurs de sabres de toutes les jeunes revues ! Défense de dire sur Verhaeren, votre opinion bien franche, avec la part d'éloges admiratifs et de critiques et de reproches que lui sur-tout mérite, pour avoir maltraité souvent, comme un barbare qu'il est, cette bonne fille de langue française ! »

LEÇON MÉRITÉE. — On lit dans le *Magasin Littéraire* :

Puisque nous en sommes à parler de la *Lutte*, qu'on nous permette l'expression d'un regret : Pourquoi les jeunes et vaillants rédacteurs de cette revue, comme aussi ceux de *l'Art Jeune*, mettent-ils un si déplorable acharnement et une si évidente partialité dans leur polémique contre la *Jeune Belgique* ? La *Jeune Belgique* a pour elle d'avoir fait le mouvement littéraire belge, — j'entends dire de lui avoir donné sa cohésion, sa force et sa vitalité, car je n'ai pas la sottise de prétendre qu'elle ait créé les artistes. — C'est là un service sans prix, et dont tous ceux qui ont l'orgueil de leur art et de leur temps lui doivent une éternelle reconnaissance. Elle a gardé dans le présent encore de puissants poètes et la noblesse d'une attitude, que je m'étonne de ne pas voir respecter même par les adversaires les plus acharnés de ses théories.

Nous remercions chaleureusement notre excellent confrère, le *Magasin Littéraire*. Ses paroles l'honorent et nous honorent. Seront-elles comprises de ceux à qui elles s'adressent ? On n'a que trop de raisons d'en douter.

L'EXPOSITION des œuvres de feu *Jean Degroof* sera ouverte dans la Galerie Clarendon, 3, rue du Congrès, du 4 au 14 février inclusivement.

Tous les amis et admirateurs du regretté peintre ne manqueront pas d'assister à l'ouverture, qui aura lieu mardi prochain, 4 février, à 2 heures.

LE DERNIER fascicule du *Port-folio* dû à M. Olivier-Georges Destrée est consacré aux sculpteurs belges contemporains. Cette revue, très complète mais forcément rapide des œuvres

de la statuaire nationale, est d'un grand intérêt et deviendra, pour plus d'un lecteur, une occasion de surprise par le nombre d'artistes et d'ouvrages, remarquables quoique ignorés, qu'elle signale. L'étude de M. Destrée est abondamment illustrée de très bonnes reproductions, parmi lesquelles celles d'œuvres de MM. De Vigne, Achille Chainaye, Meunier, Gaspar, etc., sont particulièrement réussies.

ARN. G.

ALFRED AUSTIN, poète et journaliste, vient de succéder à Tennyson comme poète lauréat de l'Angleterre. Fils de parents catholiques, Alfred Austin naquit à Headingley en 1835. Il fit ses études à l'Université de Londres et fut inscrit en 1857 au barreau d'Inner-Temple. Son premier poème, *Randolph*, parut vers 1860; après quoi, il publia *The Season, a satire; the Human Tragedy; the Golden Age; Rome or Death*, et en 1881 un drame: *Savonarole*.

Malgré le retard apporté dans le choix du poète lauréat, on espérait encore dans le monde des lettres, qui n'est souvent pas le même que celui de la Cour, la nomination de Swinburne. On a préféré un écrivain politico-emphatique au lyrique ardent qui est une des gloires actuelles de l'Angleterre.

Parmi les artistes belges invités à prendre part au prochain Salon international de la *Libre Esthétique*, qui s'ouvrira en février au Musée de Bruxelles, citons les peintres Emile Claus, Xavier Mellery, Alfred Delaunois, Georges Morren, Armand Rassenfosse, James Ensor, Charles Doudelet, Auguste Donnay, A.-J. Heymans, Emile Berchmans, Fernand Knopff, Anna Boch, W. Degouve de Nuncques; les sculpteurs Constantin Meunier, Victor Rousseau, Charles Van der Stappen, Paul Du Bois, Hélène Cornette; le céramiste A.-W. Finch, etc. MM. Henri Van de Velde et Gustave Serrurier exposeront dans la section des objets d'art des ensembles décoratifs importants. Quelques toiles récentes du regretté Guillaume Vogels figureront au Salon en attendant l'exposition complète de son œuvre, en voie d'organisation.

Nous ferons connaître prochainement la liste des exposants français, anglais, hollandais et américains groupés cette année par la *Libre Esthétique*.

Fort amusantes les soirées du « *Diable-au-Corps* ». Samedi passé nous y avons entendu et regardé, après un préambule-conférence, très humoristique où M. Lynen traitait de l'histoire de l'art, la « Marche à la corde » faite d'ombres de délicieux pierrots dus à Dardenne, le « Chameau », le « Manneken-Pis », et « les Sept conserves » de Lynen encore; la « Pneumonie » de V. Crabbe et les charmants conseils de Albrecht en guignol, tout à fait joyeux.

M. Tarday, un jeune violoniste hongrois, a joué de charmante façon, de vieux airs qu'écoutait attentivement Jos. Dupont dans la salle; enfin M^{lle} Dedieu a chanté avec une belle crânerie les chansons bretonnes de Bougrault-Ducoudray, et Rhamsès II, après nous avoir donné un court aperçu de la poésie décadente, nous a lu ses sonnets « rouges » et « verts ».

J'en passe, et des meilleurs. Ah! on ne s'endort pas « rue aux Choux »!

João de Deus, l'éminent poète portugais qui vient de mourir, était né à Saint-Bartholomeo de Messine, dans l'Algarve, le 8 mars 1831, Il prit le titre de docteur en droit à l'Université de Coïmbra, mais n'exerça jamais et ne suivit pas la carrière juridique. Une méthode de lecture qu'il a répandue sous le nom de « *Certilha maternal* » l'a fait aimer de la jeunesse, presque en

même temps que ses œuvres poétiques le faisaient estimer des lettrés. Beaucoup d'écrivains l'ont rangé parmi ces maîtres de la poésie moderne. Si ses compositions ne se distinguent pas toujours par l'originalité de l'idée, elles ont une grande perfection dans la forme et sont remarquables par la spontanéité, l'harmonie et le sentiment qu'elles révèlent. Voici de João de Deus une petite pièce: *Félix de quem sempre espera*, que nous avons traduite dans l'intention de faire mieux connaître ce poète:

« Dieu crée les âmes deux par deux, chacun de ses regards devient un couple qui prend son vol. Parfois, ces colombes se croisent et se perdent dans les airs... Mais Dieu les créa sœurs!

» Partant ensemble d'un même point, elles croient pouvoir se retrouver sans peine; mais des âmes sans nombre courent le monde à la recherche de leurs pareilles... Parties ensemble d'un même point!

» La sœur de mon âme? Je ne sais rien d'elle. Tandis que je regardais les étoiles, j'ai perdu jusqu'au souvenir de l'avoir suivie... Et, de la sœur de mon âme, je ne sais rien!

» Malheur à l'âme abandonnée de sa sœur dans cette vie qui n'est plus qu'un continuel soupir, une nuit longue et sans jamais une lueur d'aurore... Malheur à l'âme esseulée!

» Encore, celui qui chaque jour espère retrouver l'âme ingénue que Dieu lui donna pour sœur, celui-là peut-être, rencontrera-t-il demain la compagne pour laquelle il soupire... Heureux celui qui toujours espère! »

VICTOR ORBAN.

Salon d'Art Idéaliste. — Salle Saint-Luc: rue des Finances, 10 (près de l'Université).

Ont conféré:

Le jeudi 16 janvier, à 2 heures: M. l'abbé Victor Charbonnel, sur: « Inquiétudes mystiques dans l'Art, la littérature et la pensée ».

Le jeudi 23 janvier, à 2 heures: M. José Hennébiq sur: « Le Prince des Lettres Françaises: Villiers de l'Isle Adam ».

Le jeudi 30 janvier, à 2 heures: M. Valère Gille sur: « L'Héliénisme dans l'Art ».

Les dates des conférences de MM. Emile Michelet et Jean Delville ne nous sont pas encore connues.

Bibliographie

ED. ABOUT. *Nouvelles et Souvenirs*. — A. DAUDET. *Jack*. — TH. GAUTIER. *Omphale, histoire rococo*. — GYP. *Le bonheur de Ginette*. — GYP. *Le petit bleu*. — IBELS. *Les cités futures, avec préface de PAUL ADAM*. — KERMOHR. *Marcel André*. — MONTORGUEIL. *La vie des boulevards*. — M^{re} PERRAUD. *Eurythmie et Harmonie. Commentaire d'une page de Platon*. — M. DE POLIGNAC. *Poésies magyares de Petofi, Arany, Tompa, Gyulay, Josef Kiss, etc., avec une notice sur la poésie hongroise*. — ERNEST DAUDET. *Drapeaux ennemis*. — ALBERT VANDAL. *Napoléon et Alexandre I^{er}. La rupture, t. III*. — OSC. MÉTÉNIER. *L'amour qui tue*. — ABBÉ GAYRAUD. *L'antisémitisme de St-Thomas d'Aquin*. — JULES LEMAITRE. *Discours de réception à l'Académie française*. — MAURICE BARRÈS. *Le culte du Moi. Sous l'œil des Barbares*. — EM. CRUCKER. *Lessing*. — ALB. COLLIGNON. *La religion des lettres*. — EDM. PORÉE. *Poèmes*. — A. LE BRETON. *Rivarol*. — PIERRE GAUTHIEZ. *L'Arétin*. — G. PAILLHÈS. *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. — PIERRE D'ALHEIM. *Moussorgski*. G. MONTORGUEIL. *Paris au hasard*.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- CROCQ (fils). — *Sur quelques phénomènes de l'hypnose*. Brochure in-8°, avec 31 figures dans le texte 2 50
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- DALLEMAGNE (J.). — *La Peine corporelle et ses bases physiologiques*. In-8° 1 00
- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- FRANCK (Louis). — *L'Épargne de la femme mariée*. 1892. In-4° 1 00
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Évolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. . 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00
- VANDERVELDE (Emile). — *Au Montenegro*. 1893. In-8° 1 00
- *Les bureaux de statistique du travail*. 1893. In-8° 1 00
- et MASSART (J.). — *Parasitisme organique et parasitisme social*. 1893. In-8°, 68 pages 2 00
- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs, étude d'histoire de droit*. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



LA

JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

ROBERT CANTEL. — W. Goethe.
ARNOLD GOFFIN. — Le Solitaire Zola.
ALBERT GIRAUD. — Les villes tentaculaires.
EUG. BACHA. — Clovis (G. Kurth).
MAURICE CARTUYVELS. — Le Voyage de Shakespeare (L. A. Daudet).
ERNEST CLOSSON. — Bibliographie musicale.
JSS. — Le Centenaire de Madou.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSÉT, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale.

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :
GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert
Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de
Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert
Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector
Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis
de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David,
Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée,
Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille,
Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José
Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René
Janssens, Hubert Krains, Nelson Lekime, Albert Lévy,
Sante-Martorelli, Jules De Mélliz, Joseph Nève, Victor
Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal,
Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin,
Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. deTalle-
nay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset,
Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec-
tion complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix
de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de
Léopold WALLNER, d'après les poèmes de
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique
et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE-
CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts
volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de
la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numé-
roté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et
vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition dé-
finitive contenant : Les Complaintes,
l'Imitation de Notre-Dame de
la Lune, le Concile féérique, les
Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition
définitive avec préface de Paul
Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème
en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos*. 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER

Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT

Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

W. Goethe

SES ŒUVRES EXPLIQUÉES PAR SA VIE

par A. Mézières, de l'Académie française. — 2 vol. in-16, Paris, Hachette, 1895. (Nouvelle édition).

Dans son admirable Introduction à l'*Histoire de la Littérature anglaise*, témoignant de sa grande admiration pour lui, Taine appelle Goethe, *le promoteur et le modèle de toute la grande culture contemporaine*. Et il semble que plus nous avançons dans l'avenir, plus ces paroles déjà si profondément vraies, en 1864, se vérifient encore.

Nous avons vu, dans ces dernières années, de jeunes écrivains chercher à introduire dans notre littérature ce que les littératures germaniques ont de vague, d'imprécis et de brumeux. Il leur a semblé que puisque l'horizon leur était invisible, il devait être situé à des distances infinies; ils ont cru entrevoir des espaces sans bornes, mille fois plus étendus que nos paysages classiques inondés de lumière et nettement découpés. Mais aujourd'hui la plupart d'entre eux reconnaissent leur erreur. Les paysages septentrionaux ne sont pas plus étendus que les nôtres; leurs horizons sont cachés par la brume, tout y reste obscur; mais ils ne sont ni plus vastes, ni plus beaux.

L'on voit se réveiller parmi beaucoup de jeunes gens le culte de nos vieilles traditions de forme et de pureté; l'on voit une violente révolution se préparer contre ce que M. Gustave Kahn appelait encore il y a quelques jours, *le fait de la conquête du droit au vers libre*. Aussi devons-nous être en quelque sorte reconnaissants à M. Mézières d'avoir attendu ce moment favorable, pour renouveler en France l'étude des œuvres de Goethe, le plus grand des classiques allemands.

Dès ses premières années de séjour à la Cour

de Weimar, dès son voyage en Italie, abandonnant et combattant les tendances romantiques, — même pendant la plus belle époque de sa vie, celle de son amitié avec Schiller, — nous voyons Goethe, saisi d'admiration pour la pureté de forme des chefs-d'œuvre classiques, essayer d'atteindre l'idéal formel de la suprême beauté. « Avant » d'écrire son *Iphigénie*, il emploie des journées à » dessiner les plus parfaites statues, et enfin, les » yeux remplis par les nobles formes du paysage » antique, et l'esprit pénétré des beautés harmonieuses de la vie antique, il parvient à reproduire si exactement en lui-même les habitudes » et les penchants de l'imagination grecque, qu'il » donne une sœur presque jumelle à l'Antigone de » Sophocle, et aux déesses de Phidias. » (Taine *Ibid.*)

La transformation qui s'opère dans l'esprit de Goethe, de 1774, époque à laquelle il publia *Werther*, à 1786, date de son retour d'Italie, est très bien étudiée dans l'ouvrage de M. Mézières. Les rapports de Goethe avec Schiller, l'influence qu'ils eurent l'un sur l'autre, leur collaboration constante et leur correspondance quotidienne sont aussi très clairement exposés. Il semble que M. Mézières ait moins bien approfondi la jeunesse même de Goethe. Nous n'avons pas une vision suffisamment nette de ses années d'enfance passées à Francfort, de son séjour à Leipzig et même de son séjour à Strasbourg.

D'ailleurs, on pourrait reprocher au livre de M. Mézières de n'être plus tout à fait au point. L'auteur, il est vrai, ne s'en cache pas, puisqu'il avoue dans son Introduction que l'ouvrage était écrit avant la guerre, et qu'il n'a rien voulu y changer. C'est là, croyons-nous, une grave erreur. En Allemagne et en Angleterre, on s'est beaucoup occupé de Goethe pendant ces dernières années,

et il est telles erreurs — toutes de détail, nous en convenons — que M. Mézières eût pu éviter.

Un dernier point, enfin, le plus important peut-être, nous a semblé manquer aussi de précision. Dans son Avant-Propos, citant la phrase célèbre : *Mes œuvres ne sont que les fragments d'une grande confession*, M. Mézières essaie de déterminer quelle fut exactement la part de *Poésie* et la part de *Vérité* dans l'œuvre de Goethe. Il le fait avec beaucoup de précision, « évitant comme un piège toute tendance conjecturale ». Mais il ne nous dit nulle part, d'une manière nette, que dans presque toutes les œuvres de Goethe *l'introduction et l'intrigue ont toujours un fondement exact, tandis que le dénouement est toujours artificiel* et répond à cette question que Goethe s'est posée tant de fois dans sa vie : « Qu'arrive-t-il maintenant si, au lieu de posséder une force de caractère aussi grande que la mienne, j'étais aussi faible que l'homme moyen, et que mes passions m'entraînaient, inconscient, vers un dénouement qu'il me serait impossible d'éviter et presque de prévoir ? »

Voilà, je crois, le problème nettement posé. Et il importe que tous ceux qui veulent lire et comprendre Goethe suivent attentivement sa vie, que chaque fois qu'un dénouement leur semble nécessaire, chaque fois qu'ils arrivent à un de ces tournants brusques et déconcertants, ils se posent cette question.

Ce n'est qu'en la résolvant, qu'ils pourront, comprendre cette œuvre colossale de près de soixante-dix années de travail, en saisir le mécanisme intime et en pénétrer toute l'essence.

ROBERT CANTEL.

Le Solitaire Zola.

Grâce à un travail régulier qui ne souffre ni hâte ni retard, chaque année, à date fixe, apparaît aux éventaies du Boulevard, une nouvelle œuvre de M. Zola, dont le débit, assuré par sa notoriété acquise et une bonne presse, atteint 50, 60, 70000 exemplaires. Le libraire encaisse les bénéfices et les partage avec le laborieux écrivain qui suppute, non sans joie, le chiffre multiplié de ses immeubles et de ses inscriptions de rente : Ce correct autant que lucratif commerce fonctionne comme une institution et n'empêche point M. Zola de se lever, de temps à autre, pour manifester au nom de la littérature ou de l'art ; pardonnable fatuité,

motivée, sans doute, par le désir de fournir à l'Académie un plausible prétexte de condescendre, à la fin, à ses humbles et répétées candidatures.

Mais, malgré ses gains thésaurisés et la prospérité décroissante, mais considérable encore, de ses affaires, M. Zola s'inquiète et s'énervé quelquefois, et s'irrite ; car, quoique le succès pécuniaire ait mis son génie hors de conteste, des paroles et des faits arrivent jusqu'à lui qui ternissent son luisant amour-propre et troublent la paisible certitude où il vit.

Il s'est consolé jadis de la défection rapide de ses quelques adeptes, envieux de ses plantureuses recettes, sans doute ; et évidemment, seule, la grandeur incomprise de la doctrine naturaliste l'empêche de se propager, et non sa stérilité !

Pourtant, outre l'Académie récalcitrante, quelque chose vexe le délicat auteur de *Nana* et le contrarie :

Des individus vécurent dans une pauvreté ridicule, outrée ; dénués d'entregent, d'aplomb pratique ou préoccupés de chimères, ils ont passé, préférant de vagues paroles contradictoires, des chants décousus, reproduits en de négligeables revues, dans des livres invendables...

De quel droit, puisqu'ils avaient du talent ou du génie, cette prétendue impuissance à une exploitation légitime ? Pourquoi cette ostentation de misère, cette indigence systématique et presque coupable ? Une telle attitude insulte les gens de lettres honorables et cossus, et au fond, cette abnégation invraisemblable n'est rien davantage qu'un « orgueilleux dédain pour des récompenses trop lentes à venir ».

Et, ceci outrepassé les bornes ! le respect et l'admiration de la jeunesse littéraire ignorent M. Zola et vont à ces misérables grands artistes, à ces poètes, maîtres et victimes de la Vie, qui, jamais, ne disputèrent l'argent à M. Zola et auxquels il voudrait, maintenant, dérober la gloire !

* * *

Trois colonnes du *Figaro* lui suffisent pour faire justice de ces hères, que le malheur rendit illustres plutôt que leur œuvre ! Barbey, « cette espèce de Balzac outrancier » ; Villiers, « génie détraqué de la même famille » ; Verlaine, « qui a fait ses vers comme le poirier fait ses poires », « ignorait la psychologie menée à fond » dont s'illuminent les *Rougon-Macquart* ; et, au reste, « n'a jamais rien voulu, discuté, combiné dans le plein exercice de son intelligence ».

Goethe aussi rencontra la fortune, s'écrie M. Zola. Il oublie que ce fut sur un autre chemin et puis, l'assimilation est pénible... « Goethe! ce buste! » disait Barbey, partagé entre l'antipathie et l'admiration; et, vraisemblablement, le flamboyant critique des *Œuvres et des Hommes*, pour symboliser d'un trait la nature du génie de M. Zola, eût adopté une métonymie tout opposée!

Les *Contes cruels*, *Ce qui ne meurt pas*, les *Fêtes galantes* et *Sagesse* équivalent-ils comme signification essentielle, comme substance psychologique, les trente volumes de M. Zola? D'aucuns le prétendent et représentent leurs auteurs peu prônés, jusqu'à présent, ainsi que de hauts esprits solitaires déplorablement distraits de gloriole et de profit immédiat. Erreur, erreur, « le solitaire, conclut M. Zola, est l'écrivain qui, menant en apparence la vie de tout le monde, s'est enfermé dans son œuvre, dans sa volonté de la faire aussi haute, aussi puissante qu'il en aura le souffle, et qui la réalise, malgré tout ».

Ce solitaire, la signature de l'article le nomme! Et, vraiment, oui, M. Zola est solitaire, mais point dans le sens qu'il entend: solitaire avec son œuvre mauvaise dont la grossièreté préconçue, la médiocre philosophie frelatée ont, dès longtemps, détourné tout esprit capable de critique.

Heureux, s'il croit avoir atteint le sommet de sa prétention; il se jauge et se juge ainsi, lui-même et sans appel.

Que M. Zola se résigne, d'ailleurs: si la gloire va aux désintéressés; si l'unique œuvre d'art qui vaille et se perpétue est celle, libre de vanité et de lucre, dont l'élaboration n'a eu d'autre but qu'elle-même; la vogue et la malsaine curiosité accompagneront sans doute, jusqu'au bout, l'apparition de ses romans et lui feront une gloire solide, monnayable — et viagère!

Car il aura reçu son salaire et la postérité ne lui devra plus rien!

ARNOLD GOFFIN.

Les Villes tentaculaires.

(2^{me} article.)

Le nouveau livre de M. Verhaeren ne contient pas un seul morceau achevé, pas un seul poème digne de ce nom. Ça et là étincelle une strophe qui rappelle les *Soirs* ou les *Flamandes*; ça et là brille encore un beau vers isolé, qui semble une fleur de pourpre, emportée par une eau bourbeuse.

Ainsi, dans un méchant couplet sur le travail des savants, ce décasyllabe bien jailli:

Tous ont raison, mais c'est un seul qui trouve!

Ainsi, dans la même pièce, à propos des martyrs de la science, l'évocation des plaies:

Criant la vérité, avec leur bouche en sang.

Ainsi, dans la pièce sur un apôtre, ces deux alexandrins:

On lui prit sa pensée et l'on en fit des lois;
On lui prit sa folie et l'on en fit de l'ordre.

Ainsi le vers consacré aux courtisanes:

Sentant l'âge et la fin les flairer du museau.

Ainsi ces deux vers d'une concision et d'une éloquence cornéliennes:

Et quand il se dressait de toute sa hauteur,
Il n'arrivait jamais qu'à la hauteur d'un crime.

Mettons qu'en cherchant à la loupe, on en trouve encore une dizaine de cette valeur et de cette frappe toute classique; mais qu'est-ce que vingt alexandrins pareils dispersés dans le plus abominable et le plus prétentieux des fatras?

J'ai dû chercher attentivement les beaux vers: je n'ai qu'à prendre au hasard pour trouver les autres.

Jamais M. Verhaeren n'a été plus incohérent ni plus cacophone. Savourez cette définition du futur:

Le futur éclatant est un oiseau de feu,
Dont les plumes, une par une,
Se détachant de l'aile et retombant vers nous,
Frôlent de calme et de douceur nos regards fous.

Voilà maintenant des plumes de feu qui, en tombant sur nos yeux, les frôlent de calme et de douceur! Le feu ne brûle plus.

Dans le poème intitulé *La Mort*, la pluie est « indéfinie ». C'est une lacune regrettable: il ne tenait qu'à M. Verhaeren de forger un adjectif pour définir cette pluie extraordinaire.

Une des statues de M. Verhaeren porte une inscription en marge.

La marge d'une statue?...

La tête, la mystérieuse tête que j'ai signalée, et que les autorités font garder dans un musée, cette tête « jadis d'éclair », devinez ce qu'elle est encore?

Elle est « héréditaire », ni plus ni moins, ce qui me permet de supposer qu'avant d'échouer dans son musée, elle a passé sur un nombre indéterminé d'épaules.

M. Verhaeren aime à nous montrer les soldats

« clairs » — ce qui me paraît présomptueux de sa part — et casqués de cuivre :

Ne sachant plus où sont les droits, où sont les torts

Ces soldats si compréhensibles sont bien peu compréhensifs, s'ils ne saisissent point cette mirifique antithèse. A moins qu'il ne faille lire :

Ne sachant plus où sont les droits, où sont les torts

Avec le poète des *Villes tentaculaires*, on n'est jamais sûr de rien !

Que penser de cette abracadabrante description d'une rue, un jour de révolte :

La rue, en un remous de pas,
De corps et d'épaules d'où sont tendus les bras
Sauvagement ramifiés vers la folie
Semble passer volante, et s'affilie
A des haines, à des sanglots, à des espoirs ?

Je ne suis pas curieux, mais je m'affilie à l'espoir de voir une rue pareille passer volante. Si le phénomène doit avoir lieu, je demande qu'on me prévienne.

M. Verhaeren connaît un bazar où

On met au clair, à certains jours,
En de vaines et frivoles boutiques
Ce que l'humanité des temps antiques
Croyait divinement être l'amour.

Je n'insiste pas sur cet exhibitionnisme.

La description de la Bourse est riche en cocaseries inédites. Voici, par exemple, la vision d'un krach :

Tels jours, quand les débâcles se décident,
La mort les paraphe de suicides
Et les chutes s'effrittent en ruines
Qui s'illuminent
En obsèques exaltatives.

Dans le poème sur les spectacles, M. Verhaeren résume ainsi, paraît-il, les théories de M. Tarde sur la psychologie des foules :

Un nouvel être naît : homme, enfant, vieillard, femme,
Tordus en total noir, en somme infâme,
Dont chaque chiffre est un outrage inaugural
A tout ce qui fut simple et auroral.

Cet essai de vulgarisation par la poésie me semble mériter une mention spéciale. C'est ce que M. Verhaeren appelle sans doute une « mise au clair ».

M. Verhaeren connaît encore des cloches dont le battant tanne, des gens qui « volent comme une flamme », et des usines où

Le travail bout comme un forfait.

Je m'arrête, car il faudrait tout citer. Au surplus, les extraits qu'on vient de lire suffisent, me semble-t-il, pour permettre au public de se faire une conviction.

Le cas de M. Verhaeren est fort simple. Flamand autochtone, la langue française n'est pour lui qu'une langue adoptive. Le français de France, M. Verhaeren ne l'a ni étudié ni compris. Il l'emploie à peu près comme les barbares mal dégrossis maniaient jadis le latin de Tite-Live et de Virgile. Les mots français lui tordent la bouche. Il ne parvient pas à les faire chanter, et s'épuise à vouloir leur communiquer une sorte de puissance gesticulatoire. L'âme du poète est prisonnière de son ignorance.

Cette ignorance, dont M. Verhaeren a commencé par rougir, il a fini par l'arborer comme un panache. Et non seulement il l'arbore, mais il l'aggrave. N'ayant plus le courage d'acquiescer ce qui lui manque, il renonce avec fureur à ce qu'il avait. Tel un frénétique qui s'aveuglerait pour se venger d'être borgne.

Ajoutez que, par une délicieuse ironie de la destinée, ce Flamand autochtone, enclin, comme la plupart des fils de sa race, à ne célébrer que la vie matérielle des choses, et fermé, comme la plupart d'entre eux, à toute conception idéale du monde, — s'obstine à lutter contre son tempérament. Après les descriptions lyriques des *Flamandes* et des *Moines*, le voici qui s'évertue aux abstractions, aux allégories, aux symboles. Et comme il est incapable d'établir logiquement un rapport entre deux idées, il donne le jour, soit à des devises dignes d'un mirliton farouche, soit à des strophes aussi baroques que les centuries de Nostradamus. Si bien qu'il est à la fois en lutte et avec son tempérament et avec le génie d'une langue qui lui reste étrangère. Jacob ne s'est mesuré qu'avec un ange : M. Verhaeren se bat avec deux esprits.

De là cette tension continuelle, cette agitation sans trêve, ces cris rauques, cette gesticulation convulsive. M. Verhaeren est une force détournée de son but et qui se soulage de son inutilité en se détruisant.

ALBERT GIRAUD.

Clovis, par Godefroid Kurth (I).

En présentant Clovis au grand public, M. Godefroid Kurth découvre le terrain aride sur lequel il a recherché les vestiges de son histoire. Réduit à des notations d'annalistes et aux récits, souvent légendaires, des chroniqueurs, le savant médiéviste de l'Université de Liège s'est cependant imposé la tâche de retracer cette vie. Son livre est un chef-d'œuvre d'érudition. La sagacité de sa critique l'amène à une interprétation des sources si pénétrante, que les grands faits de ce passé réapparaissent dans leur

(1) 1 volume gr. in-quarto, Tours, Mame, 1896.

lumineuse vraisemblance. Sans aucun doute, les revues historiques décerneront à cet ouvrage les éloges qu'il mérite. Il est d'un maître dont la science défie toute concurrence et dont la clairvoyance égale la haute probité scientifique. Et il était besoin, en vérité, d'une rare érudition pour représenter dans un décor évocatif les principales scènes de la vie de Clovis et pour dérouler, en un volumineux ouvrage de plus de 600 pages, le récit d'événements que les contemporains relatèrent en quelques lignes. Car tout repasse devant les yeux : la situation politique de la Gaule romaine, l'invasion franque, l'avènement de Clovis au pouvoir, son mariage avec Clotilde, la bataille dite de Tolbiac, le baptême à Reims, les guerres et la mort du roi mérovingien. M. Kurth a utilisé toutes les données pour illustrer magnifiquement les épisodes de son histoire, en expliquer l'apparition, en commenter le sens, en s'attachant à découvrir à l'aide de la critique documentaire leur conjecturale réalité.

Il suffirait de dire d'un tel livre l'admiration qu'il suscite, si la compréhension d'une époque dépendait uniquement de la mise en valeur intelligente des données de l'érudition, et si un exposé historique, basé sur une interprétation critique des sources, satisfaisait aux exigences de l'histoire. La chose paraît douteuse, car, après la fermeture du livre de M. Kurth, on se demande vainement ce qu'était en définitive Clovis, quelle était sa mentalité, les idées et les sentiments dont il était susceptible, quel était le décor de la civilisation matérielle du temps et le monde moral qu'il enferma, l'état des esprits, les conceptions générales, les besoins, bref, ce qu'était la vie individuelle et sociale à l'époque où Clovis a vécu. Au lieu de tenter une reconstitution synthétique de la civilisation franque et gallo-romaine, de fixer par elle et de mettre en relief l'originalité de l'enclave qu'était la petite société mérovingienne, au lieu de différencier, par science ou intuition, l'aspect et la réalité de la vie au décours de la génération de Clovis, M. Kurth déroule les annales de l'histoire franque, et s'ingénie à démêler la vérité historique dans les témoignages de la tradition. L'attention arrêtée sur le contenu et la critique des sources, il reproduit uniquement l'histoire qu'elles contiennent sans s'apercevoir que ce travail de science aboutit à un enchaînement rationnel des seuls événements politiques. Or, quoi de plus décevant que l'étude de ceux-ci ! Le rôle politique d'un homme ou d'un peuple n'implique aux yeux de l'observateur que des manifestations de vitalité accidentelles, simplement expressives d'une volonté de vivre qui est loin de traduire, à elle seule, toute l'originalité de l'âme individuelle ou collective. En s'attachant à démêler les causes de l'avènement ou de la déchéance politique d'une nation, l'historien se contente d'analyser les phénomènes les plus apparents de son activité, n'en évoque que le souvenir traditionnel, et se condamne par le fait à n'en connaître que l'histoire épisodique. C'est ce qui est arrivé à M. Kurth. Écrivant selon les sources, il restreint l'intérêt du passé aux notations des annalistes et aux récits des chroniqueurs, et réédite les faits dans l'importance que leur a prêtée l'imagination contemporaine. Mais, ce qui préoccupait Grégoire de Tours écrivant l'histoire des Francs, ce qui lui paraissait notoire, cela peut-il se maintenir au premier plan d'une étude compréhensive de ce passé ? La perspective intellectuelle d'un narrateur du *vi^e* siècle peut-elle être celle d'un écrivain du *xix^{me}* ?

M. Kurth s'applique à instruire, comme un procès, la question de l'avènement politique de la nationalité franque. Il s'ubordonne si bien l'intérêt de ce passé à l'interprétation exacte du dossier documentaire, qu'en présence de celui-ci il devient défenseur d'une cause, et qu'il plaide, à travers son livre, la question de la bienfaisance politique de l'église catholique. Sur cette thèse vivement éclairée se détachent les héros de la chronique mérovingienne, et ce fond monochrome, sans perspective, leur donne la saillie exagérée des figures de bas-relief.

Eux seuls absorbent l'attention, comme si leur action politique épuisait l'intérêt de ce temps et suffisait à en donner la pleine intelligence. Mais, je le répète, ces acteurs de la politique, pour être plus en vue, n'en étaient pas moins les membres solidaires d'une société homogène, dont il importait de caractériser l'originalité transitoire. Les événements auxquels ils furent mêlés intéressent médiocrement. Toujours relatifs et accidentels, ils ont une valeur symptomatique proportionnée à l'expansion de vie sociale ou individuelle qu'ils révèlent. Ils valent ce qu'ils nous apprennent de cette vie passée qu'ils agissaient de ressaisir, si tant est qu'une fois disparue elle eut quelque droit au souvenir.

EUGÈNE BACHA.

Le Voyage de Shakespeare, par M. LÉON DAUDET.
(Paris-Charpentier, 1 vol.)

C'est une manière de roman historique que nous donne cette fois l'auteur de « L'Astre noir ». La tentative était audacieuse : imaginer les émotions de l'homme qui a sans doute le plus magnifiquement senti les passions humaines depuis que cette terre connaît la haine et l'amour ! S'engager à nous rendre les sensations d'un pareil voyageur au milieu des scènes tumultueuses de la guerre des Provinces-Unies contre le terrible duc d'Albe, à travers des foules exaspérées par ces deux sentiments populaires : la haine de l'oppressé et la lutte pour la foi ! Nous ouvrir enfin l'âme de ce pèlerin de génie coudoyé par la soldatesque des Gueux, mêlé à des drames exaltés, à des vengeances atroces, à des scènes de viol sauvage, à des tableaux d'incendie, de dégradation et de luxe ! Replacer le grand dramaturge au sein de ce *xv^e* siècle qui fut le sien, siècle émancipateur et violent, où toutes les passions se ruèrent, débridées, démuselées, éperonnées par la haine brûlante des Luther et des Calvin, saccageant les villes, brûlant les chaumières, égorgeant et violant les populations germaniques. Car le génie de la transformation faisait alors subir à l'âme du Nord une refonte totale, et le brasier était universel. On a tiré tant de sang à l'animal humain pendant ces cent années, qu'il en est sorti assagi et affaibli pour longtemps. Devant les atrocités qui étaient au *xv^e* siècle la monnaie de tous les jours, les hommes du *xix^e* siècle s'évanouiraient d'horreur. Les nerfs des contemporains étaient émoussés et les bourgeois de Leyde et de Rotterdam regardaient braiser des sorcières ou dépiauter des Espagnols avec l'impassibilité que nous apportent les spectacles quotidiens. Jamais encore, depuis la chute de Rome, la vie humaine n'avait été aussi précaire qu'à cette époque où la guerre civile déchirait les entrailles de l'Italie, de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas. Une meute de brigands errant la torche et la dague au poing parmi des décombres fumants, voilà le monde d'alors. La haine, la vengeance, la cruauté luxurieuse, sur ce terrain purulent, ont balancé leurs roses ensanglantées, à côté de sentiments idéalement purs : l'amour, la charité, l'abnégation qui florissaient par contraste comme des gerbes de lys embaumés.

C'est dans ce Paradis Perdu des passions humaines que M. Léon Daudet promène la sensibilité vierge du jeune Shakespeare, ballotté de Rotterdam à Amsterdam, à Leeuwarden, à Brême, à Hambourg, et y coudoyant des types étranges : Eva, la fillette blonde, amoureuse de mourir ; le pamphlétaire Fischart, d'une virulence crue et gouailleuse ; le peintre Schorel, que les couleurs hallucinent ; l'aubergiste Doelen, qui roule, le jour, dans des crapuleuses orgies, et régale, la nuit, les artistes d'Amsterdam ; le paladin Readway, tout fleuri d'Euphuisme ; le savant Ermanius, sorte de Faust athée, employant l'or des Jésuites et l'argent de la délation à continuer ses expériences ; enfin ces deux ravissantes silhouettes féminines : Aino, la petite

Danoise, tendre et enfantine, et la comédienne Yveline, malicieuse et sensuelle. Le héros qui joue le rôle de Shakespeare ne succombe pas trop sous le poids de son personnage; tout au plus pourrait-on accuser de longueur et de subtilité l'une ou l'autre de ses tirades, mais c'est là un reproche auquel on reconnaît le lecteur frivole. En revanche, que de scènes magistralement traitées! Les impressions de la foule qui assiste au supplice, à Rotterdam; le désespoir du père de la petite noyée; à Amsterdam, l'aubergiste et le Ghetto avec la belle juive Sarah; le combat romantique du poète paladin contre son rival Orlot; les fraîches amours de la petite Aïno dans les neiges; et vingt autres descriptions qu'on n'oublie plus. M. Léon Daudet est un grand peintre et son voyage une suite de toiles où le coloris chaleureux de Jordaëns alterné avec la verve railleuse de Steen et parfois avec les tragiques flamboiements de Goya. L'âme d'un Shakespeare est insondable; grâce à M. Léon Daudet, je ne sais si on peut se flatter de la connaître à fond, mais du moins en tient-on une des faces: la curiosité universelle. La qualité du livre réside en ce qu'il ressuscite le Rotterdam et l'Amsterdam du XVI^e siècle à la fois si exacte et si passionnante que nous y trouvons une de nos plus belles pages d'histoire.

MAURICE CARTUYVELS.

Bibliographie musicale

Musique, par ADOLPHE JULLIEN (à la librairie de l'Art, à Paris).

C'est ce simple mot, d'une signification très large, qui sert de titre laconique au dernier ouvrage du fécond auteur de *Richard Wagner*, de *Berlioz*, de *Goethe et la Musique*, etc., et récemment encore, de cette étude sur le *Romantisme et l'éditeur Renduel*, dont la publication dans la *Revue des Deux-Mondes* piqua si vivement l'intérêt des lettrés.

Musique n'est pas un livre unitaire, pas même un ouvrage entièrement nouveau. L'auteur y a réuni un certain nombre d'études d'histoire musicale ou dramatique ou d'articles critiques, quelques-uns neufs, la plupart déjà publiés ailleurs. Mais ceux-ci ne sont pas les moins intéressants, souvent même en raison de l'ancienneté de la date, et particulièrement à cause de leur juxtaposition en un ensemble qui permet d'en comparer l'esprit et d'en mieux dégager le sens total. Parfois aussi, la publication à nouveau d'un jugement antérieurement porté sur un homme dont la mort encore trop récente astreint la critique à lénifier la sévérité de ses appréciations, est le seul moyen de faire entendre une parole impartiale sur une tombe fraîchement fermée; car si c'est la mort de l'artiste qui nous fournit le recul nécessaire pour un jugement clairvoyant, elle ne le fait qu'après un nombre respectable d'années.

M. Ad. Jullien est de ces critiques qui s'occupent moins de remplir des pages de leurs jugements et de leurs impressions personnelles, que de rassembler des documents et des faits d'où, le plus souvent, la vérité jaillit d'elle-même; par-ci, par-là, un bref commentaire, d'allure philosophique et parfois gouailleuse, rédigé dans le style alerte et incisif propre à l'auteur; c'est par ces divers caractères que se recommande ce livre, aussi amusant dans sa forme qu'intéressant par la somme des renseignements qu'il contient. Un ouvrage du genre de *Musique* ne se juge pas autrement que par l'analyse; c'est cette analyse que je veux tenter ici.

M. Jullien débute par un historique serré du *Ballet de Cour*, d'après l'ouvrage de M. Fournel, sur les *Contemporains de Molière*. On y suit, pas à pas, de 1581 à 1681, les développements de ces sortes de spectacles, qui passionnèrent les cours de Henri III, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, et où les souverains eux-mêmes prenaient part à l'action. Les plus célèbres

écrivains et poètes du temps, Malherbes, Molière, Corneille, et surtout Benserade, écrivirent des vers pour les ballets de cour, mis en musique par les musiciens les plus fameux, parmi lesquels Lulli arrive en première ligne; après que l'avènement de Louis XIV lui eût donné une recrudescence de splendeur, le ballet de cour perdit de sa vogue et finit par disparaître entièrement après que Louis XIV eût cessé d'y prendre part.

Sous le titre *Paris musical à la fin du XVII^e siècle*, M. Jullien nous parle de Loret, le fondateur de la *Muse historique*, un « interviewer » non moins infatigable que ceux d'aujourd'hui, qui raconte en vers, par le menu, toutes les fêtes mondaines, les divertissements auxquels on ne manquait pas de l'inviter, — puis de A. de Blégnny, cet apothicaire qui avait eu l'idée d'un *Almanach des adresses* que son indiscrétion fit supprimer, dès la seconde année, sur la plainte de quelques puissants personnages offusqués de s'y voir figurer.

Suivent: une étude sur *Un homme d'État dilettante* (il s'agit de d'Argenson, surnommé la *Bête*, dont les *Mémoires* et les notes journalières fournissent de très judicieux jugements sur l'état de la musique en France sous Louis XV), une autre sur un *Sottisier* anonyme du XVIII^e siècle; des gloses sur *Rameau, ses débuts et son opéra: Castor et Pollux*, avec des appréciations d'Ad. Adam et des Goncourt; sur Grimod de la Reynière, le gourmet célèbre, fondateur du *Censeur dramatique*, supprimé par la censure du Directoire; sur la *Censure et la Musique sous le premier Empire*, où l'on voit la police faire naitre dans les feuilles des conflits artistiques pour faire trêve aux inquiétudes générales; sur Boieldieu qu'il considère, soutenu d'ailleurs par les jugements de Weber, Schuman et Wagner, comme le maître de l'opéra-comique français; sur Halévy, un « artiste de second ordre, intelligent, persévérant, travailleur, mais sans génie personnel »; sur le convaincu et dévoué Choron, fondateur de l'École royale et spéciale de chant, mort à la peine.

M. Jullien réédite aussi un important article, mélange d'histoire et de critique, écrit à l'occasion du centenaire de Rossini, où, entre autres choses intéressantes, on trouve cette thèse que *Guillaume Tell* est un ouvrage d'inspiration toute française. Dans la *Critique et Berlioz*, l'auteur cite quelques-unes des plus mordantes attaques dirigées contre l'auteur de la *Damnation*. A propos de Richard Wagner, il nous fait un curieux tableau de l'opinion publique à Paris avant *Lohengrin*, puis, en un chapitre particulièrement intéressant à notre point de vue, il parle de l'impression produite en France par les premières des opéras de Wagner à Bruxelles. *Gounod causeur et écrivain* est l'une des parties les plus intéressantes de *Musique*. Les deux premiers chapitres, datant d'avant la mort du maître, contrastent d'une manière piquante avec le débordement de lyrisme laudatif qui suivit la date fatale. Peste! Il n'y va pas de main morte, M. Jullien! Ce n'est pas tant à l'artiste qu'il s'attaque, qu'à l'homme, mais il le fait avec tant de verve et, dirait-on, avec tant de raison aussi, que l'artiste ne laisse pas que d'en être un peu amoindri. On nous montre ici un Gounod inattendu, un Gounod malin, poseur, affecté dans ses extases mystiques, d'un égoïsme judicieux dans ses admirations enthousiastes et so-disant spontanées, que l'auteur de musique raille particulièrement à propos du culte bien connu de Gounod pour *Don Juan*. Suit un excellent article consacré à Padeloup, où M. Jullien rend justice au courageux fondateur des concerts du dimanche, tout en fustigeant vertement M. C. Saint-Saëns pour le jugement cavalier et passablement ingrat publié par l'auteur de *Samson et Dalila* dans certain article nécrologique consacré à Padeloup, qui avait contribué puissamment à sa renommée. D'ailleurs, pas plus que Gounod, M. Saint-Saëns ne paraît sympathique à M. Jullien qui ne lui pardonne pas son manque de mémoire et sa fantaisie versatile, dont il nous entretient à propos des jugements divers portés par M. Saint-Saëns sur

R. Wagner; il est vrai qu'ici le musicien français n'est plus seul à servir de cible aux traits de M. Jullien, qui, sur le même sujet, attaque le malencontreux ouvrage esthétique de Rubinstein, *la Musique et ses représentants*, fécond en stupéfiantes paradoxes. Quelques pages encore sur Berlioz, à propos de sa collaboration aux *Débats*; jugements extraits du *Carnet théâtral* de Schumann; un intéressant article sur *Liszt écrivain français*, où M. Jullien analyse les deux ouvrages capitaux du grand pianiste *Chopin sur les Bohémiens et leur musique en Hongrie*. Les littérateurs liront avec plaisir les pages consacrées à *Duvert et Labiche, auteurs d'opéra comique*, où le critique soutient avec raison que le succès du *Voyage en Chine* est bien plutôt imputable à la drôlerie du livret de Labiche qu'à l'inspiration assez plate de Bazin. L'ouvrage se termine par une amusante charge à fond contre M. Garnier, architecte de l'Opéra, dont la salle possède une acoustique déplorable, ce que ne veut pas admettre son constructeur qui, ayant promis un chef-d'œuvre acoustique, n'en voulut jamais démordre, — et par une notice assez sévère consacrée aux *Mémoires* de Roger et de Duprez, les deux célèbres ténors « éteints ».

ERNEST CLOSSON.

PIERRE D'ALHEIM. — *Moussorgski*; Paris, Société du Commerce de France.

Moussorgski est un musicien poète né à Karevo, Russie centrale, le 16/28 mars 1839. Depuis sa mort, survenue en 1881, le dilettantisme occidental s'est préoccupé de l'artiste et de l'œuvre, dont la haute portée esthétique lui avait été révélée aux concerts de l'Exposition en 1889. C'était peu après cette exécution parisienne, que M. Joseph Dupont nous avait initié à la manière de Moussorgski, en dirigeant aux Concerts Populaires la *Nuit sur le Mont chauve*, une de ses plus curieuses pages instrumentales, inspirée par une légende fantastique du pays de Kief.

Le volume de M. d'Alheim a donc pour but de sortir de l'ombre et de l'oubli l'un des plus intéressants musiciens russes, qui fut de la jeune école avec Balakiref, César Cui et Rimski Korsakof sans oublier Borodine. Précédé d'une biographie détaillée, l'ouvrage contient une étude approfondie de l'œuvre de Moussorgski, dont M. d'Alheim a fait ressortir le côté aussi littéraire que musical. Une traduction des romances et des scènes dont Moussorgski écrivit et le poème et la musique, accompagne l'analyse de *Boris Godounof*, son principal opéra, et de nombreuses appréciations sur les pages musicales qu'il composa sur des poèmes de Gogol de Pouchkine et de Chevtcheuko.

Le livre de M. d'Alheim contribue donc à l'extension de l'évolution musicale russe moderne et à ce titre, il doit être précieux à tous ceux qu'intéressent les auteurs, dont les noms peu répandus, restent ignorés du plus grand nombre. N. L.

Le Centenaire de Madou

Le centenaire de la naissance du peintre J.-B. Madou a été célébré cette semaine au Cercle artistique par une exposition de quelques-unes de ses œuvres et par une conférence de M. Henri Hymans.

M. Hymans a raconté avec abondance et minutie la biographie de l'artiste, en appuyant surtout sur les vicissitudes de ses années d'apprentissage et ses premiers succès. Il aurait pu, ce nous semble, trouver matière plus intéressante en cherchant à éclairer son auditoire sur les raisons qui rendirent le talent de Madou populaire et, parmi ces raisons, mettre en opposition les qualités qui relèvent du domaine de l'art et les faiblesses qui tendent aujourd'hui à faire tomber son nom dans l'oubli.

Le succès de Madou auprès du public tient surtout au choix

de ses sujets anecdotiques, aimables et narquois. La scène se passe de préférence dans les mêmes cours d'auberge, les mêmes intérieurs enfumés qui, deux siècles plus tôt, ont inspiré les Van Ostade. Les personnages sont tous sympathiques : fillettes accortes, galants musqués, vieux-beaux goguenards, politiciens de cabaret, et gardes-champêtres en goguette. Il a les mêmes qualités de bonhomie familière, d'observation spirituelle et de raillerie bénigne que le peintre anglais D. Wilkie, auquel on l'a comparé à juste titre.

Certes, il est physionomiste, mais à fleur de peau, et c'est ce manque d'accent, d'intensité dans l'expression et le caractère qui nous empêche de pouvoir mettre en parallèle certains de ses dessins et ceux de Meissonnier.

Madou était plutôt illustrateur que peintre. Dans ses tableaux, la vivacité de touche, qui donne de la valeur à ses croquis, et l'intensité du coloris lui font défaut. A remarquer une exception cependant : l'esquisse de la *Fête au village*, pleine de saveur et de verve.

C'est la lithographie qui valut à Madou ses premiers et ses plus légitimes succès. Il est regrettable que l'exposition du Cercle ne l'ait pas démontré. Les *Portraits de Talma et de David* étaient seuls à témoigner de l'habileté qu'il avait acquise dans ce genre. Quelques pièces de la série : *Vie de Napoléon*, des *Scènes de la Révolution*, et surtout des *Costumes des Pays-Bas*, auraient, peut-être mieux que le reste de son œuvre, contribué à garder à son nom une place honorable dans l'histoire de l'art en Belgique.

Jss.

Memento.

AVIS AUX POÈTES. — *Le tombeau de Paul Verlaine*, que prépare l'éditeur Vanier, se publie par ses soins en un joli volume de luxe, tiré seulement pour les souscripteurs de son monument. Ce volume contiendra des vers, courts poèmes ou sonnets, à la mémoire du grand poète que les lettres pleurent, et signés des meilleurs poètes français et étrangers.

Prière d'envoyer le plus tôt possible les manuscrits à la librairie Vanier, 19, quai St-Michel, Paris, qui en prépare le classement avant l'impression.

CONFÉRENCE DE M. VALÈRE GILLE AU SALON D'ART IDÉALISTE. — L'esprit de l'art antique, son histoire et son influence à travers les siècles, tel était le sujet de la conférence de M. Valère Gille. Il débute par une évocation de la Grèce ancienne.

Sur cette terre bénie, dit-il, habita un peuple heureux, si bien organisé, si bien équilibré, qu'il n'engendra que des œuvres de calme, de bonheur et de sérénité. La passion farouche, la rêverie inquiète, la mélancolie malade lui furent inconnues. Aussi, son art, n'étant pas un art d'expression, tend presque toujours vers la beauté pure; c'est ce qui en fait l'immuable intérêt et l'éternelle jeunesse.

Les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, voilà nos modèles classiques. En les étudiant, en les pénétrant, nous apprendrons le culte de la belle forme, et ainsi nous saurons revêtir nos pensées d'un vêtement splendide et impérissable qui en rehaussera la beauté.

Depuis les invasions germaniques, ajoute le jeune conférencier, on peut dire que la littérature française se débat pour reconquérir sa latinité, c'est-à-dire l'esprit antique. Tour à tour elle s'orienta vers le Nord et vers le Midi, vers l'Angleterre ou l'Allemagne et vers Athènes ou Rome. Depuis l'invasion de l'individualisme avec Rousseau, l'influence germanique domine. Aujourd'hui elle aboutit à un égoïsme exagéré, à l'originalité à outrance, à la bizarrerie volontaire, à une sensibilité névrosée.

Le moment de la réaction est venu. Il faut retourner au foyer sain de l'Idéal pour y puiser un feu purificateur nouveau, à l'art hellénique, où nous retrouverons le culte de la modération, de la clarté et de l'harmonie.

Telles sont les idées émises par M. Valère Gille.

Après cet exposé, le conférencier a donné lecture de quelques-uns de ses poèmes antiques, dont les vers harmonieux ont impressionné vivement le public choisi qui les écoutait. On a chaleureusement applaudi, tour à tour, les idées du conférencier et les beaux vers du poète.

W.

AU THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Les représentations du samedi se poursuivent avec un succès toujours croissant et très justifié d'ailleurs.

Samedi dernier a été donnée la première de « *La légende de Saint-Guidon* », naïveté villageoise en ombres chinoises par Amédée Lynen, avec musique imitative de Jules Baur. Dans un style pastoral et humoristique, cette petite pièce est vraiment réjouissante et a provoqué, dans l'auditoire, une franche explosion de rires, du commencement à la fin, et de très enthousiastes applaudissements; juste hommage rendu à la fantaisie fière du spirituel auteur-dessinateur.

Aujourd'hui, deuxième représentation de la *Légende de Saint-Guidon*, puis « *la marche à la corde* » (ombres de Léon Dardenne), première audition du poème mis en vers par Edouard Bernaert.

La *pneumonie*, ombres de Victor Crabbe. *Divagation*, chanson de Rhamsès II, mise en musique par Jules Baur. *Le chameau*, fantaisie lyrique par Amédée Lynen; puis encore *musique hongroise* inédite par Robert Herzog, vers inédits par le poète Edouard Bernaert, *Albrecht* et ses remarquables conseils, etc., tout un programme extraordinairement fourni et varié qui promet une soirée où l'on ne brassera point mélancolie.

Rappelons à nos lecteurs qui voudraient assister à ces intellectuels divertissements que les cartes d'introduction se délivrent d'avance, tous les jours, au local, 12, rue aux Choux. Samedi dernier la salle était bondée et nombre de retardataires, venus au dernier moment, n'ont pu trouver place à leur grand désappointement.

R. C.

Dans un de nos derniers numéros, nous émettions le regret d'avoir vu le gouvernement anglais donner le titre de poète-lauréat à M. Alfred Austin au lieu de l'accorder à Swinburne.

Nous n'avions que trop raison, et nos lecteurs le reconnaîtront en lisant l'extrait suivant, emprunté à une petite ode, tout à fait déplacée et grotesque, sur l'expédition Jameson :

Mal! Est-ce mal? Oh! c'est possible :

Mais j'irai de l'avant, camarades, tout de même.

Me prend-on pour un marmot de Boer,

Pour m'effrayer d'une gronderie?

On peut argumenter, brailler et donner des ordres;

En avant! dites-leur de ménager leur haleine;

Donc franchissons la frontière du Transvaal,

Au galop pour la vie ou pour la mort!

Certes, agréable à l'oreille est la crépitation des fusils,

Et plus mélodieux le grondement du canon;

Mais c'est un amer déplaisir de se battre

En assiégé, et de lutter contre quatre.

Je vous le dis, ce n'était pas une bagatelle

Que d'évoluer dans le vallon de Krugersdorp,

Quand on nous accablait de salves de mitraille,

Et qu'on labourait nos rangs sans répit.

Mardi 11 février 1896, à huit heures précises, concert Brahms par le quatuor de la Chapelle Royale de Meiningen, dans la salle de la Grande Harmonie.

Cartes chez Breitkopf et Hærtel.

Dimanche 9 février, concert au Conservatoire. Au programme, la huitième symphonie de Beethoven.

Mardi au théâtre de la Monnaie, première de Tannhauser.

Les Caminans de la terra, par M. SANTIAGO RUSINOL. Un ensemble de souvenirs, de critiques et d'impressions de voyage. L'une d'elles intéresse particulièrement la Belgique : C'est une conférence prononcée par l'auteur à Sitgès, près de Barcelone, à l'occasion de la représentation de « *L'Intruse* », par notre compatriote M. Maeterlinck. L'orateur célèbre l'effondrement des anciens moules et des conventions du théâtre romantique, qui sont remplacées par des tranches de vie véritable, douloureuse et palpitante. On ne peut douter de l'enthousiasme de M. Rusinol quand on sait qu'il avait lui-même employé ses talents d'artiste à brosser les décors de la pièce.

RAMON FONT.

Essais de critique, par IXART. C'est un recueil posthume des derniers articles critiques que nous devons à la plume du grand écrivain catalan. Ixart s'occupe du théâtre d'Ibsen, dont il admire le sentiment profondément humain, tout en faisant ses réserves sur des dénouements tels que celui de « *Maison de poupée* ». Ixart place Ibsen sur le même rang que Sardou et Dumas pour l'habileté scénique, et, dans sa bouche, ce n'est pas un éloge dérisoire. Mentionnons encore une étude caractéristique sur le jeu des acteurs espagnols, dont il flétrit la décadence. Une lettre brillante de verve nous instruit d'un nouveau succès remporté par son ami M. Rusinol.

RAMON FONT.

BURNES-JONES JUGÉ PAR M. KUSTOSCH. (*Fédération Artistique*):

« Il y a cinq panneaux de Burnes Jones symbolisant la création et qui, à mon sens, ne symbolisent rien du tout. On y voit des jeunes filles semblables tenir chacune, avec plus ou moins de grâce, un « *foot ball* » qui doit représenter notre sphère. Toutes de front, rangées en ligne de bataille irréprochable, ces féminins gardes civiques évoquent les têtes du « *Graphic* » familiaires de nos dimanches. Elles ont la beauté vague et creuse, le type impersonnel et facticement joli de « *keepsake* » et cet air de ressemblance qui les confond tous en même physionomie conventionnelle et vide.

« Du drame mystérieux de la création qui s'accomplit dans leurs bras, aucune n'a l'air d'avoir souci. Inconsciente cariatide, celle qui porte le chaos s'accommoderait aussi bien du père Adam ou verrait aussi volontiers pousser les arbres de son Paradis. — Ces demoiselles peuvent se renvoyer la balle à jouer aux quatre coins. »

Si pourtant M. Kustosch s'était souvenu d'une idée développée par plus d'un philosophe : l'indifférence des forces créatrices devant les souffrances et la mort des créatures, — peut-être eût-il compris le symbolisme du peintre anglais.

Bibliographie.

LÉO CLARETIE. J.-J. Rousseau et ses amis. — MAX NORDAU. Paradoxes psychologiques. — JEAN RICHEPIN. Les Étapes d'un Réfractaire. — L. DE TINSEAU. Vers l'idéal. — M. VACHON. Puviss de Chavannes. — J.-J. WEISS. Trois années de théâtre (1883-85). — ÉM. LAURENT. Sensations d'Orient. — DE VAULX. Les Vaines Romances. — CHERKI GANEM. Ronces et Fleurs. — PAUL VERLAINE. Sagesse. — G. KAHN. La Pluie et le Beau Temps. — S. BING. La Culture artistique en Amérique. — H. ROCHFORT. Les Aventures de ma vie. — A. SILVESTRE. La Plainte enchantée (Dessins de *Robida*). — HUGUES LE ROUX. O mon Passé! — I. MOURIER. L'Art au Caucase.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- CROCQ (fils). — *Sur quelques phénomènes de l'hypnose*. Brochure in-8°, avec 31 figures dans le texte 2 50
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- DALLEMAGNE (J.). — *La Peine corporelle et ses bases physiologiques*. In-8° 1 00
- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- FRANCK (Louis). — *L'Épargne de la femme mariée*. 1892. In-4° 1 00
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Évolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. . 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00
- VANDERVELDE (Emile). — *Au Montenegro*. 1893. In-8°. 1 00
- *Les bureaux de statistique du travail*. 1893. In-8°. 1 00
- et MASSART (J.). — *Parasitisme organique et parasitisme social*. 1893. In-8°, 68 pages 2 00
- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs, étude d'histoire de droit*. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage,
est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; (Eufs, Crâbes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné

demeurant à

.....
rue

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de

dix francs, montant du dit abonnement.

A, le 189 ..

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre,



LA

JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

LA JEUNE BELGIQUE. — Les Salons officiels. Un Référendum artistique.
 IWAN GILKIN. — M. René Doumic et les « Jeunes ».
 V. G. — L'Almanach des Poètes.
 FRANCIS DE CROISSET. — La Coupe de Thulé (G. Trarieu).
 M. C. — Le Verger doré (Y. Rambosson).
 EMILE FAGUET. — L'Art pour l'Art.
 ROBERT CANTEL. — Les Contemporains (Jules Lemaitre).
 MAURICE CARTUYVELS. — Le Triomphe de la Mort (Gabriel d'Annunzio).
 PAUL ARDEN. — Dinah Didière (A. Lavachery).
 JSS. — L'Exposition Degreef.
 MEMENTO.
 BIBLIOGRAPHIE.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

**Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique**

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :
GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à **M. Henri Lamertin,**
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert
Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de
Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert
Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector
Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis
de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David,
Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée,
Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille,
Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José
Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René
Janssens, Hubert Krains, Nelson Lekime, Albert Lévy,
Sante-Martorelli, Jules De Melliz, Joseph Nève, Victor
Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal,
Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin,
Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Talle-
nay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset,
Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec-
tion complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix
de. 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. . . . 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de
Léopold WALLNER, d'après les poèmes de
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net . . . 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique
et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE-
CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts
volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de
la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numé-
roté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et
vers en volumes à. 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition dé-
finitive contenant : Les Complaintes,
l'Imitation de Notre-Dame de
la Lune, le Concile féerique, les
Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition
définitive avec préface de Paul
Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. . . 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème
en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

Les Salons officiels.

UN REFERENDUM ARTISTIQUE.

La question des Salons officiels préoccupe, à juste titre, le monde des peintres et des sculpteurs. On connaît leur organisation actuelle : trois villes : Bruxelles, Anvers et Gand, ont, à tour de rôle, eu l'exposition annuelle de peinture et de sculpture ; pour chacune d'elles le salon est donc triennal.

C'est cette organisation qu'il s'agit de changer, afin de faire entrer dans la combinaison la ville de Liège.

Deux solutions sont en présence. Dans l'une, le salon deviendrait simplement quadriennal, les quatre villes obtiendraient chacune une exposition tous les quatre ans.

La seconde combinaison consiste à maintenir un salon triennal pour les trois villes de Gand, Liège et Anvers ; la capitale n'obtiendrait son salon que tous les dix ans.

Cette combinaison n'est pas aussi désavantageuse pour les Bruxellois qu'elle peut paraître au premier aspect. En effet, Bruxelles voit s'ouvrir tous les ans un grand nombre de salons particuliers, dont l'importance ne fait que croître. Le salon décennal se présenterait avec un éclat beaucoup plus grand et offrirait au public de la capitale les meilleures productions artistiques des deux années précédentes. Et s'il faut dire un mot des avantages matériels, on sait que les artistes bruxellois sont admis dans les salons triennaux de la province comme au salon de Bruxelles et que, au point de vue des achats officiels, ils n'ont rien à y perdre, au contraire.

Quoi qu'il en soit, la *Jeune Belgique* estime qu'il y a lieu pour les intéressés de faire connaître publiquement leur avis. Voilà pourquoi nous ouvrons un *referendum* auquel nous convions tous les peintres et sculpteurs de la capitale.

Nous les prions de bien vouloir nous faire savoir s'ils sont partisans, pour Bruxelles, du salon *quadriennal* (1^{er} système) ou du salon *décennal* (2^e système).

Envoyer les réponses avant le 25 février à la *Jeune Belgique*, 20, Marché-au-Bois, Bruxelles.

M. René Doumic et les « Jeunes »

M. René Doumic vient de réunir sous ce titre : *les Jeunes*, quelques-unes des études qu'il a publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans la *Revue Bleue*. Il convient de s'en féliciter, car ainsi rapprochées, elles se complètent mutuellement ; l'intérêt qu'on y prend augmente et leur force persuasive s'accroît. Il faut espérer qu'elles exerceront leur influence sur plusieurs jeunes écrivains car cette influence est éminemment bienfaisante. M. Doumic signale avec une remarquable sagacité les erreurs de la génération actuelle, et nous nous réjouissons d'autant plus de la netteté de son diagnostic que celui-ci concorde presque en tout point avec notre sentiment. C'est pour nous, une joie et un honneur de retrouver sous la plume de ce brillant critique, qui a l'oreille du grand public français, les avertissements que, depuis plusieurs années, nous donnons à nos jeunes écrivains et à notre public. Si M. Doumic était un critique appartenant par son âge à la génération parnassienne, ou s'il était resté volontairement étranger aux tentatives littéraires les plus récentes, nous n'aurions aucun intérêt à invoquer ici la concordance de ses opinions et des nôtres ; mais il n'en est pas ainsi ; M. Doumic est jeune, aussi jeune que la plupart des poètes symbolistes, et il a plongé un regard pénétrant et très sympathique dans les ébauches d'esthétique nouvelle que l'on nous sert depuis quinze ans. Il en parle sans la moindre malveillance et, — n'étant point, comme

nous le sommes, passionné pour la pratique de l'art poétique, — il formule son opinion dans une forme très modérée. Mais cette modération même nous rend plus précieuse la parité de nos pensées, et nous confirme dans la conviction que nous avons de ne nous être point trompés.

Que M. Doumic nous pardonne de nous placer à ce point de vue égoïste en parlant de son beau livre ! Les intérêts en jeu sont si grands à nos yeux, que nous ne pouvons nous empêcher d'insister.

M. Doumic constate l'état anarchique de la littérature actuelle. Et considérant cette anarchie littéraire, qui est l'un des grands maux du temps présent, il recherche les causes qui ont jusqu'ici entravé la jeune littérature dans son développement, et il en indique trois principales.

L'absence d'un courant général. « La littérature du siècle, dit-il, a été d'abord romantique, puis réaliste. Elle souffre aujourd'hui de ne savoir ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut être. »

Le manque de communication avec le public.

La diminution du sentiment de la forme.

Cela, dit M. Doumic, me semble tout particulièrement grave. Artistes incomplets, médiocres artisans, les jeunes écrivains vont jusqu'à se faire gloire d'ignorer leur métier. Ils dédaignent l'exécution, lâchent le style et trahissent la langue. Auteurs dramatiques, ils laissent se perdre toute la valeur d'une pensée parfois originale, par la gaucherie et l'insuffisance des moyens scéniques. Poètes, ils rêvent d'on ne sait quelle sorte de vers sans rythme, sans cadence, sans règles et sans lois. Pour ce qui est des jeunes romanciers ils se divisent en deux catégories: il y a ceux qui écrivent mal, et il y a ceux qui n'écrivent pas. Ce défaut vient en partie d'une réaction contre la rhétorique trop étroite et trop artificielle des écoles naturaliste et parnassienne (1). Il tient ensuite à ce que l'ancienne éducation classique perd chez nous chaque jour du terrain. Ce ne sont pas seulement les auteurs grecs et latins, ce sont les classiques français qu'on étudie de moins en moins dans les collèges. On est en train de renoncer à un héritage national. Aussi bien les études proprement littéraires ne sont pas seulement suspectes au plus grand nombre, mais en outre leur cause est désertée par ceux qui ont le devoir et qui devraient tenir à l'honneur de les défendre. Le résultat est que des écrivains, dont quelques-uns avoisinent la quarantaine, ont fait des tentatives curieuses, intéressantes, sans peut-être avoir fait une œuvre.

Une génération inquiète, désireuse de se créer un idéal, et qui n'y arrive pas ;

Une génération très intelligente et très peu artiste ;

Telle me paraît être la génération actuelle.

Ailleurs, M. Doumic exprime plus rudement le fond de sa pensée et il dit : « C'est une génération sacrifiée. »

Pourquoi ne pas tenter de nous substituer à elle ?

(1) Les Parnassiens n'ont jamais admis qu'il y eût une « école » parnassienne, une rhétorique parnassienne. Le Parnasse a été un groupement libre de poètes très divers, qu'unissait seulement la volonté de relever le niveau du « métier » et le culte de la forme.

Nos jeunes compatriotes se rappelleront ce que j'écrivais dans la *Jeune Belgique* du mois de janvier 1893 :

Qu'allons-nous faire ? Réfléchissons, rendons-nous compte de la solution. Une occasion unique nous est donnée de faire de notre littérature belge un chaînon qui sera partie intégrante de l'art français. Tandis que la jeunesse française s'égare à la poursuite de ridicules chimères, en attendant que la grande tradition se renoue, forgeons dans notre patrie, l'anneau d'or qui doit relier l'avenir au passé.

Le livre de M. Doumic apprendra à nos lecteurs si la *Jeune Belgique* s'est trompée en formulant cette indication et si elle proposait à nos jeunes écrivains une orientation inopportune !

S'agit-il du vers-libre ? « D'abord, dit M. Doumic, on n'a pas prouvé que l'alexandrin méritât tous les reproches sous lesquels on a tôt fait de l'accabler. Mais ensuite, si on supprime une sorte de vers, il serait bon de la remplacer par une autre ; or, le prétendu « vers-libre » est, jusqu'à ce jour, tout à fait inexistant. »

L'individualisme envisagé sous l'aspect particulier que lui ont donné Stendhal, Taine (dans ses premiers ouvrages) puis M. Maurice Barrès, fournit à M. Doumic une excellente dissertation sur « la glorification de l'énergie ». Que faut-il entendre par là ? C'est, dit M. Doumic, le goût pour l'activité emportée, pour la sensibilité exaspérée, pour l'humanité débridée, l'admiration de la force définie par la violence, — la glorification de l'énergie. » Taine a admiré la Renaissance italienne de César Borgia et de Benvenuto Cellini, et le théâtre anglais des contemporains de Shakespeare : « Ce qui explique le penchant de Taine pour ces époques et pour ces œuvres, dit M. Doumic, c'est qu'il y trouve la vérification et l'illustration de ses propres théories. L'homme pour lui est toujours l'animal carnassier et lubrique. — A proprement parler, disait Taine, l'homme est fou, comme le corps est malade, par nature : la raison, comme la santé, n'est en nous qu'une réussite momentanée et un bel accident. »

Plus tard, au dire de M. Doumic, Taine n'a pas craint de s'infliger un démenti et, ayant dans ses premiers livres admiré l'homme instinctif, dans les derniers il s'arrête avec effroi devant les manifestations de la brutalité et devant les œuvres de l'instinct. La Révolution française lui offrait ce spectacle de l'humanité ramenée à la violence primitive. L'historien indigné ne voit plus ici que le « culte du crocodile ».

Aussi bien la glorification de l'énergie à la façon

de Stendhal, de Mérimée et de M. Barrès, révolte M. Doumic. Il y voit une vague lâcheté. « Surgit-il, dans la lutte sociale, un être de proie, nature d'écumeur et de forban? A la crainte qu'il nous inspire se mêle une nuance de respect. Notre timidité lui rend hommage... L'homme de pensée, dont toute l'activité est remontée dans la tête, au lieu de mépriser la brute inintelligente, envie le mâle aux muscles roides et aux reins solides. » Et plus loin, il s'écrie : « Ce qu'on nous vante sous le nom d'énergie, c'est l'absence elle-même de l'énergie et c'en est la négation. Céder à l'attrait du plaisir, se laisser entraîner aux sollicitations des sens, emporter par la frénésie de la colère, égarer par l'aveuglement de la haine, c'est le propre des faibles. Rien n'est plus facile que de suivre le premier mouvement; c'est d'y résister, qui est difficile. »

Oserions-nous dire que lorsque M. Doumic parle ainsi, le moraliste, en lui, l'emporte sur l'artiste et sur le physiologiste? Certes, le propre de la civilisation est de transporter l'énergie du plan physique sur le plan moral, de substituer à l'égoïsme naturel le sentiment social; mais cet effort affaiblit la nature physique de l'humanité et celle-ci a besoin de se retremper dans l'énergie corporelle. Il n'est donc pas étonnant que celle-ci trouve des admirateurs précisément parmi les lettrés les plus délicats : leur admiration n'est que la formule d'un besoin collectif des sociétés très civilisées. Elles appellent de temps en temps une injection de sang brut et d'énergie sauvage. Une civilisation très raffinée ressemble à une fabrique d'extrait de viande : il faut de nombreux troupeaux de bœufs robustes pour l'alimenter et lui permettre de produire sa quintessence sublimée.

C'est un besoin analogue de compensation, de reconstitution ou d'alimentation qui, après une génération affolée d'un romantisme échevelé suscite des écrivains naturalistes; qui, après une génération grossièrement enfoncée dans la contemplation de l'humanité animale, fait surgir des rêveurs idéalistes; qui, après les sottises incohérentes des esthètes détraqués, délirants, symbolistes, vides de pensée et dénués de direction morale, épaves misérables d'un individualisme idiot, appelle à la rescousse des moralistes prêchant le devoir et enclins à subordonner toute activité intellectuelle à la reconstitution de l'idéal social.

Tel est le cas de M. Brunetière et de M. Doumic, qui est resté plus sensible à la beauté que le bouil-

lant directeur de la *Revue des Deux-Mondes* et qui est moins exposé à méconnaître la nature de l'art. C'est avec une habileté remarquable qu'il tente de concilier les deux buts qui l'attirent : la guérison de la littérature, atteinte de dégénérescence et la guérison de la société qui languit dans l'anarchie intellectuelle et sentimentale. De là, ses idées sur le « rôle social de l'écrivain ».

Quant à nous, nous devons, en ce point, nous séparer de M. Doumic; mais, au lieu de lui chercher une querelle où la vive sympathie que nous éprouvons pour la plupart de ses idées paralyserait peut-être nos attaques, nous laisserons la parole à M. Faguet, qui a défendu dans le *Gaulois*, il y a quelques jours la théorie de *l'Art pour l'Art*.

IWAN GILKIN.

L'ALMANACH DES POÈTES, année 1896. — Paris, édition du *Mercur de France*.

Les douze verslibristes de Paris et de la province se sont ligués pour célébrer le culte de la Nature en un almanach des Demi-Muses. Chacun a chanté son mois, bien que le mois fût haïssable; ils ont pourtant pour excuse d'être logiques, étant, comme on sait, des individualistes irréductibles.

Il paraît que ce nouveau poème des douze mois est écrit en vers libres; je ne m'en suis pas aperçu. J'ai vainement cherché, avec la plus complète bonne volonté, la différence essentielle entre la prose poétique et le vers libre de M. de Souza. J'ai donc lu ce petit livre avec une douce somnolence, bercé agréablement par des vocables délicats et rares, et je n'y ai rien compris du tout. Il paraît, d'ailleurs, que le sens est tout à fait secondaire dans la dernière mode poétique. De la musique avant toute chose, disait Verlaine; je n'ai voulu faire qu'un peu de musique, ajoute l'un de ses disciples. Nous sommes donc prévenus; c'est parfait.

Nos modernes Du Bartas gazouillent comme toute une nichée de serins. En les écoutant, je m'attristais de ne pouvoir goûter toutes les beautés dont ils jouissent en écrivant : les rythmes intérieurs, les « musicalités » suaves, les symboles mystérieux. Mais je tiens à citer quelques *vers* pour m'excuser :

« Et c'est le silence de la Terre : Reine brave,
 » morte, étendue aux champs mêmes où la Vie
 » acclamait sa gloire; qui n'ayant pu retenir,
 » avec la victoire, sa royale puissance de Mère, se
 » frappa du glaive de glace de l'hiver, pour qu'au

» moins son cadavre épars aux champs mêmes où
 » la Vie acclamait sa gloire de toutes les souve-
 » rainetés triomphantes naguère témoignât. »

O divin et grotesque Aristophane, ô toi qui comprenais le langage des geais, des corbeaux, des rossignols, des coqs rouges et des pies, viens entendre le concert de ces poètes sacrés, amis des Muses; traduis-moi leurs trilles, leurs vocalises, leurs roulades, car, hélas! je n'ai point occis le monstre, je ne pénètre pas la signification musicale des vocables. Le monde supra-sensible, où les esprits plus aériens, plus subtils, plus impondérables correspondent par des signes moins matériels que les mots, m'est interdit. Les sens grossiers m'aveuglent; Maurice Maeterlinck, que vous connaissez sans doute, ô Aède sublime! a beau répéter que nous ne savons pas si nous savons quelque chose; que, lorsque nous disons quelque chose, nous disons peut-être le contraire de ce que nous croyons dire; que le monde mystérieux, le monde occulte, l'envers du monde avec lequel nous correspondons par l'instinct, le vague de l'âme, et la brume des pensées a des beautés étranges comme la mort d'un enfant en plein jour, comme le bruit d'une armoire à glace qui craque à minuit, comme le pas d'une belle-mère dans un escalier la veille de l'Épiphanie, comme une béguine qui pleure en épluchant des oignons, hélas! ô préfère d'Apollon! Je suis tout bêtement un homme; je ne comprends pas le mamamouchi et j'en suis réduit à devoir admirer ces vers de V. Hugo :

Prends garde à Marchangy. La prose poétique
 Est une ornière où geint le vieux Pégase étique.
 Tout autant que le vers, certes, la prose a droit
 A la juste cadence, au rythme divin, soit!
 Pourvu que, sans singer le mètre, la cadence
 S'y cache et que le rythme austère s'y condense.
 La prose en vain essaie un essor assommant.
 Le vers s'envole au ciel tout naturellement;
 Il monte; il est le vers, je ne sais quoi de frêle
 Et d'éternel, qui chante et plane et bat de l'aile;
 Il se mêle, farouche et l'éclair dans les yeux,
 A toutes ces lueurs du ciel mystérieux
 Que l'aube frissonnante emporte dans ses voiles.
 Quand même on la ferait danser jusqu'aux étoiles,
 La prose, c'est toujours le *sermo pedestris*.
 Tu crois être Ariel, et tu n'es que Vestris.

V. G.

LA COUPE DE THULÉ, recueil de vers par *Gabriel Trarieu*. Paris, librairie de l'Art indépendant. 1896.

De jolis vers, auxquels ne manquent ni le souffle, ni l'harmonie, ni ces deux sentiments poétiques qui rendent plus pénétrante la chanson des rimes : le mal d'aimer et la mélancolie des regrets.

Pourquoi suis-je obligé de leur reprocher une trop grande négligence de facture? J'ai le tort d'adorer les rimes riches, qui balancent le rythme de manière sonore et qui me paraissent la suprême coquetterie des beaux vers. Le seul mérite des poètes, n'est-il pas de dévoiler, dans une langue plus pure et plus harmonieuse, les idées et les sentiments qui dorment aux cœurs des autres hommes? La jolie pensée, Monsieur Gabriel Trarieu, que celle-ci :

Ah! si nos cœurs étaient aussi verts que tes feuilles,
 Printemps!

Mais la triste rime que celle-là :

Si l'impur fruit défendu que l'on cueille,
 N'avait jamais brûlé nos lèvres et nos mains!

Mais j'ai tort peut-être de reprocher à un charmant donneur de sérénades de n'avoir pas choisi un luth qui fût aussi précieux que ses chansons et, en signe de repentir, veux vous citer tout entière, cette invocation :

Viens; les pipeaux du soir ont charmé la campagne,
 Les grands feux qu'on allume aux pentes des montagnes,
 Fument un encens calme, et le vent sur les eaux
 Etourdit d'un breuvage innocent les oiseaux.
 Toi seule encore, enfant aux limpides prunelles,
 Manques pour la parer, à la terre éternelle;
 Viens! je veux que le soir s'étonne à ta beauté,
 Et que les moissonneurs assis, ce jour d'été,
 Dans la lumière, aux seuils radieux des bourgades,
 Se disent, en voyant passer nos fronts nomades,
 Ce qu'ont dit autrefois les vieillards grecs entre eux
 D'une autre qui fut belle : Hélène aux blonds cheveux!...

FRANCIS DE CROISSET.

LE VERGER DORÉ, par *M. Yvanhoë Rambosson*.
 Édition du *Mercure de France*, 1895.

Puisque l'auteur nous avertit de ne point chercher d'unité dans son recueil, nous ne pourrions, sans quelque mauvaise grâce, lui reprocher l'incohérence de ses sensations multiples, mais diffuses, souvent inexplicables, affirmées seulement par des oh! et des ah!, tantôt mal épurées de détails insignifiants, tantôt se renfermant dans une déplorable généralité.

« ... Il me souvient de jours, d'heures, de fautes,
D'abandons, d'adieux, TOUT ÇA DU BONHEUR... »

Les souvenirs de M. Rambosson manquent de clarté et impressionneront malaisément un lecteur profane. Dans une autre pièce où le poète nous fait part de son dégoût du monde, il consent à descendre à des détails moins vagues :

« ... Il est tant d'yeux qui n'y voient goutte
Et c'est assez des cabotins...
... Si la vie fait la bégueule,
Nous dirons zut à ses citoyens...
... Les meilleurs c'étaient les gens saouls. »

Encore peut-on soutenir que ces détails triviaux en langage négligé sont la meilleure et la dernière affirmation d'un dédain transcendant. Mais comment excusera-t-on la dureté barbare ou le verbe incolore de ces vers :

« ... Les cheveux m'apportaient tout l'or du CAPENDOU... »
« ... Les arômes qu'en lui le Printemps riche a MIS. »

Ou bien ce vers terminal d'un sonnet, grandiloquemment rimé à l'aide de prétoire, dictateur, libérateur, territoire, blasphématoire, sacrificateur, démoralisateur, victoire :

« ... A l'autel les poulets sacrés ne mangent pas. »

Les Parnassiens, âmes sans fiel, pardonneront aisément à M. Rambosson son penchant bien naturel pour « l'alexandrin glorieux des entraves rompues et le vers libre ». Ils souhaiteront à M. Rambosson de goûter la paix des limbes,

« Et d'être sans souffrir POUR éternellement. »

M. C.

L'Art pour l'Art.

M. Emile Faguet a répondu, dans le *Gaulois*, aux apologistes du « rôle social de l'écrivain » en défendant avec beaucoup de verve la théorie de l'art pour l'art. Voici un extrait de son article :

« Il est clair comme le jour que l'écrivain immoral est un drôle. Je ne me livrerai à aucun développement sur ce point. Je le tiens acquis. Mais que l'écrivain doive se proposer, formellement, quand il prend la plume, de faire office de moralisateur et de faire acte sacerdotal, il y a bien à cela quelques inconvénients et difficultés.

« D'abord, on a remarqué qu'il est excessivement rare qu'une œuvre d'art écrite dans une intention d'édification soit bonne comme œuvre d'art. Roman, drame, tragédie, comédie, poème conçus dans le but de prouver une grande vérité morale, ou seulement dans le but de prouver quelque chose, se sont toujours trouvés assez froids. Il semble que l'artiste soit gêné dans son art propre par la préoccupation de mission sociale, de mission éducatrice qu'il s'est donnée.

Les grands classiques du xvii^e siècle, qui, certes, étaient d'assez honnêtes gens, et qui étaient, peut-être, de très grands artistes, ont répété à satiété, tous, tant qu'ils furent, que « l'art

n'avait pas d'autre but que de plaire ». Il ne faut pas croire que la théorie de l'art pour l'art soit moderne, romantique et Jeune France; c'est exactement celle de Corneille, de Racine, de Molière, de La Fontaine. Boileau lui-même n'a jamais dit que le but de l'art fût de la vertu; il a dit que l'immoralité est funeste à l'art, ce qui est tout différent, et, du reste, très exact. Il a dit : « Soyez honnêtes gens; être honnête ne donne pas de talent; mais ne pas l'être en ôte; le vers se sent toujours des bassesses du cœur. » Quant à poursuivre un but d'édification en écrivant, il n'a jamais songé à le recommander. Comme ses amis, il croit qu'en art « le secret est d'abord de plaire et de toucher ». C'est que ces grands artistes savaient très bien que la préoccupation sacerdotale est dangereuse pour l'écrivain, et que l'œuvre d'art commencée avec le propos délibéré d'être salubre, ne l'est pas, parce qu'elle n'est pas agréable et ne se lit point.

« De leur part, cette idée qu'ils se faisaient de l'art littéraire était à la fois bon sens, modestie et scrupule religieux.

« Bon sens et connaissance exacte de l'essence même de l'œuvre d'art et de son but; je viens de parler de cela.

« Modestie : bons ouvriers de l'art, ils ne s'imaginaient point que leur rôle social fût si grand qu'il allait jusqu'à l'apostolat et l'évangélisation. Avec un peu d'exagération, leur grand-père, Malherbe, avait dit le mot de l'affaire : « Le poète a dans l'État une utilité égale à celle du joueur de quilles. » Ils estimaient que l'homme de lettres a rempli son rôle quand il a diverti honnêtement les honnêtes gens. C'était toute leur ambition. Ils n'étaient pas prétentieux, et surtout ils n'étaient pas prétendants. Ils se tenaient à leur place dans l'État, avec cette idée de devant la tête qu'elle n'était pas la plus grande, et cette idée de derrière la tête qu'elle était la plus belle. »

LES CONTEMPORAINS. — *Études et Portraits littéraires* (6^e série), par Jules Lemaitre. (Paris, Lecène, Oudin et C^o, 1896, 1 vol. in-18, 3 fr. 50.)

Au moment de reprendre, après une interruption de cinq à six années, la série des *Contemporains*, M. Jules Lemaitre croit devoir justifier son procédé de *littérature et de critique personnelles* des attaques toutes récentes encore de M. Brunetière. Dans une préface spirituellement écrite, l'auteur combat un peu vivement, nous semble-t-il, la méthode objective et historique, qui a cependant l'immense avantage, lorsqu'elle est appliquée avec art, de conduire à des résultats tout à fait stables et définitifs. Seul le critique qui, à propos d'un ouvrage quelconque, nous en retrace la genèse, en discute l'idée maîtresse, en critique l'expression artistique, nous permet d'en déterminer la réelle valeur intrinsèque, et d'en fixer la place dans la succession des œuvres littéraires.

Est-ce à dire qu'il faille mépriser la critique personnelle? Loin de nous cette idée.

Plus vive, plus spirituelle, plus mondaine, plus parisienne, plus éphémère aussi, hélas! elle est la seule expression du bon goût de l'amateur; et nous devons à tous ceux qui en usent, et à M. Lemaitre particulièrement, de nous guider tous les jours dans la lecture des livres nouveaux en nous en désignant les meilleurs dès leur apparition.

Dans son nouveau volume, M. Lemaitre nous esquisse en premier lieu une biographie de Louis Veuillot. Il nous montre successivement l'homme, le catholique et l'artiste; le petit journaliste de Périgueux « inquiet de Dieu et de l'humanité et cherchant à la fois la vérité religieuse et la solution des questions sociales »; le pèlerin de Rome qui se convertit au catholicisme pour avoir la paix de la conscience, par besoin d'être meilleur, de mériter, et surtout par « charité du genre humain »; et enfin l'homme de combat qui lutte contre tout l'héritage que

nous a laissé la grande Révolution, adversaire de la bourgeoisie rationaliste et libre-penseuse, ennemi du régime parlementaire moderne.

Cette étude est certainement la plus intéressante de tout le volume. M. Lemaitre consacre de longues pages à *Lamartine*, à *l'Influence récente des littératures du Nord*, et à *Anatole France*; il nous montre le côté extravagant de toute l'œuvre de *Guy de Maupassant* et complète le volume par une série de *Figurines* où il esquisse quelques portraits littéraires.

Ces pages sont pleines d'esprit, sinon d'observations nouvelles. Elles contiennent nombre de remarques amusantes et quelques petites erreurs; c'est ainsi que dans son étude sur La Bruyère, M. Lemaitre nous parle des soixante pages de *l'Adolphe* de Constant. Le texte de l'édition qu'il possède doit être fort serré, et le format in-folio pour le moins!

Enfin, on trouve dans les *Figurines* de nombreuses allusions félines à l'adresse des jeunes écrivains; telle cette phrase à propos de Joubert, que M. Lemaitre appelle l'aïeul des poètes symbolistes: « Je dois confesser que Joubert exprime ou indique toujours les deux termes de ses comparaisons: c'est, entre autres choses, ce qui le distingue, par exemple, de M. Stéphane Mallarmé. »

ROBERT CANTEL.

LE TRIOMPHE DE LA MORT, par M. Gabriel d'Annunzio, traduction de M. Georges Herelle. (Paris, Calmann-Lévy. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.)

Les analystes de l'amour sont aussi implacables dans le Midi que dans le Nord. Sous le soleil d'Italie comme dans les brumes scandinaves, la passion amoureuse apparaît ce qu'elle est condamnée à rester dès qu'elle dépasse la satisfaction brutale de l'instinct: une torture compliquée et pénible. Elle ne s'attaque guère qu'aux désœuvrés, s'exclamerait un moraliste; c'est la sanction de cette loi du travail qui est la base de l'hygiène humaine. Mais, sommes-nous de bonne foi en assurant que toutes les maladies sont déplaisantes, et oublions-nous que M. Anatole France a découvert que la noblesse unique de l'homme réside dans ses passions? Le subtil ironiste, célébrant les vertus de la souffrance, donne la main aux Pères de l'Église et aux Russes évangéliques: « Ce n'est pas devant toi que je m'agenouille, dit l'étudiant de *Crime et Châtiment*, c'est devant toute la souffrance humaine! » M. Anatole France, lui, ne s'agenouille qu'un petit peu, et en souriant, — car ce diable d'homme sourit toujours et son sourire est délicieux — et M. Gabriel d'Annunzio ne s'agenouille plus du tout, parce que c'est là une posture apitoyée dont on se désaccoutume à mesure qu'on approche des pays de lumière, où toute chose se conçoit sous l'aspect de rythme et de beauté. Cependant, M. d'Annunzio nous montre l'amour passionnel aussi détestable dans le Midi que dans le Nord, et nous voyons bien que, châtement ou non, cette robe de Nessus, une fois collée à notre sensibilité, ne nous laisse d'autre parti à suivre que celui d'imiter Hercule et de monter sur le bûcher libérateur.

Les écrivains français qui ont parlé, avec tant de complaisance, de l'amour charnel, en ont conçu différemment l'amertume en lui assignant pour terme ordinaire l'assouvissement rapide accompagné du mépris de l'homme et de la haine de la femme. C'est que les Français ne sont pas sensuels: ils sont libertins, et leurs essais passionnels se réduisent à des parades d'escrime où l'on ne croise que des fleurets mouchetés. Les fleurets, ce sont leurs désirs; la mouche protectrice, c'est la frigidité de leur tempérament. En France, on aime pour vivre, pour sortir de torpeur, pour échapper à l'ennui, pour se procurer une émotion charnelle ou sentimentale, si légère soit-elle, et là seulement on pouvait écrire que l'amour est l'échange de deux

fantaisies et le contact de deux épidermes. Mais, en Espagne et en Italie, on vit pour aimer; l'amour y apparaît comme la fonction la plus essentielle de la vie; la nudité n'y est pas étreinte honteusement dans des vêtements incommodes, mais, drapée à la façon lâche; elle y apparaît comme momentanément déguisée. La clémence de la température autorise sous ce ciel la vie héroïque et gymnique en plein air et y donne le goût d'une certaine volupté aisée et puissante, aussi éloignée du scrupule germanique que de l'ennui inquiet qui empoisonne la lassitude du Français. Ni timoré, ni inconstant, l'Italien s'éprend donc avec facilité, et sans retour. Aussi, ce *Triomphe de la Mort* est-il une fleur vraiment originaire du sol brûlant de l'Italie où la volupté terrasse sa victime avec l'implacabilité d'un mal divin, et ne laisse plus espérer au malheureux corrodé, d'autre fraîcheur que celle qui l'attend aux jardins d'ombre et de silence qui sont à l'autre côté mystérieux de la vie.

Le récent ouvrage du maître italien est le plus grave et non le moins vraisemblable de ces audacieux *Romans de la Rose* dont *l'Enfant de Volupté* était le portique lascif aux sujets érotiques, et dont le *Triomphe de la Mort* est le chœur de marbre noir.

C'est une analyse aiguë de deux personnages seulement, poursuivie à travers le Pincio de la Ville éternelle, la paix d'une ville de province et la solitude d'une plage ensoleillée où se dénoue le drame. De l'analyse elle-même, M. René Doumic a parlé dans la *Revue bleue* du 30 mars dernier; je veux dire deux mots du cadre.

Si M. d'Annunzio comprend les objets d'art comme Benvenuto Cellini, il subit la pacifiante influence et la communion intime de la nature antique comme l'auteur des *Géorgiques*. Qu'on me permette une citation: Les deux amants retirés dans leur Ermitage, entendant parler de cet historique Oreste de Amicis que les paysans des Abruzzes prirent alors pour un moderne Messie, Georges Aurispa, le héros rongé par sa passion et torturé par le mirage de la délivrance, se prend à songer, en son cœur resté religieux malgré son esprit athée, à la possibilité d'une foi nouvelle.

... « Et, de nouveau, il évoqua la figure d'Oreste vêtu de la tunique rouge, s'avancant le long de la petite rivière sinueuse, où, sous le tremblement sans fin des peupliers, un filet d'eau courait sur un lit de grève polie. Il imagina une rencontre, un colloque avec le Messie. C'était à midi, sur la côte, à proximité d'un champ de froment. Oreste parlait comme un homme simple et humble en souriant avec une candeur virginale; et ses dents étaient aussi pures que le jasmin. Dans le grand silence de la mer, le murmure continu des rochers au pied du promontoire imitait les accords lointains d'un orgue. Mais, derrière sa douce personne, dans l'or de la moisson mûre, les pavots, violents symboles du désir, flamboyaient. . . . »

Ne dirait-on pas une page perdue du *Jésus* de Renan? Cela ne fleure-t-il pas la campagne, la mer et l'Évangile? Des tableaux de cette perfection, véhéments ou lénifiés, se retrouvent à chaque moment. M. d'Annunzio est, de tous les littérateurs actuels, le plus abondant en images nettes et éclatantes.

On vient d'établir laborieusement deux ou trois emprunts que ce millionnaire du style a contractés jadis envers Flaubert, Baudelaire, Péladan et Shelley. Doit-on flétrir du nom de plagiat le fait d'enrichir une langue avec des tournures et des rapprochements qui décorent d'autres langues? Ce sont là des boutures qui, transplantées sur un sol étranger, fournissent des floraisons inattendues. S'il y eut l'une ou l'autre transcription trop littérale, elle a loyalement disparu, aussitôt que signalée, dans les éditions définitives. Les Français qui réclament, oublient-ils que la littérature européenne, et la leur en particulier, depuis Marguerite de Navarre jusqu'à Musset, en passant par La Fontaine, a vécu des reliefs de Boccace, et que son petit-fils a quelque droit à rentrer dans l'héritage de son aïeul? S'il y a une question

de délicatesse pour un geai à se parer des plumes du paon, on ne peut reprocher qu'une faute de goût au paon qui ramasse une plume de geai. Certes, ni Flaubert, ni Baudelaire, ni les autres, ne sont vis-à-vis de M. d'Annunzio comme le geai vis-à-vis du paon, mais ce ne sont pas leurs meilleures plumes que le débutant d'au delà des Alpes avait pillées; et, s'il y a eu de la malice dans son cas, on peut croire que M. d'Annunzio connaît assez la belle argenterie pour ne pas dérober des couverts en ruolz. Elle est bien de lui l'image superbe citée par M. de Vogüé: « La tristesse est au bord de tous nos plaisirs, comme l'amertume à l'embouchure de tous les fleuves. » Elles sont bien de lui ces comparaisons imprévues qui jaillissent comme d'une fontaine inépuisable sous son élégante écriture de Latin de la Renaissance. M. d'Annunzio est un prince du royaume des lettres, qui bat monnaie à son coin, et son sceau est ineffaçable. Si, dans sa dernière œuvre, l'influence de Nietzsche et de Wagner est très apparente, comme dans les précédentes celle de Baudelaire et des préraphaélites anglais, malgré tout ce large cosmopolitisme il est resté Italien autochtone. Les hommes de cette nation ont un sens de la volupté noble qui est incommunicable, parce qu'il ne peut fleurir que dans le décor des Géorgiques, et qu'il n'atteint son épanouissement que dans la fréquentation pieuse des marbres et des peintures de la Renaissance.

MAURICE CARTUYVELS.

DINAH DIDIÈRE, par *Alfred Lavachery*. — Liège, Aug. Bénard, éditeur.

L'âme des petites villes, des bourgs calmes qui s'endorment, placides, aux bords des rivières nonchalantes, au fond des vallées sur les flancs desquelles s'étendent les jardins, les enclos et le cimetière; l'âme des rues tranquilles de province a la délicate et silencieuse simplicité des tendresses innocentes, la candeur ingénue d'un cœur d'enfant, la tristesse apaisée d'un deuil d'autrefois ou la naïveté touchante d'un doux amour de vieille.

Et c'est, nuancée d'une mélancolie, l'apaisante douceur de cette âme qui inspire le monde aimable et sympathique que M. Lavachery fait vivre en un décor coloré des rives de la Semoys: bourgeois casaniers, gourmets et joueurs de cartes, mamans potinières, commères jalouses, petits fonctionnaires dolents et maniaques, jeunes gens et fillettes qui font éclore de jolies floraisons d'amour vivace au grand soleil de ces paysages charmeurs, — et surtout cette captivante, exquise et vivante Dinah Didière dont l'amour douloureux se désole en d'attristantes erreurs, des subtilités de délicatesse, des doutes et des timidités qui auront raison de son pauvre cœur endolori.

Car l'idylle s'embaume d'un parfum très attachant de mélancolie qui s'est répandu sur toutes les pages du volume. Cela a amené inévitablement l'auteur à voir ses personnages, leurs actes, leurs habitudes, leurs sites familiers, tout ce qui constitue le roman enfin, sous une incidence particulière qui a fait que M. Lavachery n'a point aperçu, ou tout au moins n'a pas noté, tout un côté du caractère de ses héros et de l'aspect de son décor: dans cette étude du cœur, aux subtilités souvent très fragiles ou bien très passionnantes, il pouvait être réservé une place à des croquis de verve, des tableaux de gaieté et des paysages ensoleillés plus rieurs et lumineux que ceux qui passent en général devant nos yeux.

La langue de M. Lavachery a la richesse qui se plie à toutes les exigences de la délicate besogne du joaillier minutieux qui a ouvragé ce bijou compliqué qu'est la mignonne Dinah Didière, la douce et douloureuse petite amoureuse qui irradie tout le roman du clair soleil de sa tendresse. C'est le cœur d'artiste de la jeune musicienne que l'auteur a le mieux compris et c'est amour de Dinah éprise de son art qu'il a le plus heureusement

analysé et qui lui a donné l'occasion d'écrire des pages telles que certaines transpositions de sonates de Maîtres, qui sont comme de parfaits petits poèmes, délicieux et exquis.

Mais, chose étrange, la passion discrète d'abord, puis intense de plus en plus, qui ravage le cœur de son héroïne n'est pas ce que l'auteur a étudié avec le plus de vérité: il est plus d'un trait qui reste indécis; on se trouve parfois étonné devant tout ce qu'a d'inattendu ou d'injustifié l'insistance que Dinah met à se mentir à elle-même, à fuir l'amour de celui qu'elle aime cependant; on ne saisit pas bien le raisonnement qui doit triompher du cœur de la jeune fille.

La figure de M^{lle} Baucamp, par exemple, la tendre et sympathique Madeleine, et en partie aussi Jean, le jeune juge de paix d'humeur mélancolique, semblent plus solidement fixés en des traits plus fermes, plus vrais et plus vivants. Pour ajouter au doute qui plane sur les agissements et les intentions de la fille du vieux greffier Didière, il existe comme une inconséquence dans le caractère de celle qui, au début, semble une tendre et fragile figurine, toute d'innocence et de candeur, et finit par s'initier trop vivement aux vilénies, aux sornaises méchancetés et aux duperies qui attristeront son pur amour.

N'est-il pas choquant d'entendre demander à cette Dinah, qui comprend l'insultante interrogation:

« — Tu en ferais ton amant, alors? »

lorsque l'on pouvait dire d'elle, quelque temps auparavant, que « dans son cœur régnaient encore la paix et le silence qui bercent l'innocence des vierges ».

Mais un roman, une étude de cœur, comme l'œuvre de M. Lavachery surtout, qui prête à des discussions et soutient des opinions qui peuvent se défendre, n'est pas un roman banal; et c'est parce que je sais pouvoir dire énormément de bien de *Dinah Didière* que j'ai préféré m'arrêter à des points qui sont des controverses et des appréciations personnelles, bien plus que des critiques.

PAUL ARDEN.

L'Exposition Degreeef.

Le paysagiste Jean Degreeef, mort prématurément l'an dernier, a été un chanteur puissant des harmonies sylvestres. D'un caractère quelque peu farouche, il se plaisait dans les solitudes de la forêt de Soignes, dont nul, mieux que Boulenger et lui, n'a exprimé à la fois le charme et la grandeur.

L'exposition de ses œuvres, ouverte du 4 au 14 février dans la salle Clarembaux, rue du Congrès, a montré combien il était passionné de nature et de quelle remarquable et infaillible sincérité il savait empreindre la moindre de ses toiles.

Peu de peintres ont noté avec autant de franchise et de robustesse la lumière saine et vive du plein air: Ses temps gris comme ses effets de soleil, ses matins et ses crépuscules sont à ce point de vue d'une impeccable justesse d'effet. A noter aussi que, dans les passages les plus vigoureux, sa vision reste fine et ses tons de palette bien rompus. La touche est large, bien appliquée, sans timidité ni défaillance. Il y mettait même une volonté, une obstination qui n'a pas été sans lui nuire, car elle l'a entraîné souvent jusqu'à la brutalité.

Hipp. Boulenger avait la touche plus légère, la facture plus souple, la couleur plus chatoyante. Il avait aussi plus de composition et de style. Degreeef lui, peignait d'instinct, sans autre préoccupation que de bien peindre, en tons justes, solides et émaillés, obéissant à un emballement presque toujours fougueux, mais par là même fugitif.

C'est ce qui le rattache à l'école impressionniste, dont il restera en Belgique un des champions les plus convaincus et les plus intéressants. Il partage malheureusement, avec tous

les autres peintres de cette tendance, le défaut d'être très incomplet : L'œuvre définitive manque pour le classer au rang des maîtres.

La toile la plus poussée parmi celles qui ont figuré à cette exposition est un *Sous-bois à la source d'Auderghem*, ensoleillé de chaude lumière merveilleusement harmonisée et tamisée par le feuillage jaunissant. La gradation des plans est mieux observée que dans la plupart des autres tableaux, et l'œil se promène sans heurt à travers le dédale des troncs rugueux. Le peintre est arrivé à la poésie avec une surprenante simplicité de moyens, sans intention préconçue, par la seule obéissance à sa vision. Si l'on faisait disparaître quelques repeints dont l'avant-plan est souillé, cette œuvre serait digne d'obtenir une place d'honneur au Musée Moderne.

Un autre tableau qui représente encore *la Source d'Auderghem*, et qui figura au dernier salon de Bruxelles, où elle fut indignement sacrifiée par un mauvais placement, est d'une belle tenue, austère et sobre, exprimant bien le mystère des bois au crépuscule. Le terrain ocreux et violacé est traité avec une ampleur magistrale. C'est une œuvre de belle maturité.

Le *Jardinier* pêche par la violence. Cette toile est une de celles où l'on sent la préoccupation unique et obsédante de la couleur outrée et de la touche téméraire. Plus sommaire, et cependant plus enveloppée, une large ébauche d'*Automne*, — une rangée de grands arbres dont les branches basses effleurent l'eau d'un étang, — se rattache par sa facture à cette même tendance. Peut-être la préférons-nous, malgré sa rudesse rudimentaire, pour la belle œuvre qu'on y devine en germe.

Ce tempérament sauvage s'humanisait à ses heures, au point de devenir un poète exquis et tendre. Ces heures-là, qui furent sans doute les meilleures de sa vie, nous ont valu des notations de format plus restreintes, mais charmantes. Tels ce *Verger printanier* aux harmonies de vert tendre et de gris argentés, l'étude d'*Une petite ferme* entourée de haie vive, la *Grande rue à Auderghem* dans la buée blonde d'une matinée d'été. La palette du peintre, sans perdre de sa richesse, se fond alors en gammes de tons lumineux et fluides d'une adorable fraîcheur. D'un sentiment tout différent, l'esquisse d'un *Paysage d'hiver*, — sous un ciel bas et sombre, une mare tragique, entourée de collines boisées et couvertes de neige, — dégage l'impression terrible des mornes solitudes et de l'âpre froidure.

Cette exposition, tout incomplète qu'elle soit, — pourquoi la *Maison ensoleillée* et la *Fillette à la chèvre*, vues jadis à l'*Essor* n'y figurent-elles pas? — grandit la mémoire de ce peintre qui fut sincère, viril et fier, toutes qualités qui ne se retrouvent, hélas! que trop rarement dans la génération qui le suit. L'œuvre de Degreef semble être une véhémence protestation contre l'envahissement des tendances malades et du cabotinage, et, n'eût-elle que ce seul titre, elle mériterait encore d'être tenue en haute estime par tous ceux que l'Art ne laisse pas indifférents.

Jss.

Memento.

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE s'ouvrira au Musée de peinture de Bruxelles, le samedi 22 courant, à 2 heures.

Le même soir, un raout sera offert, dans les salons de la Maison d'Art, par les membres de la *Libre Esthétique* aux artistes exposants belges et étrangers.

AMBROISE THOMAS est mort mercredi soir.

La musique française perd en Ambroise Thomas l'un de ses maîtres les plus féconds.

Il naquit à Metz en 1811. Son père, professeur de musique, avait commencé de bonne heure son éducation artistique, puis l'avait envoyé au Conservatoire de Paris, où il conquit tous les prix. En 1832, à vingt et un ans, il était grand prix de composition musicale.

Après avoir voyagé en Italie et en Autriche, Ambroise Thomas revint à Paris et débuta, en 1837, par un opéra-comique en un acte, la *Double Echelle*. Puis vinrent le *Panier fleuri*, *Carlène*, etc. Mais le succès décisif ne vint qu'avec le *Caid*, représenté en 1849, le *Songe d'une Nuit d'Été* (1850), *Psyché*, le *Carnaval de Venise*, *Mignon* (1866), *Hamlet* (1868).

En 1871, Ambroise Thomas fut appelé à remplacer Auber comme directeur du Conservatoire de Paris.

M. Jules Simon, en lui annonçant sa nomination, lui dit : « Vous êtes si unanimement désigné pour la place de directeur du Conservatoire, qu'en ne vous nommant pas, j'aurais l'air de vous destituer. »

Ambroise Thomas est demeuré à ce poste pendant vingt-cinq ans.

Il avait fait représenter encore, en 1882, *Françoise de Rimini*, et, en 1889, la *Tempête*.

On devait, sous peu, représenter à l'Opéra-Comique, une nouvelle œuvre de lui.

Ambroise Thomas était le dernier représentant de la vieille école française.

ROMPONS! M. Zola, très ennuyé d'entendre chanter sur tous les tons qu'il est lâché par la jeunesse, a noirci trois grandes colonnes du *Figaro* pour crier : « C'est moi qui romps! »

On connaît les vieilles maîtresses qui ne veulent pas être lâchées; mais les hommes de lettres!...

Trop de vanité, pas assez d'orgueil.

SUR LA RESPONSABILITÉ DE L'ÉCRIVAIN. Trouvé cette phrase dans le dernier volume des *Contemporains* :

« Vous songerez aussi, dit M. JULES LEMAITRE aux élèves du Lycée Charlemagne, que tout ce que vous exprimez, soit par des moyens plastiques, soit par le discours, a son retentissement, bon ou mauvais, chez d'autres hommes et que vous en êtes responsables. »

Bibliographie.

ARM. DUCOS. Les trois Girondines, M^{me} Roland, Charlotte de Corday, M^{me} Bouquoy. — ALEX. DAGUET. Le Père Girard et son temps. — EM. DELMAS. Égypte et Palestine. — FERD. LOISE. Histoire de la poésie en Italie. — TH. GAUTIER. La Chaîne d'or (illust. de Rochegrosse). — HOMÈRE. L'Iliade (collection *Papyrus*). — AND. THEURIET. Fleur de Nice. — GUST. KAHN. Le Roi fou. — CH. Secrétan. Essais de Philosophie et de Littérature. — PAUL ADAM. La Force du mal. — Les dernières Poésies de la Marguerite de Navarre, publiées pour la première fois par ABEL LEFRANC. — Les Lundis de CARAN D'ACHE. — JEAN AIGARD. Notre-Dame d'Amour. — M^{me} OCT. FEUILLET. Souvenirs et Correspondances. — HENRI LAVEDAN. La Haute.

Reçu : J. COLLIN. Manuel de Déontologie pharmaceutique. (Bruxelles. Schepens.)

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- CROCQ (fils). — *Sur quelques phénomènes de l'hypnose*. Brochure in-8°, avec 31 figures dans le texte 2 50
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- DALLEMAGNE (J.). — *La Peine corporelle et ses bases physiologiques*. In-8°. 1 00
- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- FRANCK (Louis). — *L'Épargne de la femme mariée*. 1892. In-4°. 1 00
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Évolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8°. 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00
- VANDERVELDE (Emile). — *Au Montenegro*. 1893. In-8°. 1 00
- *Les bureaux de statistique du travail*. 1893. In-8°. 1 00
- et MASSART (J.). — *Parasitisme organique et parasitisme social*. 1893. In-8°, 68 pages 2 00
- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs, étude d'histoire de droit*. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux boissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre,



LA

JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

VALÈRE GILLE. — Lettre à Albert Giraud.
ALBERT GIRAUD. — La Bonne Héléne.
JSS. — L'Exposition Portaels.
N. L. — La reprise du Tannhäuser.
GMS. — Au Sénat.
E. KERVISER. — Les Revues.
Le Carnaval à Athènes.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

**Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique**

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à **M. Henri Lamertin**,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: FRANZ ANSEL, Paul Arden, Albert
Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de
Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert
Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector
Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis
de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David,
Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée,
Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille,
Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José
Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René
Janssens, Hubert Krains, Nelson Lekime, Jules
Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules
De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Margue-
rite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps,
Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens,
Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant,
Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner,
A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

<i>La Jeune Belgique</i> , première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec- tion complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de	7 00
<i>Le Parnasse de la Jeune Belgique</i> , 1 fort vol.	7 50
<i>Album de la Jeune Belgique</i> , 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
THORÉ-BURGER. — <i>Les Salons</i> , études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE- CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	6 00
DE REUL (X). — <i>Autour d'un Chevalet</i> , scènes de la vie romaine. Volume in-16.	3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

PAUL VERLAINE. — <i>Sagesse</i> , nouvelle édition.	3 50
— <i>Dédicaces</i> , tirage sur hollandaise numé- roté avec autographe de l'auteur.	6 00
— — Edition ordinaire	3 50
— <i>Quinze jours en Hollande</i> , prose	5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à	3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — <i>Poésies complètes</i> , édition dé- finitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume	6 00
— <i>Moralités Légendaires</i> , 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
— <i>Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer</i>	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — <i>Les Amours jaunes</i>	3 50
JEAN MORÉAS. — <i>Les Syrtes</i>	3 50
— <i>Les Cantilènes</i>	3 50
— <i>Le Pèlerin passionné</i>	3 50
— <i>Autant en emporte le vent</i>	3 00
STUART MERILL. — <i>Les fastes</i>	3 00
— <i>Petits poèmes d'Automne</i>	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — <i>Episodes, Sites et Sonnets</i>	3 50
GUSTAVE KAHN. — <i>La pluie et le beau temps</i>	3 50
EDMOND PILON. — <i>Poèmes de mes soirs</i>	3 50
ADOLPHE RETTÉ. — <i>Cloches en la nuit</i>	3 50
— <i>Une belle dame passa</i>	3 50
— <i>Trois dialogues nocturnes</i> , prose	2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — <i>Les Cygnes</i>	3 50
— <i>La Chevauchée d'Yeldis</i>	3 50
HENRI DEGRON. — <i>Corbeille ancienne</i>	3 00
EMMANUEL SIGNORET. — <i>Lelivre de l'Amitié</i> , poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. <i>Centon</i>	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — <i>Toute la Comédie</i>	3 50
HECTOR CHAINAYE. — <i>L'âme des choses</i> , poème en prose	3 00
GUY ROPEARTZ. — <i>Adagiettos</i>	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

Lettre à Albert Giraud

DE L'ORIGINALITÉ ET DE LA PERSONNALITÉ

As-tu, comme moi, la nostalgie des souvenirs ?
 Le temps est maussade aujourd'hui comme une vieille fille, la terre est sans joie et sans tristesse, le ciel est gris comme un ciel de Pologne. Il n'est rien autour de nous qui nous émeuve ; il faut vivre en soi-même et rêver.

Je me suis enfermé dans ma chambre et je donne audience à mes pensées. Elles accourent en foule, saluent et passent, plus nombreuses que les marionnettes de l'horloge de Strasbourg. J'en ai retenu quelques-unes parce qu'elles avaient de l'azur mouillé dans leurs jolis yeux de porcelaine et qu'elles portaient des gerbes de fleurs dans leurs petits bras aux manches bouffantes. Je suis comme cet enfant qui n'aimait pas cueillir les fleurs parce que, disait-il, elles ont l'air triste quand on les cueille ; et pourtant ces branches de mimosa et ces touffes de violettes m'ont ravi. Elles m'apportaient une bouffée de souvenirs : dans leur parfum, j'ai retrouvé le parfum suave et enivrant de notre chère Italie. Mon âme s'est mise soudain en voyage. J'ai revu la plaine immense et fertile de la Lombardie, bordée par les Alpes qui semblaient aériennes et qui nous rappelaient les fonds du Vinci ; Milan avec sa cathédrale grandiose et délicate, ciselée comme un bibelot d'ivoire ; les jardins légers de la Toscane, et Venise, la ville de repos et de paresse, où les souvenirs se condensent en rosée lumineuse. Nos bonnes causeries de là-bas me sont revenues à la mémoire.

Te souviens-tu comme, au sortir des musées, nous nous amusions de la fameuse formule d'art moderne, l'originalité et la personnalité ? Nous avons admiré à la Brèra le *Mariage de la Vierge*,

de Raphaël ; l'harmonie intime de cette œuvre nous avait pénétrés ; nous étions restés silencieux ; nous avons vécu quelques minutes hors du monde. Nous avons été ravis, en extase dans un ciel supérieur, loin des agitations obscures de la vie universelle qui trouble les sens et la raison, nous avons contemplé en jouisseurs d'art, la Beauté nous avait un instant illuminés.

Que nous importaient l'auteur de ce tableau miraculeux, et sa genèse et son histoire ! J'aurais bien voulu voir qu'un critique se fût avisé de nous déclarer que ce n'était là qu'une peinture du Pérugin à peine transformée, qu'on retrouvait dans les personnages les figures rondes et la gravité un peu rêveuse et triste du peintre athée. Nous aurions eu vite envoyé ces faux érudits au diable ou à l'*Art Moderne*. Et Luini, si semblable au Vinci que l'on hésite souvent entre les deux noms ; et Philippino Lippi et Botticelli, ces deux âmes enfantines qui souffrirent du même idéal ? En ces temps-là, on se glorifiait d'être l'élève d'un maître aimé ; on cherchait à s'initier au plus profond de son cœur, on communiait avec lui.

Le prodigieux semeur d'idées que fut le Vinci n'a-t-il pas fécondé des multitudes d'artistes ?

Criaient-il au plagiat quand il voyait son sourire pensif et bienveillant illuminer le visage de Luini, de Cesare da Sesto, de Boltraffio ou de Salaino ?

Les peintres d'alors n'étaient pas des misanthropes rageurs, renfermés en eux-mêmes, craignant toujours d'être volés ; il n'y a d'ailleurs que les pauvres qui craignent cela.

Un esprit commun enthousiasmait l'école et le maître généreux distribuait à tous sa richesse sans compter.

Aujourd'hui, nos écrivains — pour changer de domaine — sont si pauvres d'idées et de métaphores que lorsqu'on leur prend, par mégarde,

P'une ou l'autre, ils crient comme Mascarille :
« Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! »

J'ai, pour ma part, une opinion très nette sur le plagiat : dérober un galon à quelqu'un, c'est un crime et ridicule ; lui prendre son manteau et le tuer, c'est parfait. Molière, ce voleur de génie, n'a-t-il pas assassiné Cyrano de Bergerac, et n'en est-il pas glorieux ?

Mais j'en reviens à l'originalité et la personnalité. Nous a-t-on assez perforé le tympan avec cette formule ? Sur tous les boulevards, on entend les camelots de la littérature crier : « Le dernier jouet du jour, le seul vraiment nouveau, l'excentrique qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra plus, la dernière invention du célèbre Pitentchart. Achetez, achetez, c'est la mode du moment ! Demain il sera trop tard ! »

Tu rentres chez toi abasourdi, tu ouvres une revue et tu trouves les conseils suivants :

Avant tout, soyez personnel, soyez vous-même ; plus de règles, plus de formules, plus de conventions, plus rien. Trouvez en vous-même votre langue, votre style, vos rythmes et votre orthographe. Tu la connais, la tirade ; elle est ordinairement accompagnée d'une danse de Saint-Guy de métaphores qui se bousculent et s'injurient comme les dames de la halle.

La belle malice que d'être original ! Mais c'est à la portée du premier rhétoricien venu. Edgar Poë, je crois, disait que c'était une affaire d'apprentissage. C'est simple comme François Coppée, cela ! Veux-tu jouer au poète ingénu, auroral et clavecinial ? Prends un dictionnaire analogique, démarque avec soin tous les mots qui se rapportent à l'idée d'enfance, d'aube, de joie, de naïveté ; mêle le tout ensemble pour avoir des correspondances et des figures de style, exerce-toi à quelques tics et à quelques fautes de français, et le tour est joué. Au bout de six mois tu seras proclamé génie. M. Max Nordau a donné la formule pour faire du Maeterlinck : Lisez Shakespeare et prenez un vomitif. C'est facile, comme tu vois. Mais Nordau est un grand homme : *Magnus ab integro sæclorum nascitur Nordau*. Qu'Eugène Barcha me pardonne !

Veux-tu du Verhaeren ? Prends une pile d'assiettes et renferme-toi dans ta chambre.

Tu lances la vaisselle au mur, mords les meubles, vocifères comme un damné, danses comme un papou sur un sol semé de tessons de bouteilles, déchiquètes les œuvres de Leconte de Lisle, donnes

des coups de poing dans les vitres, coures à quatre pattes, craches, rugis et hurles :

La Force, elle est de poing tendu,
La bouche en feu, muscles tordus
Et les cheveux lancéolaires
Par à travers les astres clairs ;
Elle est d'élans et de douceur
Comme une qui serait ta sœur,
Immensément cinglée d'éclairs...
Etc., etc.

Tu dictes ainsi un ou deux volumes ; après quoi, tu prends une bonne douche, tu te reposes délicatement dans le sofa de Crébillon et attends un nouvel accès.

On en arrive aujourd'hui à vouloir se différencier tellement de son semblable, à vouloir être si bien à part dans l'humanité qu'on se livre aux grimaces et aux contorsions les plus extravagantes pour attirer l'attention. On marche sur les mains par dilettantisme. Faire des vers de quatorze ou quinze pieds avec des « par à travers » et des « lancéolairement », appeler des villages : illusoires, et des villes : tentaculaires, mais c'est l'enfance de l'art ! Mais écrire avec l'alexandrin de tout le monde, avec les mots de tout le monde et la syntaxe de tout le monde, comme Fernand Séverin :

Pardonnez-moi, Seigneur, s'ils ne m'ont pas aimé.

voilà de la haute et noble poésie.

Si tout le monde se mettait à être original et personnel, on en arriverait bientôt à l'anarchie la plus complète, semblable à celle qui régna jadis sur la tour de Babel. Chacun aurait sa langue à soi, sa prononciation à soi et son orthographe à soi ; et lorsqu'on vous demanderait un pavé, on vous apporterait peut-être le *Juré*.

Être personnel, c'est restreindre la Beauté à un accident de personne, la plupart du temps fort peu intéressant. Lorsque M. Émile Verhaeren veut bien nous confier, par exemple, « qu'il sent pleurer sur lui l'œil blanc de la folie », nous plaignons M. Verhaeren d'en être arrivé là, mais c'est tout ; cela n'entrave nullement les destinées de l'humanité.

Mettre de soi dans une œuvre d'art, c'est ajouter de la laideur. J'avoue que par ce moyen on peut atteindre parfois au tragique le plus intense et faire œuvre de génie, mais, hélas ! les génies sont plus rares que les vers-libristes.

Et même les génies, vois donc comme le sort leur est cruel. Ils sont oubliés, maudits, reniés ; puis ils grandissent, illuminent d'éclairs notre ciel et retombent dans l'oubli pour renaître ensuite.

Songez un instant à Eschyle, à Dante, à Shakespeare, à Rembrandt, ces lutteurs insensés qui ébranlaient la terre et le ciel. Mais à côté d'eux resplendissent dans une pure et éternelle lumière Sophocle, Raphaël, Racine, Banville, les chanteurs de la divine Beauté. Ceux-là, ces artistes impersonnels entre tous, nous ne les admirons pas comme ils doivent être admirés, parce que notre nature n'est pas assez divine pour les comprendre. Le diamant, qui est fait de clarté seule, nous attire moins que le rubis et l'émeraude dont les feux sont dus pourtant à de la matière vile. Nous sommes tous, à des degrés différents, souillés, et comme le *Michel-Ange* de M. de Hérédia, vaincus par la matière. Nous devons lutter pour nous purifier, et voilà pourquoi nous aimons retrouver chez les autres la passion et l'effort. Mais le dieu qui est en nous nous pousse irrésistiblement vers ces êtres surnaturels qui n'ont chanté que la lumière et la joie. Ces astres miraculeux ne subissent pas d'éclipse, ils brillent toujours d'un égal éclat dans le ciel de l'art. Mais si nous ne parvenons pas à les imiter, à nous dépouiller de notre humanité, dépouillons-nous du moins de notre égoïsme, et rappelons-nous cette pensée de Goethe : « On ne mérite pas le nom de poète tant que l'on n'exprime que des idées ou des émotions personnelles, et celui-là seul en est digne qui sait s'assimiler le monde. »

VALÈRE GILLE.

La Bonne Hélène

par M. Jules Lemaitre.

M. Jules Lemaitre, en signant *la Bonne Hélène*, qui vient de paraître dans *la Revue de Paris*, a dû esquisser un sourire lorsqu'il a fait suivre son paragraphe de la traditionnelle mention : *de l'Académie française*. Il y a de jolis traits d'esprit dans la pièce ; mais ce mot de la fin est vraiment exquis. Vous m'avez offert un fauteuil, dit M. Lemaitre : voici le spectacle que j'y mets.

L'illustre compagnie sera-t-elle surprise ? Autant que les convenances le lui permettent. Blessée ? Que diraient alors les auteurs de *la Belle Hélène*, MM. Meilhac et Halévy ? L'Académie se contentera, sans doute, du plaisir féminin d'être un peu scandalisée, et M. Lemaitre ne risque rien, si ce n'est un coup d'éventail.

En réalité, son cas est pourtant plus grave que celui de MM. Meilhac et Halévy. Les pères jumeaux de *la Belle Hélène*, en effet, peuvent se cacher derrière la grosse caisse d'Offenbach. M. Lemaitre,

lui, s'est passé de musique. Il est tout seul ; et sa pièce ne vaut pas, j'ose le dire et M. Lemaitre le sait bien, cette *Belle Hélène* devenue classique dans son genre, tout comme *le Misanthrope*, *le Cid* et *Britannicus* le sont dans le leur. Cependant, M. Lemaitre peut être tranquille : l'Académie a l'habitude de se montrer indulgente envers l'immortel qui la rajeunit.

La Belle Hélène, c'était de la parodie à la fois énorme et fine, lancée au galop. *La Bonne Hélène*, c'est de la parodie réduite au sourire, qui passe, en écuyère élégante sur un cheval à l'amble. La première caractérise une période de l'esprit français ; la seconde, une période de l'esprit de M. Lemaitre.

La belle Hélène cède à la fatalité, qui l'oblige à faire, dans les bras de tous les guerriers, ses humanités amoureuses. L'autre Hélène obéit à sa bonté naturelle. Elle se donne pour empêcher le donataire de pleurer. Elle a trop bon cœur pour ne pas être prodigue d'une chose dont elle ne fait pas grand cas. Je l'accuserais volontiers d'être quiétiste — elle parodie bien les stances du *Cid* et Vénus cite bien La Bruyère ! — si je ne retrouvais sa doctrine dans le mot profondément philosophique de Virginie Déjazet : « Cela me coûte si peu et cela leur fait tant de plaisir ! »

Philosophie, quiétisme, voilà des mots pesants sur une œuvre légère. Que M. Lemaitre me le pardonne : je vais aggraver mes torts. Il y a, sous le pétitement ironique du joli vin de Tours qu'il nous verse, je ne sais quel dépôt de psychologie. On frémit à penser que *la Bonne Hélène*, au lieu d'être les vacances et la fantaisie d'un écrivain charmant et profond, aurait pu être un roman à la Bourget. Grâce à M. Lemaitre, nous l'échappons belle : il convient de lui en être reconnaissant.

Au moment où le rideau se lève, il y a dix ans que Grecs et Troyens s'égorgent sous les murs de Troie. Hélène attend l'issue d'un combat singulier entre le beau Pâris et le malheureux Ménélas. Hélène, à cause de sa bonté native, tremble à la fois pour son amant et pour son époux. Pâris rentre assez penaud, il n'a pas été héroïque et comme il le dit plaisamment : il n'est pas resté. Hector, qui semble un sous-officier redoutable, détermine le pauvre Pâris à réclamer une nouvelle épreuve. Hélène, dont la bonté se manifeste toujours de la même manière, dit à Zeus :

Sauve un amant dont je connais les droits,
Sans condamner un mari que j'estime,

lorsque Priam, le majestueux ancêtre, se présente pour la reconforter. Ce vieillard traduit fort bien Homère en parisien, mais il y ajoute. Il supplie Hélène de venir dans sa chambre admirer des bijoux, et la bonne bru de répondre :

Je vous respecte trop pour ne pas vous complaire

Hector succède à Priam. Lui aussi veut reconforter Hélène :

Tu connais, n'est-ce pas? derrière la maison
De mon père, un jardin aux profondes ramures,
Ombreux, secret, et plein de chants et de murmures.
Si tu veux être bonne à qui te chérit tant,
Hélène, tu viendras (et je serai content)
M'y rejoindre ce soir près du bassin d'Hercule,
Afin que nous goûtions la paix du crépuscule.

Hélène continue à être bonne. Elle ne veut pas être incivile envers un guerrier à qui elle a tant d'obligations. Et le valeureux Hector cède la place à son jeune fils Cléophile. Et le Chérubin de Pergame se fait aimer à son tour. Mais le duel de Pâris et de Ménélas, qui menace d'être fatal au troyen, est interrompu par un artifice de Vénus. Le peuple murmure et les chefs de Pergame consultent les dieux pour obtenir d'eux la fin de la guerre. Et Zeus, qui a ses jours d'ironie, rend l'oracle que voici :

Que l'antique Ilion renaisse à l'espérance !
Les Phrygiens verront la fin de leur souffrance,
Pourvu qu'au puissant Zeus, père du genre humain,
Un agneau soit offert par la loyale main
D'un prince qui, fidèle à tes lois, Pudeur sainte,
De la divine Hélène ait ignoré l'étreinte.

Tous les chefs refusent : Priam refuse, Hector refuse, Cléophile refuse et le Grand-prêtre refuse. Vénus intervient et désigne le jeune Astyanax, qui n'a que dix-huit mois. Mais il tend les bras à Hélène. « Déjà! » fait Pâris navré, et le Grand-prêtre s'écrie : « Dépêchons-nous ! »

Or, Troie ne fut pas sauvée. Je suis comme M. du Tillet de *la Revue Bleue* : cette conclusion me remplit d'horreur.

Telle est, trahie par un résumé cependant fidèle, la fantaisie mise en vers par M. Lemaitre.

Quelques poètes, parmi lesquels M. Catulle Mendès, ont eu le courage de signifier à M. Lemaitre que ses vers sont de la prose qui aurait reçu de l'avancement. Le jugement est absolu, si pas injuste. M. Mendès veut-il dire que, dans *la Bonne Hélène*, M. Jules Lemaitre n'est pas un poète lyrique? Dans ce cas, il a raison, mais trop facilement.

Il est, en effet, loisible à M. Mendès de s'imaginer *la Bonne Hélène* chantée par Banville. Certes, le maître eût vêtu son héroïne de rimes éclatantes et magiques. Mais la conception de M. Lemaitre a précisément ceci de peu banvillien qu'elle est dénuée de toute espèce de lyrisme. Malgré des plaisanteries anachroniques et des tours de langage d'un parisianisme boulevardier, elle ne verse dans aucune outrance. Sa gaminerie a quelque chose de mesuré et de discret, qui réclame, non le vers funambulesque, mais le vers pédestre. Même les strophes que M. Lemaitre prête à Vénus se gardent d'avoir des ailes. Elles dansent nonchalamment : elles ne volent pas.

Peut-être cette nonchalance et la claudication de quelques alexandrins prosaïques ne sont-elles pas sans agrément pour les raffinés qui détestent les vêtements trop neufs et les métaphores trop voyantes.

ALBERT GIRAUD.

L'Exposition Portaels.

L'exposition ouverte en ce moment dans les galeries de la Maison d'Art, est la troisième qu'organisent les artistes sortis de l'ancien atelier Portaels. C'est une pensée de piété et de reconnaissance qui réunit une dernière fois quelques œuvres, — choisies un peu au hasard, — du maître regretté et de ses principaux élèves. Jean Portaels est mort il y a un an à peine, et tous ceux qui eurent la bonne fortune de l'avoir pour guide se rappellent avec émotion combien son cœur était généreux et son esprit libéral. Jamais enseignement ne fut moins tyrannique. Il eut le tact très rare de ne pas s'imposer comme exemple ni de prôner telle ou telle manière, et discernait au contraire avec une remarquable clairvoyance le tempérament de chacun, sachant à propos aider au développement de la personnalité. Pour beaucoup, il fut un ami, un bienfaiteur. Il parlait souvent, avec une légitime fierté et une admiration attendrie de « la belle époque » de son atelier, et il comprenait bien que sa vraie gloire était là.

Presque toutes les toiles exposées aujourd'hui sont connues, ce qui, hâtons-nous de le dire, ne diminue en rien l'intérêt de l'ensemble. On peut suivre d'œuvre en œuvre, l'évolution de l'art pictural en Belgique dans ces trente dernières années, depuis les esquisses et portraits de Portaels lui-même, — plus expert à rendre la caresse veloutée des regards et la chair ambrée des femmes d'Orient que la vive lumière des villes blanches et des ciels bleus, — à travers les diverses générations d'élèves qu'il a formés, de Josse Impens, le peintre des intérieurs chauds et enfumés, jusqu'à Léon Frédéric, le poète des clairs horizons et des figures mouvementées.

Sans doute, en les comparant aux derniers venus, les anciens semblent avoir pratiqué un art, sinon conventionnel, du moins bien démodé. Il faut se méfier pourtant de l'inclination que nous avons tous à juger d'après le goût du jour. Les œuvres de réelle valeur résistent victorieusement à l'assaut des tendances nouvelles, et l'art ne peut être ni vieux ni jeune. Voyez Edouard Agneessens. Parmi les peintres d'il y a vingt-cinq ans, il garde incontestablement la première place, et ses qualités ne sont pas de celles que la mode peut entamer. Le *portrait* de son camarade *Verheyden* et ses études féminines restent des œuvres riches et savoureuses dans leur sobriété. Quelle merveilleuse

sûreté de la brosse, quel charme dans ces tonalités grises que le temps a encore un peu assourdi en les patinant. Emile Wauters — aujourd'hui parisianisé — n'est représenté que par une toile, *le Charmeur de Serpents*, rapportée jadis du Maroc; — on y retrouve sa main experte et sa palette raffinée. A côté, le beau *portrait de Jean Portaels*, peint par Cormon, préside l'assemblée. Impossible d'évoquer de manière plus complète la physionomie du maître : Le port de la tête, l'abandon du corps, le geste habituel des mains, tout contribue à en rendre l'expression vivante et scrupuleusement fidèle.

Nous avons eu plaisir aussi à retrouver les *Intérieurs* spirituellement enlevés et de couleur pétillante signés des frères Oyens, les portraits enveloppés et franchement peints d'Is. Verheyden, — dont nous aurions cependant aimé voir un envoi plus important, — quelques types miséreux et caractéristiques d'Eug. Van Gelder, des études italiennes d'A. Hennebicq et des paysages de Van der Hecht.

Mais c'est Léon Frédéric qui s'affirme définitivement le plus intéressant, le plus fécond et le plus personnel du groupe. Toute la galerie du premier étage de la Maison d'Art est occupée par ses deux superbes séries de fusains : *le Lin et le Blé* qui, exposées à l'Essor il y a environ huit ans, consacrèrent sa réputation. Le choix de ses sujets et son interprétation du paysage et de la figure étaient désormais bien à lui, sans comparaison possible avec aucun contemporain. Ce travailleur obstiné possède à la fois l'âme simple et rêveuse d'un primitif et la technique la plus complète et la plus sûre d'elle-même qui se puisse voir. Mieux que personne, il sait allier à l'élévation de la pensée et à la profondeur du sentiment, une traduction sincère et consciencieuse de la nature.

Depuis *le Lin et le Blé*, Léon Frédéric a cherché une orientation nouvelle de son art dans le domaine littéraire et symboliste. Aujourd'hui, ses deux paysages d'Ardenne, et surtout son triptyque : *Le Labourage*, témoignent d'un retour vers l'interprétation des paysages et des travaux agrestes qui lui ont valu ses premiers succès. Les trois panneaux intérieurs du *Labourage* représentent la Charrue, la Herse et le Rouleau; sur l'extérieur des volets, le Semeur et le Faucheur dominent la glèbe de leur taille robuste et de leur large geste. Rien de plus pur et de plus simple; et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer : la fermeté du dessin, la grandeur et la vérité des types et des sites, l'immensité de ces horizons exprimée en réalité dans un cadre si étroit, le ruissellement de la lumière éblouissante, ou la maîtrise de cette main qui peint du coup, sans hésitation ni repentir, avec une extraordinaire fraîcheur de couleur et de touche.

Cette œuvre montre Frédéric dans le complet épanouissement de son art; et s'il est dès aujourd'hui le plus remarquable des élèves de l'ancien atelier Portaels, il en est aussi l'espérance, car il est le plus jeune, et c'est devant lui que l'avenir s'ouvre encore le plus vaste.

Jss.

Reprise de Tannhäuser, de Richard Wagner.

Ce n'est certes pas cette reprise de Tannhäuser au théâtre de la Monnaie qui marquera dans les étapes du wagnérisme hors d'Allemagne.

Telle qu'elle a été comprise et réalisée, la grandiose conception du maître de Bayreuth se trouve réduite aux limites esthétiques d'un opéra du répertoire.

Rien de suggestif dans cette bacchanale du Venusberg transformée en un ballet peu compréhensible; rien de magistral non plus dans le Tournoi des chanteurs à la Wartbourg, qui est réglé suivant les conventions scéniques les plus arriérées.

Désillusion complète aussi au dernier acte, à l'apparition de Vénus, imaginée dans l'ignorance des données les plus élémentaires du symbolisme, et à l'arrivée du cortège funèbre d'Elisabeth, la partie culminante du drame, dépourvue ici de toute la saisissante poésie que Wagner a su maintenir dans l'incarnation de la légende.

Voilà pour le cadre, où apparaît à chaque acte l'indigence tant artistique que matérielle de notre première scène lyrique.

A qui doit incomber la responsabilité de la navrante platitude d'une semblable mise en scène? A la direction, pour une part peut-être, mais certainement plus à l'Administration communale de Bruxelles, qui laisse ce qui devrait être notre Académie nationale de musique dénuée de toutes les ressources décoratives modernes. Alors que l'art du costume, du décor et de la mise en scène ont suivi une marche progressive pour satisfaire nos exigences intellectuelles, à la Monnaie, c'est toujours l'antique matériel, les vieux accessoires qui resservent, et Dieu sait s'ils sont fanés depuis quelque quinze ans.

Une médiocrité mitigée a caractérisé l'interprétation musicale. L'ouverture et la marche des nobles que nos musiciens jouent depuis leur enfance, a été enlevée avec ardeur. Pour le reste de la partition, M. Flon s'est borné à marquer la mesure le plus régulièrement, en opposant les *forte* aux *piano* sans s'occuper des transitions, en négligeant les nuances et le sentiment.

Les chœurs ont chanté faux avec conviction. M. Gibert dont on a eu que trop souvent l'occasion de constater la faiblesse comme artiste et comme chanteur, a hurlé son rôle, sans souci de l'interpréter, satisfait de son organe et chantant aussi faux qu'un choriste avec l'aplomb le plus imperturbable. Un vrai artiste, quoi! mais quel Tannhäuser!

A mettre hors de cause dans ce déplorable ensemble, M. Seguin qui a fait un Wolfram d'Eschenbach d'une ampleur majestueuse, à la voix sûre, d'expression bien wagnérienne.

M^{me} J. Raunay, une débutante, de beaucoup d'allure, ayant la voix aux intonations chaudes, la diction claire et précise, sera une Elisabeth aussi divine qu'impressionnante lorsqu'elle se sera débarrassée de certaines attitudes inhérentes au manque de planches et qu'elle saura adapter ses jeux de physionomie aux situations dramatiques.

Bref, une reprise, plus mauvaise qu'à la première apparition de l'ouvrage à Bruxelles en 1873, et qui cependant fait des salles combles, prouve nouvelle que les œuvres wagnériennes portent sur le public autant que *la Juive* ou *les Diamants de la Couronne*.

En passant, remarquons les beautés de la traduction Wilder. Au 2^e acte, quatre vers :

Venant du fond de mon domaine,
Des pèlerins sont réunis,
Les uns encore dans la plaine,
Les autres sont déjà partis.

N'est-ce pas savoureux? Un revu et corrigé s'impose.

N. L.

Au Sénat

... J'entre dans la salle un peu surchargée mais d'ailleurs jolie, et, avec la meilleure volonté du monde, je m'installe et je regarde... Où est-ce? Ça de la décoration? C'est une plaisanterie, sans doute : ce sont de grands tableaux allégoriques, sommairement, mais correctement exécutés. En tant que tableau, le dernier à droite est d'une fort belle allure : la fin du drame napoléonien, à Waterloo. Quant aux deux autres, ce sont des sous-Versailles, des tableaux analogues à ceux des jeunes Français tels qu'en regorge tous les ans l'exposition des

Champs-Élysées; celui du milieu surtout, très théâtral, très chromo, me paraît le plus faible des trois, jugez :

A l'avant-plan, trois figurants en costume Louis XIV, à cheval, sont en train de ferrailer à lame-que-veux-tu (l'on songe vaguement à une fin d'acte de Dumas); un peu à gauche, deux hommes tout petits et très vagues paraissent se serrer la main : c'est Egmont et le Taciturne; et, sans qu'ils aient l'air de s'en douter, leur groupe est dominé par le « spectre du duc d'Albe »; puis voici le délire : au-dessus de tout cela deux énormes figures « symboliques » (d'après la notice), l'*Histoire* et la *Destinée*.

Oh! la triste histoire, oh! la malheureuse destinée! Cherchez le symbole! L'*Histoire* est représentée par un modèle mâle, la *Destinée* par un modèle femelle, tous deux plus grands et plus laids que nature. Tout ça ne va pas améliorer le goût de nos sénateurs.

Il est vraiment regrettable que le grand talent de M. de Lalain n'ait pas été mieux inspiré pour ce travail, c'eût été un exemple tant pour le pouvoir (puisqu'il faut l'appeler par son nom).

Ces panneaux ne répondent nullement à l'harmonie, ni à l'architecture, ni à l'austérité de la salle; ils tirent l'œil et forcent le regard par des couleurs trop bruyantes; je le répète, c'est du tableau. Il y avait là quelque chose de grand à faire aux lignes pures sans trop de couleur en choisissant un sujet plus général qui eût offert un spectacle plus élevé pour des orateurs que la représentation en allégories étriquées d'un tas de faits de l'histoire nationale. Je ne crains pas de le dire, ce petit déballage d'anecdotes belges n'est pas intéressant et je pense qu'avant la conception du sujet une visite à la Sorbonne ou au Panthéon eût été des plus salutaires à l'artiste.

Gms.

Les Revues

Ceux-là même qui connaissent bien la métropole anglaise, s'intéresseront aux *Notes sur Londres*, de M^{me} Alphonse Daudet, dans la *Revue de Paris* du 1^{er} janvier : tout un nouvel aspect et de nouvelles impressions, — semble-t-il, — de la haute vie, parmi la plus fière aristocratie du monde, à travers les parcs, les réceptions, les musées, les théâtres, les ateliers d'artistes, les salons d'auteurs et d'éditeurs, les demeures seigneuriales.

Et quels contrastes, quels curieux rapprochements de personnalités dans le gracieux accueil qui de toute part s'offrait à M. et M^{me} Daudet! Se les figure-t-on, par exemple, chez l'explorateur Stanley, sous le patronage de Flaubert? En effet, ce fut à Trouville qu'il y a quelque dix ans Flaubert présentait M^{me} Daudet à Miss T..., fille d'un amiral anglais, et que Stanley épousait au retour de son expédition pour la délivrance d'Emin.

Maison toute intellectuelle que celle de M. et M^{me} Stanley, et combien d'autres dans la cité et la banlieue de Londres. Lisez les pages consacrées à la visite au poète et romancier George Meredith, — comparé à Mallarmé, — l'auteur de *L'Egoïste*, des *Comédiens tragiques*, de *L'Épreuve de Richard Feverel*.

Chez Burne-Jones, c'est l'admiration « du type habituel et favori des œuvres de ce peintre des rêves fabuleux; type carré, anguleux, donnant aux têtes un caractère d'idéalisme grave, une solidité rêveuse..., type aux magnifiques yeux enfoncés et cernés, la bouche pensive, un ensemble de visage bien construit et de rêverie sérieuse... »

— Une nouvelle édition des œuvres de George Sand, projetée en 1875, puis abandonnée, inspirait à la célèbre romancière une préface générale restée inédite et qui, écrite à 71 ans, un an avant la mort de M^{me} Sand, représente son testament littéraire et moral. On y retrouve la question du naturalisme telle

qu'elle est encore posée aujourd'hui : « Le roman doit-il procéder par la réalité absolue ou par l'embellissement de la réalité? » Point de doute, — répond G. Sand dans la Préface que publie la *Revue de Paris* du 15 janvier : « Tout se résume pour l'artiste en cette manière bien simple, qu'il doit essayer d'élever le niveau des âmes après avoir fait son possible pour élever le sien propre. »

— Notons dans le *Mercur de France*, de février, « la Comédie de l'Amour », d'Henrik Ibsen. On sait l'opposition que provoqua cette œuvre, à son apparition en 1862 et la rancune qu'en conçut l'écrivain. « La Comédie de l'Amour », dont la suite paraîtra dans les prochaines livraisons du *Mercur de France*, est la première œuvre de Ibsen où figurent des personnes modernes; elle succède à ses drames historiques.

Le même numéro de février du *Mercur de France* ouvre une souscription en vue de la translation des restes de Jules Laforgue en sépulture perpétuelle.

— La *Bibliographie Universelle* et *Revue Suisse* vient d'accomplir sa centième année d'existence.

Dans sa correspondance portugaise, la *Revue Suisse* rappelle les funérailles nationales faites au poète João de Deus à Lisbonne; mort à 65 ans le 11 janvier dernier, presque en même temps que Verlaine, qu'on a nommé son « frère spirituel » João de Deus fut l'éducateur national du peuple portugais et l'un des plus grands lyriques modernes de l'amour.

— Empruntons enfin à la *Revue Suisse* des détails sur le poète Johanna Ambrosius, qui vient de se révéler en Allemagne; simple paysanne de Lengwethen dans la Prusse Orientale, fille d'un pauvre artisan, Johanna Ambrosius, âgée actuellement de quarante ans, suivit l'école primaire jusqu'à sa onzième année et s'occupa sans cesse du travail des champs; elle épousa un paysan qui possédait deux cents marks de revenu, eut deux enfants, tomba gravement malade et se mit à écrire des vers dénotant un poète original profond d'une forme parfaite; elle n'avait eu, jusque là pour toute lecture, que quelques feuilles dépareillées de la *Gartenlaube*.

M. Charles Weiss-Schrattenthal, professeur à Presbourg, a réuni 73 des poésies de Johanna Ambrosius, et ce recueil a dépassé rapidement vingt éditions; des critiques la comparent à Uhland et à Ruckert, notamment, dans *Soupers douloureux*, *Pourquoi je pleure*, *La Vieille fille*, *Nuit de Mai*. — C'est la poésie jaillissant de la source même, sans métier, avec un art instinctif, une harmonie née, que peu d'autodidactes ont atteint, et tout cela écrit d'abondance sans ratures: « Lorsque je compose, dit-elle, j'ai suis étrangère à tout ce qui m'entoure. » Ses voisins l'aimaient pour son bon caractère et ses souffrances, mais ils la croyaient un peu folle.

Johanna Ambrosius est la lionne de Königsberg et de Berlin, aussi bien à la Cour qu'à la ville; pour elle-même c'est la gloire et la fortune; ses petits chefs-d'œuvre sont dans toutes les mains.

— La revue mensuelle illustrée : *Le Monde Moderne*, édité par Quantin à Paris, entre victorieusement dans sa deuxième année. Articles et illustrations y sont aussi abondants qu'originaux, inédits d'ailleurs. En manière de frontispice, le numéro de janvier contient sur toute la hauteur du format de la livraison, une phototypie de la célèbre *Victoire de Samothrace*. Ce remarquable spécimen de la sculpture du IV^e siècle avant notre ère, répond bien jusqu'en ses mutilations aux vers qui lui sont dédiés sur la planche même :

Fille d'un jour de victoire
Mon corps est brisé; ma gloire
A son tour vainquit la mort.
En vain le temps m'a brisée;
Je vis; je suis la Pensée,
Je suis l'Art, je suis l'Effort.

Léo Claretie tient le mouvement littéraire dans cette revue où l'on distingue parmi les variétés de janvier une étude de H. Garcia-Ramon sur *Les Femmes d'Espagne*, ornée de douze clichés choisis parmi les physionomies espagnoles les plus caractéristiques, les plus pittoresques et les plus sémillantes.

— Adolphe Julien poursuit dans la *Revue des Deux Mondes*, ses révélations sur *Le Romantisme et l'Éditeur Renduel*, d'après des correspondances d'auteurs à éditeur, la plupart intimes, familières, quelques-unes relatives à des services privés, sans qu'il y eût de rapports ou d'engagements professionnels; d'autres, courroucées, à l'emporte-pièce, comme il arrive, à propos d'épreuves en retard, de corrections invraisemblables, de bévues d'atelier, de règlements de compte, bref, tout le cortège de tracas qui abreuve ceux qui écrivent et font imprimer, aussi bien que les éditeurs eux-mêmes.

Mais, « quel esprit de solidarité guidait alors tout ceux qui occupaient une place quelconque dans le monde des lettres ».

Les documents que publie M. Julien, indépendamment de leur importante contribution à l'histoire littéraire de la période romantique, représente, au surplus, un piquant attrait anecdotique. On ne signait guère que d'un pseudonyme ou pas du tout, les œuvres littéraires. Le vicomte d'Arlincourt dont il reste tant de drames imaginaires, ne signait pas non plus, mais dans certain billet à Renduel, il mit un post-scriptum à nul autre pareil, sans doute, dans les annales de la librairie : « Mon valet de chambre qui vous remettra cette lettre réclame son exemplaire. Tous les éditeurs lui ont fait ce cadeau et il tient d'autant plus à cet usage qu'il a eu ainsi la collection de mes œuvres. »

Et les billets à vue tirés sur la caisse de Renduel ! Les plus pressés n'émanaient pas toujours des plus pauvres : Sainte-Beuve écrivait à Renduel : « Je n'ai jamais été si endetté que depuis que je suis logé aux frais de l'État. »

La suite, dans la *Revue* du 1^{er} février, s'applique à Musset, à Gérard de Nerval, à d'autres, où la Bohème est largement représentée, et leurs lettres, évidemment, ne sont pas des moindres, parmi les plus curieuses.

— Le nombre des grands périodiques, dans les langues les plus usuelles, s'étend, aussi bien que les plus beaux illustrés, les plus anciens en même temps; tels : *Harpers Monthly Magazine*, de New-York, belle édition de littérature, d'art, d'histoire, de biographie et de bibliographie, ornée de portraits, de scènes d'actualité, instantanés pris sur le vif en toutes régions, complétant chaque mois plus de 250 pages de ce petit texte anglais à la fois si serré et si net, le tout pour un shelling. Ce recueil approche de son cinquantième.

— *Review of Reviews*, à Londres, est en pleine notoriété politique, littéraire, géographique et satirique, principalement tant dans le texte que dans les gravures; cette revue abonde en portraits — les plus récents — des célébrités de tout ordre. C'est une galerie ! Tous les hommes du jour y passent.

E. K.

Carnaval à Athènes

C'est avec toute raison que notre distingué collaborateur M. M. Cartuyvels, approuve « le fait d'enrichir une langue avec des tournures et des rapprochements qui décorent d'autres langues. Ce sont là des boutures qui, transplantées sur un sol étranger, fournissent des floraisons inattendues ».

Combien inattendues, vous allez en juger. Il n'est pas même nécessaire, pour réussir en ces opérations d'horticulture littéraire, de repiquer une phrase ou une métaphore entière dans un humus nouveau. La seule transposition de noms propres, en un idiôme habilement choisi, donne lieu à des phénomènes d'hybridation extravagante, tel un potiron qui, inconscient, se mettrait à produire inopinément d'ingénus myosotis.

Voici, en effet, comment M. Thryphon E. Evangelidès, homme versé dans la littérature française, Hellène de naissance et auteur d'une *Vie des Saints* — Οἱ βίοι τῶν ἁγίων (Athènes, 1895) — transforme, grâce au simple jeu des lois phonétiques, en vocables pittoresques et d'allure palikare, les mots les moins propres, semble-t-il, à ces mascarades. M. Evangelidès, au cours de ses récits, en vient à parler, comme le font quotidiennement, d'ailleurs, les quelque 1,400,000,000 de personnes qui peuplent en ce moment le globe, du néo-christianisme, de la banqueroute de la science, de M. Brunetière, etc., etc. En grec, ces choses s'expriment de la sorte : « ὁ Μπρουνετιέρ ἐκάρουξε τὸν γρρωκοπίαν τῆς ἐπιστήμης ». Apprenez aussi que le *logographe* γρούσμαν vient d'écrire un livre appelé « Καθ' ὁδὸν ». (Il s'agit d'« *En route* », de *Huysmans* !) D'autres écrivains développent des idées analogues, par exemple ὁ Παῦλος Μπουρτζέ (Paul Bourget), ὁ Δαυδῆ (Daudet) dans sa « Μικρὰ Ἐνορία » (la Petite Paroisse), ὁ Λεμαίτρε (Lemaître) dans « Ἐγγνώμη » (le Pardon), enfin ὁ Ἀνατόλ Φρανς et ὁ Ἀνατόλ Λερόξ-Μπωλιέ. Je livre ces deux Anatoles à la sagacité du lecteur. Vous seriez étonné que ce candide Athénien ne s'occupât point de Nietzsche. Rassurez-vous, il en parle en ces termes mélodieux : « ο φιλοσόφος Νίτσε. »

Niez après cela l'influence du milieu et du climat sur la littérature. M. Papadiamantopoulo lui-même reconnaîtrait en ces néo-grecs des compatriotes.

Comme de longs échos qui de loin se confondent

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Memento.

A lire dans le *Réveil* la nouvelle de M. Paul Leclercq, intitulée *Gertrude ou la Couronne*.

Cette phrase surtout est pleine de choses charmantes, qui feront rêver les botanistes :

« Le soleil a joué à faire tourner l'ombre du pommier, ... et les coquelicots ont tant jonglé avec les papillons qu'ils sont devenus plus rouges. »

Et, plus loin, cette phrase adorable à laquelle on ne pourrait reprocher qu'un peu trop de distinction et de préciosité :

« Tantôt sa quenouille semblait une plante albinos en l'émail de la prairie, mais un clocher, dans le lointain, a sonné l'heure de la tartine, et, à plat ventre, dans les herbes, Gertrude digère, en regardant le soleil tomber dans la mare... »

Et l'on parle de Monsieur Zola !!

LES JOYEusetés DE LA CRITIQUE. — Opinion de la *Fédération artistique* sur l'*Album* musical de M. L. Wallner (voir notre compte rendu du 8 février) :

« M. Léopold Wallner, un ami dont nous estimons beaucoup le talent, n'a pu tout à fait s'affranchir de cette mode bizarre, qui consiste à écrire des choses passablement difficiles pour ceux qui ne sont ni artistes ni musiciens de profession. »

» Les poèmes choisis sont généralement anodins : ni épiques, ni classiques, ni romantiques, ni philosophiques, simplement un peu lunatiques, c'est-à-dire empreints de cette tendance au sentimentalisme extatique, visionnaire, dont la lugubre tristesse fait le fond commun à toute la jeune école.

» Ces chercheurs de rimes mettent tant d'âpreté à poursuivre le mot, que par cela seul ils le rendent presque non musical, car le mot chez eux est plus que la pensée; il doit former un son, celui-ci fût-il la négation du sens.

» Entraîné par cette griserie de mots, le musicien ne peut que suivre le poète; comment dès lors écrire des notes simples sur des paroles si apocalyptiques? Puis il faut commenter musicalement sa pensée, et ainsi on va, on va, s'enfonçant de plus en

plus dans la théorie, dans l'abstraction et l'on produit des œuvres valant surtout par le travail.

« Mon Dieu ! que de dièses et de bémols, pour décrire des yeux bleus, me disait une jeune chanteuse à qui je montrais les mélodies de mon ami Wallner.

« Elle a raison, c'est décidément trop savant ; ce sont quatorze petits chefs-d'œuvre d'harmonie, avec de superbes résolutions amenées d'une main experte et d'un esprit sûr, mais il faudra un pianiste doublé d'un rude musicien pour accompagner cela comme il faut. »

En résumé : poèmes anodins. Le musicien moule trop étroitement la musique sur ces poèmes. Et il produit de la musique anodine ? Point. De petits chefs-d'œuvre, s'il vous plaît !

Mais les jeunes chanteuses trouvent qu'il y a trop de dièses et trop de bémols.

Et les critiques qui, en essayant de jouer l'accompagnement, ont, sans doute, abominablement pataugé, estiment que cette musique est beaucoup trop difficile et bonne seulement pour les artistes. Sale compositeur, va ! Bourreau des touches !

M. GEORGES IZAMBARD vient de publier dans la *Revue Bleue* du 15 février, un article très intéressant sur *Le Plagiat en 1895*. La question est toute d'actualité depuis que M. Enrico Thovez a accusé M. Gabriel d'Annunzio d'avoir emprunté des pages entières des ses romans à M. Péladan, à Tommaseo, à Shelley, à Flaubert, à Baudelaire, aux Goncourt, et à beaucoup d'autres écrivains encore.

M. Izambard ne prend parti ni pour les détracteurs de M. d'Annunzio, ni contre eux. Mais de tous les exemples de plagiat qu'il cite, se dégage très nettement cette idée, que les accusations formulées contre le romancier italien sont parfaitement absurdes.

« Les conspirations sont à tout le monde » a dit spirituellement M. Sardou ; et qui donc oserait l'accuser de s'être inspiré de la *Venise sauvée* d'Otway notamment, en ourdissant un complot dans *Patrie* et dans *Théodora* ?

Dans une interview parue dans le *Gaulois*, M. Emile Zola a dit très justement : « Un écrivain a parfaitement le droit de » prendre telle scène accessoire dans l'œuvre d'un *classique* » pour l'adapter à sa façon là où il lui semble que cette scène » est à sa place. »

D'ailleurs, comment ne pas faire de plagiat ? Les critiques qui ont dressé le compte des situations dramatiques n'en ont trouvé qu'une quarantaine. Les littérateurs n'ont à leur disposition qu'un très petit nombre de passions et d'actes, toujours les mêmes, toujours nouveaux aussi, et comme l'a dit finement Beaumarchais : « Nous n'avons que sept pauvres petits péchés capitaux pour passer le temps ! »

ROBERT CANTEL.

LE BANQUET VERHAEREN. — Les organisateurs du banquet Verhaeren ayant essayé de donner à cette manifestation un caractère grossièrement hostile à quelques-uns des écrivains qui ont le plus contribué au réveil littéraire de la Belgique, nous avons signalé cette faute de tact, qui empêchera quelques amis personnels de M. Verhaeren d'assister au banquet, et nous nous sommes permis de dire que l'on eût pu choisir des organisateurs plus adroits. M. Verhaeren, par une lettre publique adressée à ces messieurs, leur témoigne sa satisfaction sans formuler aucune restriction. M. Verhaeren accepte donc pour sa part le sens fâcheux que ces messieurs ont donné à ce banquet, lequel, de l'aveu des organisateurs, approuvés par le jubilaire, sera donc destiné à venger M. Verhaeren de ses audacieux critiques, à célébrer la gloire du prétendu vers-libre et à conspuer le vers de Racine et de Victor Hugo. — Bon appétit, messieurs, — comme dit Ruy Blas ! Et ne rééditez pas le *Festin ridicule* !

LA CAMPAGNE MUSICALE de la *Libre Esthétique* promet d'offrir un attrait aussi vif que celui de l'exposition d'arts plastiques et graphiques qu'elle ouvrira le samedi 22 courant.

M. Eugène Ysaye y donnera avec son Quatuor quatre concerts de musique instrumentale et vocale contemporaine consacrés exclusivement à des œuvres inédites jouées en première audition. Il se propose de faire entendre entre autres le Quatuor à cordes de A. SAVARD, le *Lamento* pour violon, violoncelle et orchestre à cordes de G. LEKEU, le Quatuor à cordes de H. RAGGIANTI, le Concerto pour piano et orchestre d'A. DE CASTILLO, le Quatuor à cordes de J. GUY ROPARTZ, l'ouverture des *Sept Princesses* de P. DE BRÉVILLE pour le drame de Maurice Maeterlinck, le Quatuor à cordes et la Sonate pour piano et violon d'EIBENSCHÜTS, le Choral pour orgue de CÉSAR FRANCK, transcrit pour deux pianos par Henri Duparc et, du même maître, le *Prélude, aria et final*, la *Bonne Chanson* de G. FAURÉ, *Islamey* de BALAKIREFF, des mélodies nouvelles de CH. BORDES, P. DE BRÉVILLE, etc. Nous publierons prochainement les dates exactes de ces concerts, qui se succéderont pendant le mois de mars de semaine en semaine.

Parmi les interprètes, citons, outre MM. Marchot, Van Hout et Jacob, MM. Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles, Eibenschütz, professeur au Conservatoire de Cologne, Théophile Ysaye, pianiste, et M^{lle} Marthe Dron, pianiste, à Paris.

Bocetos Ingleses, par M. PERES. L'auteur possède son Angleterre sur le bout des doigts et c'est le fruit d'une étude prolongée pendant plusieurs années qu'il nous livre dans ce petit volume, avec un retour malicieux vers ses compatriotes qui dénigrent l'Angleterre sans la connaître. Nous passons avec lui une revue en règle de la vie familiale anglaise, qu'il nous propose pour modèle. Son admiration n'est pas moins grande, ni moins justifiée à notre avis, quand il célèbre l'éducation féminine.

RAMON FONT.

M. BRUNETIÈRE vient de faire, à Besançon, une brillante conférence sur la renaissance de l'idéalisme. Il a montré cette renaissance dans la science, dans la littérature et les arts, et même dans la politique, où le socialisme, selon lui, indique une réaction contre l'égoïsme de l'individu.

(*Journal des Débats*.)

NOTRE COLLABORATEUR JEAN DORNIS publiera sous peu chez Ollendorff un recueil de *Légendes et de Nouvelles* rapportées d'un voyage en Istrie et en Styrie. Il nous a été donné d'en lire quelques pages en épreuves, et vraiment ce sera là un volume charmant, d'une originalité curieuse et d'une sensibilité exquise. Les illustrations de Myrbach donneront encore plus de relief aux poétiques descriptions qui abondent dans cet ouvrage dont le succès n'est pas douteux. La langue en est riche, harmonieuse, colorée et sonore, et l'on y trouvera quelques essais très remarquables de prose rythmée.

Bibliographie.

BOURRIENNE, Malherbe. Points obscurs et nouveaux de sa vie normande. Dr GRASSET. Le médecin de l'amour au temps de Marivaux. Étude sur Boissier de Sauvages, d'après des documents inédits. LAVÉDAN. Leurs Sœurs. M^{lle} S. REICHEMBERG ET M. LECOMTE DE NOUY. Steeple-chase. Scènes de la vie mondaine, en un acte. PAUL ADAM. La Force du Mal. PRINCE BIBESCO. La Question du vers français et la tentative des poètes décadents ; avec une lettre de SULLY-PRUDHOMME. PRINCE BIBESCO. Mer de glace ; Mernoi mande ; Lamartine ; Mistral. LARROUMET. L'art et l'état en France. MÉZIÈRES. Pétrarque. VANDAL. Napoléon et Alexandre 1^{er}.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- CROCQ (fils). — *Sur quelques phénomènes de l'hypnose*. Brochure in-8°, avec 31 figures dans le texte 2 50
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- DALLEMAGNE (J.). — *La Peine corporelle et ses bases physiologiques*. In-8°. 1 00
- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- FRANCK (Louis). — *L'Épargne de la femme mariée*. 1892. In-4°. 1 00
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Évolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00
- VANDERVELDE (Emile). — *Au Montenegro*. 1893. In-8°. 1 00
- *Les bureaux de statistique du travail*. 1893. In-8°. 1 00
- et MASSART (J.). — *Parasitisme organique et parasitisme social*. 1893. In-8°, 68 pages 2 00
- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs, étude d'histoire de droit*. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson*. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.

Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.

Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux boissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruuthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre,



LA

JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

ERNEST VERLANT. — Les « Paradoxes Psychologiques, » de M. Max Nordau.

FRANCIS DE CROISSET. — Les « Cités Futures », de M. Ibels.

VICTOR ORBAN. — Vers l'Orient (Robert de Flers).

ERNERT CLOSSON. — Ambroise Thomas.

ROBERT CANTEL. — L'Œuvre de Mort (Maurice Leblanc).

— Tableaux Vivants (Aurélien Scholl).

MEMENTO.

BIBLIOGRAPHIE.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

**Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique**

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :
GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

**Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.**

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'*Administration* à **M. Henri Lamertin**,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: FRANZ ANSEL, Paul Arden, Albert
Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de
Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert
Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector
Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis
de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David,
Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée,
Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille,
Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José
Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René
Janssens, Hubert Krains, Nelson Lekime, Jules
Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules
De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Margue-
rite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps,
Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens,
Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant,
Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner,
A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

<i>La Jeune Belgique</i> , première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec- tion complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de	7 00
<i>Le Parnasse de la Jeune Belgique</i> , 1 fort vol.	7 50
<i>Album de la Jeune Belgique</i> , 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
THORÉ-BURGER. — <i>Les Salons</i> , études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE- CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	6 00
DE REUL (X). — <i>Autour d'un Chevalier</i> , scènes de la vie romaine. Volume in-16.	3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

PAUL VERLAINE. — <i>Sagesse</i> , nouvelle édition.	3 50
— <i>Dédicaces</i> , tirage sur hollandaise numé- roté avec autographe de l'auteur.	6 00
— Edition ordinaire	3 50
— <i>Quinze jours en Hollande</i> , prose	5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à	3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — <i>Poésies complètes</i> , édition dé- finitive contenant : Les Complain- tes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume	6 00
— <i>Moralités Légendaires</i> , 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
— <i>Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer</i>	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — <i>Les Amours jaunes</i>	3 50
JEAN MORÉAS. — <i>Les Syrtes</i>	3 50
— <i>Les Cantilènes</i>	3 50
— <i>Le Pèlerin passionné</i>	3 50
— <i>Autant en emporte le vent</i>	3 00
STUART MERILL. — <i>Les fastes</i>	3 00
— <i>Petits poèmes d'Automne</i>	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — <i>Épisodes, Sites et Sonnets</i>	3 50
GUSTAVE KAHN. — <i>La pluie et le beau temps</i>	3 50
EDMOND PILON. — <i>Poèmes de mes soirs</i>	3 50
ADOLPHE RETTÉ. — <i>Cloches en la nuit</i>	3 50
— <i>Une belle dame passa</i>	3 50
— <i>Trois dialogues nocturnes</i> , prose	2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — <i>Les Cygnes</i>	3 50
— <i>La Chevauchée d'Yeldis</i>	3 50
HENRI DEGRON. — <i>Corbeille ancienne</i>	3 00
EMMANUEL SIGNORET. — <i>Livredel' Amitié</i> , poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. <i>Centon</i>	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — <i>Toute la Comédie</i>	3 50
HECTOR CHAINAYE. — <i>L'âme des choses</i> , poème en prose	3 00
GUY ROPEARTZ. — <i>Adagiettos</i>	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Les « Paradoxes psychologiques » de M. Max Nordau.

Un volume traduit de l'allemand par Auguste Dietrich.
(Paris, Alcan, 1896).

Il n'est pas bon de se farcir la cervelle d'idées romanesques. — Le beau, c'est l'agréable et l'utile. — On peut dire tout ce que l'on veut, la vie a du bon. — Il faut se garder de généraliser, car nous ne pouvons rien connaître au delà des phénomènes perçus par nos sens. — Telles sont les doctrines que M. Max Nordau a exprimées en sept chapitres, qu'il intitule « Paradoxes psychologiques », pour marquer sans doute qu'il n'est pas homme à préjugés, dût-il donner à croire en même temps que rien ne ressemble plus à un paradoxe qu'un lieu commun.

Car l'originalité de ces doctrines, vraies ou fausses, n'est pas éblouissante. La philosophie qu'elles proclament ou qu'elles appliquent, le sensualisme, pourrait passer, tout autant que n'importe quelle autre, pour vénérable, si l'antiquité était, comme la nouveauté l'est devenue, un titre à la vénération. Et voici longtemps que les formules mêmes de Mill et de Spencer, adoptées et simplifiées par M. Nordau, sont courantes, si longtemps qu'elles semblent essouffées d'avoir tant couru.

Mais ce n'est pas ici le lieu de montrer comment M. Nordau, confiné dans l'empirisme le plus primaire et le plus étroit, rejetant comme une illusion toute idée de liaison entre les phénomènes, toute idée de cause et même de loi, retirant par conséquent à l'induction tout fondement certain, aligne force raisonnements ingénieux et puissants d'où il résulte que la raison humaine est proprement la faculté de déraisonner sans le savoir. Je

laisserai donc de côté les trois derniers chapitres de son petit bréviaire de scepticisme radical. Je constaterai seulement que M. Nordau, qui demande *Où est la vérité?* et répond qu'elle n'est nulle part, oubliant qu'elle est dans ses livres, qui pousse la méfiance à l'endroit de l'induction jusqu'à se reprocher que la conformité des phénomènes aux lois ne le plonge pas, à chaque fois, dans une surprise sans bornes, ne s'interdit nulle part les opérations logiques qu'il déclare arbitraires et prétentieuses, mais échafaude les explications sur les hypothèses, avec une assurance qui se traduit d'ordinaire chez lui par des injures péremptoirement lancées à tout contradicteur. Ce savant est aussi rageur qu'un métaphysicien, particularité qui n'enlève rien, bien au contraire, à l'agrément de ses livres, dont la perpétuelle ronchonnerie a quelque chose de joyeux : M. Nordau se sait tant de gré d'avoir raison !

Du reste, métaphysicien, il l'est, à son insu. Sinon, comment pourrait-il établir le débat entre l'optimisme et le pessimisme, qui est la matière de son chapitre IV ? Bien que le problème, pour lui, soit au delà de notre esprit, qui ne peut saisir le mécanisme du monde, il le résout pourtant, contre le pessimisme, où il ne voit qu'une sorte de mauvaise humeur philosophique ou de mal aux cheveux transcendantal, en faveur de l'optimisme, qui est, il le déclare, une vérité biologique et « la forme sous laquelle notre propre force vitale arrive à notre conscience » : vivre, c'est s'efforcer, lutter, s'agiter, progresser, espérer, et la volonté de vivre est optimisme instinctif ; à quoi on refusera d'autant moins de consentir, que Schopenhauer, assez connu pour son pessimisme, y consent le premier. Cela ne suffit donc pas pour que la question soit tranchée, M. Nordau aurait pu s'en apercevoir. Il lui reste d'avoir énoncé un

problème métaphysique et de l'avoir énoncé de travers.

Ailleurs, dans son chapitre *Histoire naturelle de l'amour*, M. Nordau reproche à l'imagination, surexcitée par la littérature, d'engendrer un idéal romanesque en désaccord avec l'idéal organique. Cette conception de l'idéal organique, du « génie de l'espèce », qu'il emprunte à Schopenhauer, il n'a pas l'air de se douter qu'elle équivaut à l'affirmation d'une idée directrice dans l'univers, qu'elle implique que les phénomènes sont ordonnés en séries et en systèmes, dans lesquels l'idée du tout détermine l'existence des parties : ce qui est la propre définition que Kant donne du principe des causes finales. Voilà donc M. Nordau, l'empiriste, plongé dans la métaphysique jusqu'au cou !

Nous voici arrivés aux *Paradoxes* qui touchent aux matières de littérature et d'art. Le chapitre troisième — j'ai pris le livre à rebours, ce qui n'est pas la moins bonne façon de le lire — est intitulé *Esthétique évolutionniste*. Distinguons ici la méthode et les résultats.

La méthode consiste, pour expliquer l'idée du Beau, à ne pas la prendre dans sa complexité actuelle, mais à en rechercher les éléments primordiaux et à rendre à chacun d'eux sa physiologie primitive. Cette méthode serait très utile, ne fût-ce que pour corroborer la doctrine de l'évolution elle-même, si l'on avait soin d'établir rigoureusement comment la phase présente de développement de l'idée du Beau se rattache à telle phase antérieure, et celle-ci à telle phase précédente et ainsi de suite, et comment ces phases sortent l'une de l'autre, et quel déterminisme régit leur succession. Or, c'est ce dont M. Nordau, comme d'ailleurs Herbert Spencer, qu'il ne fait que suivre, s'abstient absolument. Il cherche à s'imaginer — car, de preuves, il n'en apporte pas — ce qu'a pu être le sentiment du Beau chez l'homme primitif; il néglige de marquer par quelle série de transformations, par quelle concurrence vitale, par quelle sélection naturelle, ce sentiment est devenu celui que ressent l'homme civilisé.

La méthode est ainsi incomplète, car enfin, si l'étude des états morts du sentiment esthétique a son importance, à la supposer possible et faite autant qu'elle l'est peu, on accordera bien que l'étude de son état vivant ne manque pas davantage d'intérêt. Je veux comprendre l'homme tel que je le vois, dans une de ses fonctions les plus

hautes; je ne puis m'arrêter à considérer seulement, dans un hypothétique lointain, les origines possibles de cette fonction.

Quant aux clartés nouvelles qu'apporte l'esthétique évolutionniste, voici. On commence par ériger en loi absolue — pourquoi M. Nordau déclare-t-il donc illusoire le concept de loi? — que « les sensations de plaisir sont celles qu'éveillent les impressions ou les représentations d'impressions qui, d'une façon quelconque, sont favorables à la conservation de l'individu ou de l'espèce ». Les sensations esthétiques, étant des sensations de plaisir, ne peuvent échapper à cette loi.

Donc, originairement, ce que nous ressentons aujourd'hui comme beau a *du* être ressenti comme avantageux à l'individu ou à l'espèce, ou associé au souvenir de phénomènes avantageux. C'est un *fait*.

Tâchons de nous le représenter, puisque nous ne pouvons le saisir et que même notre expérience semble lui donner un démenti. Pour cela distinguons, dans les phénomènes naturels ressentis comme beaux, cinq catégories diverses.

Il y a d'abord le sublime, qui produit « le sentiment d'une immense disproportion entre l'individu qui perçoit et le phénomène perçu et de la supériorité écrasante de celui-ci sur celui-là ». Ce sentiment se rapproche de la terreur, et se confond avec une terreur conditionnelle, la terreur qu'inspire l'image d'un danger qu'on n'a pas à combattre. Donc le sentiment du sublime provient de la terreur et se trouve par là lié de la façon la plus directe à l'instinct de conservation de l'individu.

En second lieu, il y a le charmant, et le charmant c'est le varié, à condition que chacune de ses parties soit sentie comme agréable. Or, le varié, provoquant « une grande activité interprétante du cerveau », donne à l'individu « un plus riche sentiment de son existence ».

Puis vient l'« idoine », qui est le compréhensible, opposé à tout ce qui produit défiance, appréhension devant l'absurde, devant la chose non adaptée à un but. Une pyramide assise normalement vous paraîtra « familière et amicale »; une pyramide posée sur sa pointe a quelque chose d'hostile et d'effrayant.

Ici se limite la classe des sentiments esthétiques qui se rapportent à l'existence de l'individu. Les deux autres concernent l'existence de l'espèce. Ce sont le beau proprement dit, et le joli.

Le beau, c'est ce qui excite le centre sexuel du

cerveau, soit directement, soit par association d'idées. « L'archétype de toute beauté est, pour l'homme normal, la femme nubile et apte à la reproduction, c'est-à-dire jeune et saine. »

Le joli, enfin, c'est ce qui se lie à la représentation de l'enfant, le sentiment qu'excite ce qui est mignon.

Ainsi toutes les impressions esthétiques correspondent à une primitive utilité. Bien entendu, il peut se faire qu'un même objet dégage plusieurs de ces impressions à la fois et s'adresse en même temps à l'instinct de l'individu et à l'instinct de l'espèce. Ainsi le printemps nous plaît, parce qu'il est beau, charmant et « idoine » : pour l'homme primitif, c'était l'époque des amours; pour nous encore, il offre des phénomènes variés, agréables en eux-mêmes, et il éveille l'idée de conditions favorables à la vie.

C'est un fait que l'homme a plus de souci de sa conservation, tandis que la femme est soumise davantage à l'instinct de la conservation de l'espèce. Il doit suivre de là que l'homme est plus apte à sentir le sublime, le charmant et « l'idoine », et la femme à sentir le beau (dans l'acception restreinte) et le joli. Si les faits nous dérangent, nous aurons toujours la ressource d'invoquer l'action réciproque, par voie de suggestion, des deux sexes l'un sur l'autre.

Quant aux sentiments esthétiques provoqués, non plus par des phénomènes naturels, mais par des objets d'art, rien n'est plus simple : l'objet d'art éveille ces sentiments s'il évoque la représentation de phénomènes naturels sentis comme beaux (sens large). Il suit de là que l'architecture ne peut donner l'impression du beau (sens restreint), parce qu'elle ne peut stimuler le centre sexuel, et que dire d'une musique qu'elle est jolie, c'est un non-sens, parce que la musique n'est pas apte à imiter ni à rappeler les traits essentiels de l'enfant. Si cela vous étonne, vous en serez quitte pour corriger votre manière de parler.

Pour conclure, M. Nordau aurait pu rappeler cette définition d'Herbert Spencer : le beau, c'est l'utile qui a cessé de l'être. Autant dire que le beau, c'est un concept vidé de son contenu. Mais comment explique-t-on qu'à mesure que le sentiment esthétique s'est développé, il s'est transformé au point de perdre le souvenir même et tout vestige de sa primitive essence, tellement que nous pouvons fort bien admirer une statue ou un paysage sans que le souci de manger, de nous présen-

ver d'un danger ou de vaquer à la reproduction nous talonne absolument? Il y a là encore un mystère que M. Nordau, pour ingénieux qu'il soit, n'a pu élucider tout à fait. Sa psychologie évolutionniste convient peut-être à merveille à quelque conjecturable anthropopithèque; appliquée à l'animal esthétique qu'est l'homme et qu'il fut aussi haut qu'on peut remonter dans l'histoire et dans la préhistoire, elle présente encore quelques obscurités.

Les deux premières études, *Matière de la littérature de fiction* et *Contribution à l'histoire naturelle de l'amour*, renferment des réflexions judicieuses, mais assurément peu paradoxales. On risque de s'égarer, assure M. Nordau, en puisant dans la littérature de fiction des notions sur la vie et en prenant pour modèles les personnages qu'on y a rencontrés. Cette opinion fut toujours commune à tous les éducateurs. Pour en faire un paradoxe, il faut l'exagérer follement, comme il le fait, et encore ses exagérations le mettent-elles à la remorque de toutes les personnes bien intentionnées qui attribuent, ou peu s'en faut, la puberté à la lecture des « mauvais livres ».

Que l'on puisse distinguer dans la vie du moderne civilisé deux parts, l'une relevant des instincts, du tempérament, du caractère, des préceptes reçus, de l'expérience personnelle; l'autre résultant de la suggestion des romans et du théâtre, soit. Mais le départ sera bien difficile à faire, et l'on s'en convaincra pour peu que l'on prenne la peine d'essayer, je ne dis pas sur soi-même, mais sur la personne que l'on connaît le mieux.

Or la prétention de M. Nordau est d'assigner à la suggestion de la littérature de fiction un rôle tout à fait prépondérant. D'autre part il diminue autant que possible l'action inverse, celle de la vie sur la littérature. Il est de ceux qui croient que Balzac a fait la société du second Empire plus qu'il n'a peint celle de la Restauration et du Gouvernement de Juillet. Il ne peut supposer qu'un jaloux se vengerait s'il n'avait vu au théâtre *Othello*, ce qui ne l'empêche pas de déclarer en même temps que tous les personnages des écrivains, même de ceux qui passent pour les plus grands connaisseurs d'humanité, sont presque toujours impossibles et chimériques. Comment dès lors l'imitation peut-elle être tellement à craindre? Si la femme de la littérature de fiction est une femme à barbe, on peut espérer que, malgré la puissance de la suggestion, les femmes naturelles pourront

se risquer à la regarder sans que la barbe leur pousse au menton.

M. Nordau n'en est pas, d'ailleurs, à une contradiction près. A un autre endroit, il reproche aux écrivains de représenter des passions morbides, rares, extrêmes, et cette fois il les absout de l'accusation de mensonge tant prodiguée, pour lancer contre les grandes villes, et la civilisation qui leur fournit des modèles de détraquements, une philippique acrimonieuse et quérimonieuse.

Pour lui, comme pour Jean-Jacques, l'idéal serait de marcher à quatre pattes dans les bois. L'imagination est une chose qu'il faut, à tout prix, bannir de la vie. Tribulat Bonhomet, qui est le docteur Nordau deviné par Villiers, ne pensait pas autrement. La conclusion, c'est qu'il faut tuer les cygnes, et que la littérature « de fiction » est incompatible avec notre époque scientifique. La littérature ne doit plus être que la constatation de faits moyens déduits du cours ordinaire de la vie des masses, que l'enregistrement méthodique, selon les règles de la statistique, de documents humains d'une portée universelle, en vue du « meilleur devenir », comme dit ce bon M. René Ghil. On écartera tous faits exceptionnels, toutes complications, toutes aventures et autres fariboles. Des faits, et les plus plats possibles.

Les journaux donneraient la note. Au lieu d'entretenir leurs lecteurs de meurtres, d'incendies, d'accidents de chemin de fer, et d'autres événements qui n'arrivent jamais, ils se consacraient tout entiers à la description de la vie normale. On y lirait, par exemple, que les fonctions de digestion s'accomplissent avec une ponctualité exemplaire chez monsieur Un Tel (un haut personnage pour que la suggestion s'accroisse de son prestige), et que la matière a été reconnue louable, après examen par le docteur Nordau, psychologue.

ERNEST VERLANT.

Les Cités Futures

par ANDRÉ IBELS. Paris (Bibliothèque de l'Association).

M. André Ibels est un poète qui ne craint pas le ridicule. Il intitule une partie de ses petits poèmes : *Vers d'airain*.

Nous y trouvons les :

Vers d'airain « pour Emile Henry » ;

Vers d'airain « pour celle qui ne vint plus » ;

Vers d'airain « pour Ravachol » ;

Vers d'airain « pour la première sœur qui s'offrit à mes yeux » ;

Etc., etc.

Je n'hésiterai pas à constater que cet *airain* est parfois de qualité inférieure. Il y a des vers vraiment en toc. Tout cet airain sonne terriblement creux. Il s'y trouve, je me plais à le reconnaître, des vers de noble et de fière allure, des rythmes graves et bien martelés, qui sonnent ainsi qu'une marche guerrière, mais ces vers sont rares. Ils sont noyés dans la foule des vers raboteux, heurtés, dans la multitude des grandes, très grandes phrases creuses qui roulent leur insignifiance en des adjectifs sonores et vides — et les images en souffrent, naturellement.

Le livre de M. Ibels est précédé d'une préface fort bien écrite, de M. Paul Adam qui nous dit « qu'il convient de lire les *Cités Futures* » en réfléchissant !!

En récompense de cette préface M. Ibels a consacré à M. Adam « des Vers d'airain », qui eux-mêmes, sont suivis d'une « Proclamation à André Ibels », par Emmanuel Signoret.

Ajoutons enfin que la couverture du livre est illustrée d'un agréable dessin.

F. DE C.

Vers l'Orient

PAR ROBERT DE FLERS (Paris, Flammarion, 1 vol.).

De ces contrées, dont le cavaliere Baratta disait : « *terre deliziosissime sino al miracolo* », beaucoup de touristes modernes ne nous donnent plus que des descriptions désenchantées où l'Orient, trop étranger aux mesquines préoccupations du siècle, ne sert que de prétexte à leurs étroites et inutiles critiques. D'autres, comme M. Michel Noë dans ses récentes *Pages d'Orient*, n'y voient qu'un décor, bon tout au plus à relever d'une teinte d'exotisme quelque banale intrigue de roman. D'autres encore, à la cervelle anémique ceux-là, fournis d'écus et rongés de spleen, n'y sont allés que par désœuvrement, et nous en parlent sans chaleur, sans esprit, mais non sans ironie. Car les temps s'accomplissent, et notre époque de tristesse intellectuelle a cessé de comprendre le charme de cette terre souriante où nos poètes ont puisé, jadis, tant de souffle lyrique et d'inspiration frémissante.

Poète, M. Robert de Flers l'est beaucoup, je crois ; son livre me l'a prouvé, et c'est à ce titre, mais à ce titre seul, que je vais essayer de dire le bien que j'en pense. Ce qui m'a tout d'abord frappé, en le lisant, c'est une apparente tranquillité d'esprit et une attachante sincérité. L'auteur nous fait le récit très simple d'un voyageur pour qui les réminiscences poétiques et la légion fidèle des vieux souvenirs ont été les meilleurs compagnons de rêverie. Rien d'exquis comme cette simplicité ; rien d'aimable comme cette façon très douce de sentir et de rêver. Longuement préparé sans doute, averti sur toutes choses, il n'a pas connu la déception, ou, s'il l'a connue, elle n'a pu être que de

courte durée. A trouver petit ce que parfois il s'était imaginé gigantesque, il s'est pris d'une plus vive sympathie pour les lieux qu'il visitait, « et, lentement, doucement, il s'est laissé gagner par une émotion tendre, discrète et profonde, qui, bien souvent, amenait à ses yeux la bienfaisante rosée d'une larme ».

Ce n'est pas seulement pour la beauté d'un ciel prodigieux d'inoubliables mirages que M. de Flers s'est épris de la poésie de l'Orient; il a su faire mieux que de l'aimer, d'ailleurs: il l'a méditée et il l'a comprise. Voici un passage qui nous l'apprend: « L'Orient ne ressemble-t-il pas aux jeunes Égyptiennes, lui dont l'éclat aveugle dès le premier instant, mais se cache et se dérobe à travers le labyrinthe des rues et des impasses comme elles sous leurs voiles légers, et qui ne livre que peu à peu le secret de sa beauté? » et, plus loin, en parlant de Stamboul: « Nous l'aimons pour la mélancolie que lui donne la gloire évanouie du passé, pour ses citernes abandonnées, pour ses bijoux éteints, pour ses panaches fripés, et nous nous plaisons à contempler les étoffes qui nous sont rendues précieuses par leurs couleurs mourantes. »

Et partout où l'Islam a jeté son grand sommeil, M. de Flers recueille ce sentiment qui n'est donné qu'à une rare et douloureuse élite de connaître: une vague et infinie pitié des êtres et des choses, un attendrissement noble pour tout ce qui achève de s'éteindre et de mourir sans espoir de régénération possible, même dans la mort. Il nous rappelle la petite mendicante d'une légende circassienne: « Elle était merveilleusement belle et dormait dans un grand coquillage, au bord de la mer, où les agonisants venaient la voir et oublier un peu de leur douleur. Un soir, une princesse jalouse lui reprocha son inaction, et la petite mendicante quitta sa demeure. Comme ses yeux n'étaient point habitués à la lumière, elle souffrit, versa beaucoup de larmes, d'abord sans le vouloir, et ensuite parce qu'elle trouvait doux de pleurer ainsi; mais ses traits se creusèrent, sa bouche perdit sa fraîcheur, ses cheveux leur éclat... Et les agonisants qu'elle ne pouvait plus consoler s'en allèrent et moururent dans d'atroces douleurs. » — Et il la compare, oh! avec quelle poignante vérité, à Stamboul, « fée paresseuse et insouciant; qui est bonne comme les meilleures fées, mais qui ne veut point faire de miracles; qui a jeté sa baguette dans les eaux du Bosphore et qui, maintenant, sommeille à demi, regarde les étoiles à travers des grillages, écoute la chanson d'un jet d'eau, et rêve, rêve toujours, sans jamais se lasser de son inaction ». Et qui vous dit qu'elle n'est pas heureuse telle qu'elle est? Savez-vous ce que c'est que le bonheur d'une foi fervente? Que lui importent les supériorités, les soi-disant bienfaits de la civilisation? « N'allez point la réveiller avec de gros mots tels que civilisation, progrès, industrie, travail; vous lui feriez peur. Souvenez-vous de la petite mendicante. Laissez-la rêver, elle est heureuse et belle. Elle console par son aspect humble et reposé, par sa vie silencieuse et parfumée: ayez pitié des agonisants. »

Ecrire ainsi, c'est presque prier! C'est là le meilleur éloge que je ferai du livre, et c'est bien près d'être le plus beau de tous les éloges. Quand la voix du muezzin, et la chanson du pêcheur prenant l'uluf au clair de la lune, se seront tués à jamais tout le long du Bosphore, quand l'Orient, cette dernière patrie du rêve, aura cédé à l'envahissement mortel de l'industrie européenne, quand les cités énormes et fumeuses auront enlaidi et profané la terre entière, que feront donc les hommes?... C'est parce que l'espoir n'est plus permis que le regret atteint cette éloquence pénétrante. L'œuvre en est comme attristée, elle n'en est pas assombrie; en nous faisant entrevoir avec effroi le cercle borné et obscur que l'avenir nous prépare, elle nous ramène désespérément au culte des souvenirs. Comme l'auteur se l'est écrié parmi les temples écroulés d'Eleusis: « Retournons aux ruines. Regardons-y le soleil

tomber dans la mer et la montagne se couvrir des violettes du soir. Là nous serons plus près de ceux vers qui nous élevons notre esprit et notre cœur... Et, parfois, nous y regarderons passer les femmes qui ont les yeux tristes et doux, et qui vont à la fontaine puiser l'eau claire... »

Ce vers, par lequel José-Maria de Hérédia célèbre un peintre

Il a compris la race antique aux yeux pensifs.

peut s'appliquer à M. de Flers, qui définit si bien la gravité sérieuse de la physionomie des Orientaux: « Leur regard ne se promène pas, il se pose; la plupart du temps leurs yeux vagues et beaux attestent la contemplation d'une vision intérieure »; et, parlant des Bethlémitaines: « Elles ont de vieux souvenirs fidèles et tranquilles. Elles n'ont point de soucis, point de peines. Dans ce repos digne des civilisations disparues, dans cette vie paisiblement religieuse est le secret de leur beauté sereine, de leurs visages réguliers, de leurs regards que l'on n'oublie pas plus que le ciel étoilé des nuits de Syrie, une fois qu'on en a senti le charme tendre et profond. »

J'ai montré quelle conception large, élevée et sympathique l'auteur nous a donnée de l'Orient, en poète recueilli, en observateur attentif et en artiste. J'ai dit au début que son émotion paraissait contenue; je n'ai pas voulu dire cependant qu'elle manquât. On sent que son cœur bat dans ses paysages, même dans les plus calmes. Une dernière citation justifiera cette remarque. Je choisis ce soir de Bethléem où la nature, comme il le dit lui-même, semble ineffablement douce, où tout est tendre, depuis la chanson voilée des sources jusqu'à la voix des enfants et des vieillards... Voici:

« Sur les crêtes dénudées des collines, sur les bois d'oliviers qui couvrent le coteau, de l'horizon noyé tombe sur la terre une admirable sérénité, un grand apaisement; je ne sais quel calme vous entoure qui vous pénètre de douceur. On sent qu'on est auprès d'un berceau, et que la petite cloche qui s'agite dans le couvent latin retentit jusqu'au bout du monde dans la nuit de Noël, annonçant à tous le divin anniversaire. Ce n'est pas sans une profonde émotion que l'on voit se lever derrière les terrasses plates des maisons, à travers les branches torses et maigres des oliviers, bien pâle encore mais si fraîche, l'étoile tremblante comme une goutte de lumière, l'étoile que l'on aime pour sa douceur et sa mission, l'étoile des Rois Mages. »

Et permettez-moi d'en rapprocher cette impression d'un soir d'Athènes; vous ne lirez pas ces lignes sans les admirer:

« L'Hymette se colore des nuances du soir; le crépuscule teinte l'horizon d'une fraîche couleur de cerise; le Parnès et le Pentélique découpent sur le ciel leurs silhouettes précises; le temple de Thésée disparaît dans la brume, au pied même de l'Acropole; une petite mosquée byzantine, délicieuse pour sa minuscule coupole et ses murs crépis de rose, se couvre de tons violets et mauves; une cloche s'agite dans les montagnes de Daphni; la mer est piquée de voiles blanches qui regagnent le port: une grande paix tombe sur la campagne. Je ne sais quelle émotion mystérieuse vous envahit; les paroles de la « Prière sur l'Acropole » reviennent à vos lèvres, et animés d'une ferveur nouvelle auprès de ces marbres sacrés qu'a lavés le sang des victimes, vous vous prenez à évoquer ardemment ce rayon de lumière qui eût donné au monde la joie et la vérité, qui aurait pu partir de la lance que la vierge du Parthénon tenait dans ses mains sages et belles pour éclairer, par delà les Cyclades, les hauteurs désertes du Calvaire. »

Tout cela est très loin, très grand, et fort au-dessus des défailances du moment et des étranges petites choses, vulgaires ou malpropres, auxquelles voudrait nous accoutumer la littérature avilie d'aujourd'hui. Cela sonne haut dans l'âme, si je puis m'exprimer ainsi. Cela n'est pas nouveau, oh! je le sais; mais cela ne trompe point. Replongeons-nous donc par la pensée

dans le lointain mystérieux des âges; retournons aux ruines puisqu'elles nous conviennent au souvenir, à la Prière, — cette fête du cœur, — et au charme des rêves célestes qui ont ravi nos aïeux; respirons encore, le plus longtemps possible, cette sublime poésie qu'évoque le livre chaud et franc de M. Robert de Flers, et que, seule, la terre d'Orient, « délicieuse jusqu'au miracle », a toujours cultivée comme une fleur sacrée. Et, pour ceux qui sentent et qui pleurent, cela suffit.

VICTOR ORBAN.

Ambroise Thomas.

Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire national de musique, Grand-Croix de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, est mort à Paris le 12 février. Né le 5 Août 1811, il avait donc atteint sa quatre-vingt-quatrième année.

La famille d'Ambroise Thomas était d'origine lorraine. Le père, professeur de musique, lui inculqua les premiers éléments de son art. Quand il eut atteint l'âge de 13 ans, la famille vint s'établir à Paris, et Ambroise fut confié au pianiste Kalkbrenner, avec lequel il travailla jusqu'en 1828. A cette époque il entra au Conservatoire, où il continua ses études de piano, qu'il mena de front avec celles de l'harmonie et du contrepoint, alors professés par Dourlen et Lesueur, lequel fut aussi le maître de Berlioz. Il obtint successivement les 1^{ers} prix d'harmonie et de piano, puis, en 1832, le grand prix de Rome. Après avoir « fait » ses trois années de Villa Médicis, il revint à Paris, et reprit tranquillement le cours de son labeur, fécond s'il en fût, comme en témoigne ce tableau de ses œuvres, dressé par M. Hugues Imbert dans une notice nécrologique du *Guide Musical* :

OPÉRAS COMIQUES:	1837. <i>La Double Échelle</i> . . .	1	acte.
	1838. <i>Le Perruquier de la Régence</i> 3	»	
	1839. <i>Le Panier fleuri</i>	1	»
	1840. <i>Carlina</i>	3	»
	1843. <i>Angélique et Médor</i>	1	»
	1843. <i>Mina</i>	3	»
	1849. <i>Le Caïd</i>	2	»
	1850. <i>Le Songe d'une nuit d'été</i> 3	»	
	1851. <i>Raymond</i>	3	»
	1853. <i>La Tonelli</i>	2	»
	1855. <i>La Cour de Célémène</i>	2	»
	1857. <i>Psyché</i>	3	»
	1857. <i>Le Carnaval de Venise</i>	2	»
	1860. <i>Le Roman d'Elvire</i>	3	»
	1866. <i>Mignon</i>	3	»
	1874. <i>Gille et Gillotin</i>	1	»
OPÉRAS :	1841. <i>Le Comte de Carmagnola</i> 2	actes.	
	1842. <i>Le Guérillero</i>	2	»
	1868. <i>Hamlet</i>	5	»
	1882. <i>Françoise de Rimini</i>	4	» et prologue.
BALLETS:	1839. <i>La Gipsy</i>	3	»
	1846. <i>Betty</i>	2	»
	1889. <i>La Tempête</i>	3	»

En 1851, la mort de Spontini lui fournit un siège à l'Institut et, en 1871, celle d'Auber le fit appeler au poste de Directeur du Conservatoire, qu'il occupa jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant 25 ans. Il habitait alternativement Argenteuil, près de Paris, et Illiec, une petite île de l'archipel de Saint-Gildas, le long des Côtes du Nord, dans le pays de Tréguier; il affectionnait particulièrement cette retraite, où il vivait paisible au milieu des siens, en face de la mer grise, dans le cadre artistique des objets d'art et des antiquités de toutes sortes qu'il se plaisait à rassembler.

Peu d'hommes ont donné l'exemple d'une plus parfaite insouciance de l'éclat, du bruit qui se fait autour d'un nom, de cette renommée si affriolante pour tous les artistes, auxquels souvent l'obscurité est un pire destin que la raillerie des foules. Si le sort lui dévolut une existence exempte de toute complication, de toute aventure, de ces brusques à-coups qui morcellent l'existence de tous les grands artistes, on peut dire qu'il se fit son complice en évitant avec une sorte d'indolence, de provoquer ces événements. La Gloire vint avec la Fortune le trouver dans son lit, et, illustre, il le fut en dépit de lui-même. Aussi, cette carrière si remplie a-t-elle la banalité simple, l'enchaînement logique et prévu des vies de bourgeois heureux; il eût pu s'appliquer le joli mot d'un contemporain: « Dans ma vie, il n'y a que des dates. »

Et pourtant, cet heureux était un mélancolique, un triste. Les portraits ont popularisé cette figure sombre et comme ravagée par la souffrance et le malheur, une façon de prisonnier ou d'exilé de ballade romantique.

Au point de vue artistique, il serait téméraire de porter dès aujourd'hui, sur Ambroise Thomas, un jugement définitif; mais plus d'un trait caractéristique s'en dessine déjà.

Les vingt-trois ouvrages dramatiques qu'il nous laisse se résument facilement dans deux œuvres: le *Caïd* et *Hamlet*. La première, œuvre charmante de verve, de légèreté, de gaité, de finesse, de grâce, en un mot, toutes les qualités propres à cet ancien opéra comique français, qui mérita jusqu'aux suffrages des maîtres les plus austères de l'art allemand. Ce même esprit anime toutes les partitions de la première manière d'Ambroise Thomas, dont l'œuvre peut être divisée en trois périodes distinctes: de la *Double Échelle* à *Mina*, du *Caïd* au *Roman d'Elvire*, de *Mignon* à *Françoise de Rimini*.

De ces trois périodes, c'est la seconde qui fut la plus brillante. C'est par *Mignon* que s'ouvre, après une interruption de six années, la troisième période, celle de sa seconde manière. Bien qu'encore opéra comique, la partition de *Mignon* ressemble beaucoup plus à celle d'*Hamlet* qu'à ses aînées; elle y mène directement, et, malgré le caractère différent du sujet, tout ce que l'on peut dire de l'une s'applique également à l'autre. L'enthousiasme des foules consacra la vogue de ces deux œuvres, dont la première, — *Mignon* — atteignait il n'y a pas longtemps sa millième représentation à l'Opéra Comique. Il est néanmoins incontestable — et cet aveu personnel se corrobore de quantité de témoignages identiques, — pour tous les adeptes du grand art, pour tous les attirés vers de nouveaux horizons artistiques, ces partitions soi-disant géniales distillent un ennui mortel. Encore que l'on soit wagnérien ou franckiste, on ne peut écouter et applaudir Boïeldieu ou Rossini, Marschner ou Lortzing, Gounod et Bizet, voire parfois Meyerbeer; leurs œuvres, à ceux-là, ont un certain style et des qualités propres; qui commande notre estime, soutiennent l'intérêt et sollicitent les applaudissements. Mais avec *Mignon* et *Hamlet*, nous nous trouvons en présence de je ne sais quoi de veule et d'équivoque, il y a cependant là de l'inspiration, banale si l'on veut (et cette double qualité d'inspiration facile et de confortable banalité suffit à expliquer la vogue merveilleuse de la romance de *Mignon* et du duo d'*Hamlet*); mais il y a aussi le désir immodéré de montrer toute sa science musicale, l'insupportable souci d'une sorte de modernité de mauvais aloi, consistant dans un travail pénible de l'accompagnement, une forme tourmentée d'intempêtes recherches; réunis, ces éléments hybrides réagissent l'un sur l'autre dans le plus fâcheux contraste, communiquant un véritable malaise. Cette muse facile et rieuse d'Ambroise Thomas, s'efforçant vers le drame et la modernité, semble une soubrette écrasée sous un harnais de Valkyrie. Et beaucoup plus tard encore, quatorze ans après le triomphe d'*Hamlet*, alors que la pauvre muse elle-même était morte, il voulut lui

survivre, produire encore; ce fut le four de *Françoise de Rimini*, où la foule elle-même chercha vainement sa bonne pâture, et, sept ans après, la *Tempête*, où sombrèrent définitivement, sans doute, des vellétés de créations ultérieures.

Si à propos de cette lourde machine qui a nom *Hamlet*, constellée de cadences, de points d'orgues, de traits, où se donnent rendez-vous toutes les formules du vieil opéra, j'ai parlé de tendances modernistes; que l'on ne se méprenne pas sur la portée de cet adjectif; ce modernisme n'est tel, que relativement aux créations antérieures du compositeur. L'art wagnérien et la vigoureuse poussée de la jeune école française qui en fut le contre-coup, le laissèrent froid ou hostile. Chez cette nature taciturne, modeste, hermétique, cette répugnance se traduisit plutôt par de l'indifférence et de l'inertie, sans se manifester ouvertement. Mais « ceux d'aujourd'hui » ont encore sur le cœur sa significative abstention aux funérailles de César Franck, professeur au Conservatoire, le pauvre grand homme qui s'en alla au cimetière, pauvre et obscur comme il avait vécu, sans que seulement une délégation officielle du Conservatoire fût venue saluer sa dépouille mortelle; — ce qui n'empêchera pas son nom d'entrer dans la Postérité.

Retiendra-t-elle celui d'Ambroise Thomas? Oui, sans doute, mais pour l'inscrire à côté de Boïeldieu, d'Hérold, d'Auber, et non des grands maîtres de l'art lyrique qu'il prétendit égaler. La France lui a fait des funérailles solennelles, honorant d'un hommage largement justifié le vénérable doyen des musiciens français, l'homme loyal, laborieux et modeste qu'entouraient un respect et une déférence unanimes.

L'artiste, lui, était mort depuis longtemps.

ERNEST CLOSSON.

L'Œuvre de Mort.

—

PAR MAURICE LEBLANC (Paris, Ollendorff, 1896, 1 vol. in-18, 3 fr. 50).

Le roman de M. Leblanc est à plusieurs titres un des plus intéressants, sinon des meilleurs que l'ont ait publiés depuis le commencement de l'année.

Et cependant, il mérite encore de nombreuses critiques.

D'abord, est-ce bien là un seul roman? N'y aurait-il pas lieu de considérer plutôt cet ouvrage comme une suite de nouvelles? Il nous semble que le livre de M. Leblanc ne présente pas le caractère d'unité nécessaire à toute œuvre d'art ou de pensée. L'auteur nous montre un jeune homme, Marc Hélienne, écrivain raté et misérable, doué d'une certaine lucidité psychologique. Poussé par la faim et par le désir de se faire une vie indépendante qui permettrait à son talent de se développer librement, il empoisonne son père. Après quelques années, il se marie, rencontre en voyage une amie de sa femme et en devient follement amoureux. Cette fois il n'est plus aux prises avec les difficultés matérielles de la vie; c'est pour un sentiment, pour son bonheur, qu'il doit lutter. Il songe longuement à tuer sa femme, mais ne parvient à s'y résoudre; et dès lors il se sent condamné « à un décevant, ténébreux et stérile bonheur ».

Or, sur cette trame curieuse, bien qu'assez peu vraisemblable, viennent se greffer à tous moments de nombreux épisodes, qui prennent la première place dans le récit et laissent dans l'ombre la thèse qu'a voulu défendre M. Leblanc et que nous trouvons dans les dernières pages de son livre: « L'existence de Marc se résume en deux actes: la première fois, il a tué par cupidité; la seconde fois, il n'a pu tuer par amour. Il a tué quand tuer était un crime, non quand tuer était un devoir. Il a tué pour affranchir son corps, non pour affranchir son âme. Il a tué pour de l'or, non pour conquérir la vie, la vie féconde, la vie

» douloureuse, la vie ardente, la vie bienfaisante, la Vie, seule » raison de vivre. »

C'est ainsi que l'auteur nous raconte notamment, sans que ce soit nécessaire à l'intelligence du roman ou à la psychologie des personnages, la vie de Marc avec sa première maîtresse, son séjour en Italie, et sa vie à Paris en compagnie d'amis qui l'exploitent.

Et c'est cependant l'un de ces épisodes qui contient les pages les plus curieuses du livre, pages d'observation minutieuse et de sensualité raffinée.

Étant en Italie, Marc fait le portrait d'une jeune fille de quatorze ans. Les souvenirs de son ancienne maîtresse l'assiègent; il passe par toutes les souffrances d'une crise de sensualité; et pour apaiser la révolte de ses sens, « il élit les charmes d'Aniella pour une fête des yeux, fête discrète, destinée à s'élargir progressivement en apothéose. »

« Maintes fois, il est forcé d'accrocher ses doigts aux barreaux de la chaise, se défendant contre le flot de désir qui l'emporte. Mais, par une lente éducation il parvient à plier son désir à sa volonté, et au moment de partir, alors qu'Aniella, folle d'amour se précipite dans ses bras, il la repousse pour garder d'elle une image insaisissable, comme un rêve toujours flatté, jamais étreint. »

Cet ouvrage abonde en scènes curieuses; mais il n'en est pas moins d'une immoralité aussi extravagante qu'inutile; il marque cependant une étape dans l'œuvre de M. Leblanc, qui, s'il n'est pas exempt de défauts, possède néanmoins de solides qualités de romancier. Espérons qu'à l'avenir, il ne les exercera que sur des sujets plus simples et moins choquants.

Qu'il nous soit permis de finir par une observation d'un autre ordre: pourquoi l'auteur ne s'étudie-t-il pas à assouplir son style, toujours rocailleux, dur et désagréable? D'autant plus qu'ayant un joli talent d'écrivain, M. Leblanc doit soigner la forme de ses œuvres, et ne pas négliger son style comme il l'a fait jusqu'ici. D'ailleurs, voyez où l'entraîne cette négligence: à de grosses fautes de français, à des contre-sens impardonnables comme celui-ci, qui se trouve presque en tête du volume: « Sauf une porte de communication, nulle issue ne l'autorisait à sortir. » Cet exemple, pris entre beaucoup d'autres, prouve que M. Leblanc connaît mal le français, qu'il n'a pas une notion exacte du sens des mots qu'il emploie, — puisqu'il confond *autoriser* et *permettre* — et que, pour exprimer ses pensées, il aurait besoin de consulter fréquemment un dictionnaire.

Il est à espérer que M. Leblanc ne suivra pas les préceptes de tous les jeunes esthètes idéalistes qui prêchent le mépris de la forme, oubliant qu'une œuvre ne peut être grande et belle, que quand l'expression est exactement adéquate de la pensée.

ROBERT CANTEL.

TABLEAUX VIVANTS, par Aurélien Scholl. — Paris, Charpentier. 1 vol. in-16, 3 fr. 50.

Une série de petites nouvelles spirituellement contées sur le ton badin habituel du chroniqueur parisien: esquisses habilement croquées, silhouettes rapidement découpées, ombres chinoises vives, alertes et gaies. M. Scholl semble avoir hérité de Rabelais le don d'affubler ses personnages de noms bien caractéristiques; c'est ainsi qu'il fait successivement défiler devant nous: Blanquefort, le maréchal-ferrant; Anatole Durozois, le bookmaker; Vieilletouche, l'ingénieur des ponts et chaussées; l'abbé Coqépâte; le comte de Haltern, un sportman; le marquis de La Marmite, un vieux gentilhomme, et ses amis, le baron de Marlou-le-Roy, M. de La Bécardière, châtelain des Cantharides; la baronne de Ventremol; M^{me} d'Austerlitz, etc., etc.

Peut-être est-ce un défaut de réunir tous ces contes en un gros volume, car, plus que toute autre, la prose de M. Scholl fatigue vite, et gagne à être lue à petites doses. R. C.

Memento.

CAUSERIE INTÉRESSANTE de M. André Hallays, samedi dernier au Cercle Artistique, sur *la Mode en Art et en Littérature*. L'orateur a passé en revue et commenté avec un aimable persiflage les engouements multiples et éphémères des modernes Bouvard et Pécuchets pour les ameublements japonais, anglais, empire et incohérents, — la peinture naturaliste, idéaliste et symboliste, — la poésie réaliste, mystique et vers-libriste, — la musique wagnérienne, populaire et palestrinienne, — la littérature des Tolstoï, des Ibsen, des Bruant, des Nietzsche et des d'Annunzio, — la politique boulangiste, socialiste et anarchiste. Les causes de cette vertigineuse succession de tendances contradictoires, où le bon, le médiocre et le pire sont confondus pêle-mêle, peuvent être attribuées au goût de l'Archéologie mise à la portée de tous et dégénérée en « muséomanie », et au cosmopolitisme intellectuel, né des Salons internationaux et des nombreuses et fidèles traductions d'œuvres de toutes les littératures contemporaines.

La mode ne se crée pas spontanément. Malgré ses caprices et son apparente fantaisie, elle subit fatalement la loi que lui impose la personnalité ou le très petit groupe de personnes les plus en vue de la société. Louis XIV, M^{me} de Pompadour, Marie-Antoinette, la Cour de Napoléon I^{er}, ont eu sur la mode de leur époque une influence prépondérante. Aujourd'hui il n'est plus de tyran, et l'instabilité des fortunes, l'envahissement des parvenus, le souci des affaires, en détruisant les loisirs favorables au développement du goût, n'ont laissé place qu'à cette badauderie naïve et indifférente que nous appelons snobisme. En réalité le snob — dont M. Hallays a esquivé la psychologie et tenté la défense avec humour — ne crée pas la mode; il se contente de suivre les tendances diverses émanant de l'art et de la littérature.

Jamais les arts n'ont été plus solidaires qu'au XIX^e siècle. On constate entre eux un phénomène de pénétration réciproque qui s'est développée surtout depuis le romantisme. Peintres, poètes et musiciens cherchent à employer les ressources des arts voisins. S'il y avait entre eux un lien, une réelle entente, les artistes seuls imposeraient la mode. Pourtant, ils n'ont jamais, autant que de nos jours, cherché à secouer toute entrave, tout respect des traditions de sociabilité au bénéfice de l'individualisme.

C'est sur cette constatation affligeante que l'orateur a terminé. A notre avis, il aurait pu conclure en ajoutant: c'est à cause de l'absence d'un courant unique et caractéristique dans le goût et la mode que notre époque manque d'un style; et un style nouveau ne sera engendré que sous l'influence d'une mode assez tyrannique pour drainer tous les éléments d'enthousiasme épars dans la société.

Jss.

ENCORE une manifestation de sympathie à la mémoire de M. Deburllet comme ministre des Beaux-Arts: Son fils qui a fait, m'a-t-on dit, deux ou trois aquarelles et autant de peintures à l'huile, vient d'être nommé membre du jury pour le salon de l'Exposition universelle de 1897. Il paraît qu'il y a des peintres, des vrais, qui renoncent à faire « juger » leurs œuvres par ce jury... Mais aussi, ne sont-ils jamais contents, ces peintres!

LE 24 FÉVRIER prochain, s'est ouverte, 11, rue de la Chaussée d'Antin, Salle de la Librairie de l'Art Indépendant, une Exposition de peintures et pastels, par E. Schuffenecker.

L'art appliqué à la cuisine. — Les pontifes plus ou moins officiels se sont réunis lundi au Grand-Hôtel, pour banqueter. L'état major boulangiste était au complet. Quelques ministres honoraient de leur présence cette cérémonie culinaire.

L'art belge a été sauvé une fois de plus! Désormais, toute l'activité artistique sera enrégimentée, soumise aux concours, tarifée, sanctionnée, diplômée par un jury toujours le même et toujours infaillible.

Ce beau programme a été acclamé d'enthousiasme entre la poire et le fromage. Quelques verres de champagne ont entraîné les adhésions; le chasse-café a triomphé des dernières résistances.

A propos de banquets, un grincheux a posé cette question: qui est-ce qui paie ces petites fêtes? Les organisateurs? Les invités? Ou bien la caisse formée au moyen des subventions officielles?

G. B.

Tout le monde connaît le joli livre de M. Ernest Maindron, *les Affiches illustrées*, paru à la Librairie Artistique (G. Bouvet), et si vite épuisé.

Ce que M. Maindron a fait pour les affiches françaises de 1886-1895, M. Maurice Bauwens, un délicat lettré et un subtil artiste, le fera pour les affiches belges et anglaises.

Cet ouvrage paraîtra d'ici trois à quatre mois à la Librairie Artistique, et publiera accessoirement deux affiches hollandaises et deux affiches allemandes.

Les Affiches illustrées paraîtront d'abord en édition de luxe. Sitôt épuisée, une édition populaire sera publiée.

Il n'est pas douteux que ce livre n'obtienne le plus vif succès.

DE C.

AU THÉÂTRE DU PARC. — Tous les soirs: *Les Jocrisses de l'Amour*, la joyeuse comédie de Th. Barrière et L. Thiboust; le spectacle commence par *l'Ingénue* de Meilhac et Halévy.

Dimanche à 2 heures, en matinée, *Les Jocrisses de l'Amour*.

AU THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Représentations de *La Légende de Saint-Guidon*, naïveté de haute fantaisie, par Amédée Lymen. — *Maison impossible*, rêve fantastique du même auteur.

Les bons conseils d'Albrecht, par lui-même.

La marche à la corde, de Léon Dardenne.

Le fantaisiste *Rhamsès II* dans ses originales compositions.

Le poète *Edouard Bernaert*; le compositeur *Jules Baur* (œuvres nouvelles), etc.

Dernières représentations de *La Pneumanie*, de Victor Crabbe, pour faire place à *Vers l'âge d'or*, pièce à grand spectacle de Léon Dardenne, qui passera très prochainement.

Bibliographie.

E. BOURGEOIS. Le Grand Siècle, Louis XIV, les Arts, les Idées, d'après Voltaire, Saint-Simon, Spanheim, Dangeau, M^{me} de Sévigné, Choisy, La Bruyère, Laporte, le *Mercur de France*, la Princesse Palatine, etc. — A. BRUANT. Chansons et monologues. — M. FÉODOROWNA. Correspondance de Sa Majesté l'Impératrice Marie Féodorowna avec M^{lle} Nélidoff, suivie des lettres de M^{lle} Nélidoff au prince A.-B. Kourakine. — GRANSEC. Poésies. — E. GRUCKER. Lessing. — LAMARTINE. Œuvres (réédition.) T. 1^{er}. — SPULLER. Hommes et Choses de la Révolution. — E. STAPFER. Jésus-Christ avant son ministère. — MARCEL PRÉVOST. Le Mariage de Juliette. — GASTON DESCHAMPS. Chemin fleuri. — JULES LEMAITRE. La bonne Hélène. — A. STERN. La Vie de Mirabeau. — M. DE POLIGNAC. Recueil de poésies magyares. — ISAMBERT. La vie à Paris pendant une année de révolution (1791-1792). — Mgr. D'HULST. Conférences à N.-D. — E. LEDRAIN. La Bible. T. IX. — GABRIEL MOUREY. L'œuvre nuptiale. — DUC DE RIVOLI. Les Missels Vénitiens. — M. MAERTERLINCK. Le Trésor des Humbles. — J. DE TISSAN. Erythrée.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- CROCQ (fils). — *Sur quelques phénomènes de l'hypnose*. Brochure in-8°, avec 31 figures dans le texte 2 50
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- DALLEMAGNE (J.). — *La Peine corporelle et ses bases physiologiques*. In-8°. 1 00
- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- FRANCK (Louis). — *L'Épargne de la femme mariée*. 1892. In-4°. 1 00
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Évolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00
- VANDERVELDE (Emile). — *Au Montenegro*. 1893. In-8°. 1 00
- *Les bureaux de statistique du travail*. 1893. In-8°. 1 00
- et MASSART (J.). — *Parasitisme organique et parasitisme social*. 1893. In-8°, 68 pages 2 00
- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs, étude d'histoire de droit*. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 6 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux boissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur — Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à.....

rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de

dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



LA
JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. -- L'Art et la mode.
FRANCIS DE CROISSET. -- « Le Petit Duc » de Paul Hervieu.
— Le Congrès des Poètes.
G. M. S. — La Libre Esthétique.
JEAN DELVILLE. — La Renaissance esthétique.
DELZIRE. — Au Nom de la Forêt et du Parc.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

**Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique**

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et **Robert Cantel**, *secrétaires* ;
tout ce qui concerne l'*Administration* à **M. Henri Lamertin**,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert
Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de
Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert
Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector
Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis
de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David,
Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée,
Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille,
Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José
Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René
Janssens, Hubert Krains, Nelson Lekime, Jules
Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules
De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Margue-
rite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps,
Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens,
Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant,
Charles Viane, Auguste Vieriset, Léopold Wallner,
A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec-
tion complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix
de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de
Léopold WALLNER, d'après les poèmes de
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique
et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE-
CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts
volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de
la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numé-
roté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et
vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition dé-
finitive contenant : Les *Complain-
tes*, l'*Imitation de Notre-Dame de
la Lune*, le *Concile féerique*, les
Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition
définitive avec préface de Paul
Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livres de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème
en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

L'Art et la Mode

La substantielle et spirituelle conférence faite au *Cercle artistique et littéraire* par M. André Hallays, a été analysée ici comme il convenait. Mais M. Hallays est un remueur d'idées, et ses causeries ont un retentissement qui dépasse les limites restreintes du compte-rendu. En étudiant malicieusement l'influence de la mode sur les manifestations artistiques, M. Hallays a eu des paroles aiguës, des jugements profonds sur la maladie qui ravage les écrivains, les peintres et les musiciens français. Ces paroles et ces jugements, en ce qu'ils ont de général, s'appliquent évidemment aux artistes belges. Je demande la permission, avant de le démontrer par quelques exemples, d'insister sur certains phénomènes dont M. Hallays n'est pas averti, et qui tiennent à l'état intellectuel de notre pays.

Il n'y a nulle opposition entre la mode et l'individualisme qui règnent aujourd'hui. Ce qui est à la mode, c'est précisément l'individualisme. On ne vise plus à faire œuvre belle, mais à être un individu attirant les regards, un individu parmi d'autres individus, l'empereur, le dieu des individus, bref, si je puis dire, l'individu par excellence, le type de l'individu! Poussez un peu nos originaux des arts et nos excentriques des lettres, et ils finiront par cette confidence modeste: « C'est moi qui suis l'Individu. »

C'est la mode qui le veut ainsi; car, dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, en dehors des monstres et des malades, il existe, au sens prétentieux du terme, peu d'individus. Les individus qu'on nous exhibe sont des individus factices. Pour arriver à la dignité d'individu, il faut faire un stage laborieux. Celui qui a des tics les exagère; celui qui n'en a point en

invente, ou adopte ceux qui viennent d'être inventés. Or, dans les arts et dans les lettres, le tic est chose non de pensée, mais d'expression; le tic est une maladie de la forme. De là, le néo-impressionnisme, le tachisme, le vibrisme et le pointillisme; de là, l'instrumentisme, le magnificisme et le verslibrisme; de là ces œuvres bizarres où la platitude native s'exprime par les procédés les plus raffinés, ces toiles où l'on voit l'âme d'un Cabanel revêtir l'enveloppe corporelle d'un Thorn Prickker, ces poèmes où l'on contemple Joseph Prudhomme se rendant à Byzance pour recueillir la succession éventuelle de M. Mallarmé, et Calino revenant de Pontoise, afin d'être M. René Ghil.

Notre pays, je le reconnais sans chauvinisme, est un terrain merveilleux pour la production des faux individus. A ce point de vue, il l'emporte sur la France. Voici pourquoi :

Les Flandres ont, en peinture, une tradition glorieuse. Mais cette tradition, interrompue pendant plus d'un siècle, reprise avec peine il y a quarante ou cinquante ans, interrompue de rechef depuis plusieurs lustres, n'est pas sur le point d'être renouée.

D'autre part, la médiocrité d'esprit et le manque de culture de la plupart de nos peintres leur interdisent l'espoir de faire jaillir du sol natal un art moins matériel et plus noble que celui de la Renaissance flamande. Dans ces conditions, l'individualisme a beau jeu. Tandis que la précaire descendance de nos grands peintres flamands, de jour en jour plus douteuse, se confine en de patients travaux, chaque coloriste ayant adopté une spécialité et faisant valoir, avec probité, sa minime part d'un vaste héritage, les peintres nouveaux sont pour l'insatiable mode une proie sans défense. Les uns s'enrôlèrent dans les milices de Seurat; les autres suivirent la cruelle marotte de

Van Gogh; d'autres serrèrent sur leur cœur, comme un fruit des Hespérides, le pâle navet de la peinture « idéiste »; et j'en sais qui, en ce moment, interrogent l'horizon, anxieux de voir surgir le veau tricéphale qu'ils adoreront demain.

Nos écrivains sont encore plus exposés que nos peintres.

Il n'existe pas, en Belgique, de tradition littéraire. Notre plus grand écrivain, Octave Pirmez, fut un isolé. L'écllosion de 1880 est un phénomène déconcertant. Quoi qu'on en puisse penser, le mouvement auquel elle a donné naissance n'a pas suffi à fonder une tradition. Sans doute, les plus clairvoyants parmi les jeunes écrivains, comme Octave Pirmez lui-même, se rattachent directement à la littérature française, mais la masse, sous prétexte d'art national ou d'art individuel — ces deux dadas contradictoires servent tour à tour au même cavalier! — s'abandonne avec délices aux cocasseries les plus récentes. Non seulement il n'y a point de tradition littéraire, mais la décadence des études classiques est encore plus marquée en Belgique qu'en France. La folie de l'individualisme se mire, avec des contorsions de joie, dans le miroir déformant d'un abominable patois, le jargon franco-belge.

Ignorer son métier et proclamer la nécessité de cette ignorance, c'est être doublement individualiste, car si, pour les esprits ornés, la folie ambiante peut n'être que dangereuse, elle devient mortelle pour les ignorants.

Au manque de tradition et au défaut de culture il convient d'ajouter enfin l'influence néfaste de la politique. Cette influence n'a jamais eu de contre-poids dans notre pays. Tout notre mouvement intellectuel, pendant soixante ans, a été détourné et absorbé par la politique. Certes, nous n'en sommes plus, comme avant 1880, à parquer nos écrivains en catholiques et en libéraux; mais l'action de la politique sur nos mœurs littéraires, si elle est plus indirecte, n'en demeure pas moins puissante.

Toute politique, à moins d'être purement négative, est fondée sur la croyance au progrès indéfini; toute politique se propose, à tort ou à raison, par des moyens bons ou mauvais, peu importe, de rendre l'homme moins misérable en améliorant la société. Aujourd'hui vaut mieux qu'hier; demain vaudra mieux qu'aujourd'hui.

Ce que les politiciens pensent de l'État, ils l'étendent aux arts et aux lettres. De même que la Cité

de l'avenir doit être meilleure, de même la Beauté future doit être plus belle que la Beauté présente, qui commence à mourir au moment où elle s'incarne. Ainsi, le romantisme fut plus beau que le classicisme, le naturalisme plus beau que le romantisme, le symbolisme plus beau que le naturalisme, et les « apporteurs de neuf » travaillent, à l'ombre de leurs oreilles, à une œuvre qui ne peut manquer d'être plus belle que le symbolisme.

Cette théorie du progrès indéfini, que l'on peut admettre en politique, est insoutenable quand on essaie de l'appliquer aux arts. Après Voltaire, le progrès s'appelle Népomucène Lemercier; après Hugo, Ponsard; après Musset, M. Scribe. Dieu me garde d'enfoncer une porte béante: le progrès c'est tout simplement la nouveauté plus ou moins neuve et c'est la mode qui détermine la nouveauté.

Les solennelles niaiseries sur la perfectibilité de l'art, qui plaisent naturellement aux utilitaires, exercent chez nous des ravages d'autant plus grands que, depuis 1880, des politiciens en vue se sont mis, dans le camp des snobs et des sous-snobs, à jouer au critique et à l'esthète. Grâce à eux, la confusion est aujourd'hui complète et l'on se sert du même adjectif pour désigner les adversaires du suffrage universel et les détracteurs du vers libre.

Il y a le politicien esthète comme il y eut le bourgeois gentilhomme.

Le politicien esthète se sert de l'influence exercée sur l'art par la politique pour enfler jusqu'aux astres la chétive grenouille de sa vanité.

Si le politicien esthète s'essouffle à suivre, voire à précéder toutes les modes, c'est afin de rester à la mode lui-même.

Il a l'habitude de sauter sur les épaules des artistes sous prétexte de les montrer à la foule.

(A suivre.)

ALBERT GIRAUD.

Le Petit Duc

par PAUL HERVIEU (Paris, Alph. Lemerre, 1896).

Au moment de faire une analyse du dernier livre de M. Paul Hervieu, le *Petit Duc*, je me trouve fort embarrassé.

En effet, dans ce volume composé de plus de vingt-cinq nouvelles, il n'en est pas une qui ne soit digne d'arrêter l'attention.

Combien peu de parenté entre *Pif*, cette histoire tragique de ce mégalocephale dont la vie amoureuse est criminelle et la vie familiale si chaste, et le *Petit Duc*, ce conte de discrète ironie où nous

voyons, dans le but de se faire ouvrir la porte des châteaux voisins, un petit ménage de parvenus attirer chez lui un jeune duc authentique, et le retenir par des moyens qui font honneur à la grâce et au peu de scrupules de la maîtresse de maison.

Entre la *Chatte*, cette fantaisie où chaque phrase est un petit chef-d'œuvre, et qui renferme tant d'élégance unie à tant de poésie; et *Poules*, cette description si violente et si étrange qu'elle fait courir aux reins un frisson de peur; quel est le trait d'union?

Dans les contes intitulés le *Courant* et *Petite Maison*, il passe un vent de folie, quelque chose de si bizarre et de si inquiétant que, malgré soi, on songe à certains livres de Maupassant — à ceux de la fin — et voici dans *A propos d'Ève* un baignage spirituel qui raconte, avec un monde de sous-entendus et d'expressions mi-voilées, que la tentatrice avide, mère du genre humain, « était une grande gamine exubérante et bonne enfant, ayant mis Adam dans le chemin de la vérité par hasard, par gaucherie même, avec un air vite et joliment penaud de ce que ses démonstrations lui attireraient... »

Dans la *Justice sous un saule*, *Amanda*, *Sous le quinconce*, et la *Parole est d'or*, il y a presque de l'humour; dans *Silhouettes*, se trouve une affreuse mélancolie, et tout le dégoût de la veulerie humaine se découvre dans *Prosper*.

C'est par la diversité même des sujets, que le livre de M. Paul Hervieu est si attachant, c'est grâce à cette variété et à ces contrastes que la personnalité de l'auteur nous apparaît plus saisissante que jamais.

Nous le retrouvons tel que nous le connaissons par *Les yeux verts et les yeux bleus*, *Flirt*, *Peints par eux-mêmes*, *l'Armature* et les *Tenailles*, ce misanthrope qui méprise fort l'homme, pour s'indigner de ses vices ou de ses travers, mais qui les note, les détaille, les collectionne; cet aristocrate qui, dans les sujets les plus brûlants, reste toujours maître de lui, s'écarte de ses personnages, ne s'emballe jamais, car il lui répugne de monter sur les tréteaux. Il a une ironie curieuse, où je rencontre de l'amertume, du dégoût et du sourire. Souvent cette ironie nous paraît de l'indifférence, tant elle hausse les épaules, et le dédain est si poli qu'il semble de l'insouciance.

Mais ne vous y fiez pas. Voilà un mot qui frappe cruellement, au moment le plus inattendu; voici

une allusion qui glisse comme un serpent, sous une phrase élégante, et les sous-entendus sont perfides.

M. Hervieu a le talent de rester toujours dans le bon ton. Il a du tact et de la mesure. Il a même, qu'on me pardonne cette audace, la véritable distinction moderne, celle qui consiste dans la sobriété des sentiments, dans l'effacement des angles, et dans une attitude de correction souriante qui n'est pas la froideur anglaise et qui n'est plus le laisser-aller engageant de la vieille société de France.

Stendhal et Mérimée sont ses précurseurs, mais Stendhal, à force de la chercher la portait mal, et Mérimée en était souvent guidé.

Chez M. Paul Hervieu, au contraire, cette distinction est innée. Il l'a en lui, il l'a toujours possédée et c'est pourquoi elle ne l'éblouit pas chez les autres, chez les mondains.

Comme l'élégance est pour lui chose toute naturelle, il fait parler les personnages de la société autrement que dans les romans de M. Georges Ohnet, et ce langage est celui-là même qui coule de ses lèvres.

De plus, comme c'est un penseur et un observateur, les « mondains » ne lui font guère illusion. Pourtant, il se sent porté vers eux, car ils sont plus précieux, plus raffinés, plus compliqués, et parce qu'il trouve chez eux l'alléchant paradoxe de la vilaine âme sous d'exquises manières.

Sa curiosité n'est d'ailleurs pas exclusive. Il aime contempler les mœurs des petites gens. Les petits bourgeois aux petits vices, misérables et pâles (*figures pâlottes et figures sombres*) l'attirent et c'est avec intérêt qu'il analyse le minuscule monde de leurs étroites passions.

Il n'est jamais immoral, pour la raison bien simple qu'il ne veut pas donner d'opinion. Jamais une réflexion ne le fait entrer en scène, et il n'est pas impassible, au moins est-il essentiellement objectif.

C'est au lecteur à tirer toute conclusion morale des livres de M. Paul Hervieu. Tant pis pour lui si son caractère est mal fait. La graine a été jetée. Le terrain bon fera pousser des fleurs et le mauvais produira l'ivraie.

M. Hervieu est un écrivain qui est trop méfiant pour être poète, et trop pessimiste pour tenter d'être moraliste, et, tel qu'il est, on l'aime.

FRANCIS DE CROISSET.

Le Congrès des Poètes.

180 OPINIONS SUR PAUL VERLAINE.

La scène représente une chambre en désordre.

—

1^{er} poète. — Alors tu crois que ce sera Mallarmé ?

2^e poète. — Oui... non, ça dépend. Si les Belges donnent, ce sera Verhaeren !

1^{er} poète. — Pour qui votes-tu ?

2^e poète. — Moi ? j'ai dit : c'est de Rognier, *incontestablement*.

1^{er} poète. — Tiens ! pourquoi ?

2^e poète. — Pour le brouiller avec son beau-père.

1^{er} poète. —

2^e poète. — J'avais d'abord voulu voter pour Brunetière, pour être drôle.

1^{er} poète. — Ça n'eût pas été très gentil. Si c'était pour faire une blague, tu aurais pu voter pour moi !

2^e poète. — Tu ne m'as pas averti.

1^{er} poète. — Écoute. Tu es mon ami, n'est-ce pas ?

2^e poète (*ricement*). — Je n'ai plus rien sur moi, mon cher, je t'assure !

1^{er} poète (*avec dignité*). — Non ! ce n'est pas cela. Je te demande : puis-je compter sur ta discrétion ?

2^e poète. — (*Poignée de main bien sentie.*)

1^{er} poète. — Voilà. Je me dis : tu as été bête !

2^e poète. —

1^{er} poète. — Ou plutôt nous avons été bêtes. Nous aurions dû voter pour nous. Toi pour moi ; moi pour toi.

2^e poète. — Tu ne crois pas que cela aurait été remarqué ?

1^{er} poète. — Mais pas du tout. Tu verras. Tout le monde aura fait cela, à commencer par l'école Romane. Nommer Moréas, le plus grand après Ronsard, le seul, l'unique, garanti pour 10 ans. Après lui viendra de la Tailhède !

2^e poète (*sans enthousiasme*). — Cette idée que tu préconises était bonne.

1^{er} poète. — C'est mon avis. (*Silence.*)

2^e poète. — A mon tour de te demander de la discrétion. . . . Tu ne voudrais pas me faire du mal, pas vrai ?

1^{er} poète. — Tu me connais et tu parles ainsi !

2^e poète. — Pardon. — Eh bien, écoute. Moi, j'ai trois votes.

1^{er} poète (*stupéfait*). — Non ! pas possible ! de qui ça ?

2^e poète. — Très simple. Je me suis dit qu'on ne parlerait pas de moi. Alors j'ai écrit trois lettres avec trois encres différentes en changeant l'écriture. L'une datée de Bruxelles, l'autre datée de Paris et la troisième de Tours.

Ces trois lettres me décernent la palme. J'ai fait des fautes d'orthographe dans la lettre de Bruxelles.

1^{er} poète. — C'est très fort ce que tu as fait là.

2^e poète. — Oui. (*Silence, méditation.*)

1^{er} poète (*se levant brusquement*). — Pardon, mon cher. Tu m'excuseras si je te quitte. Une besogne que j'avais tout à fait oubliée.

2^e poète. — Déjà ! pas une tasse de thé ?

1^{er} poète (*mettant fébrilement son chapeau*). — Non, merci. Impossible. Regrette infiniment. Au revoir, au revoir (*en descendant l'escalier*) Ah ! tu as écrit trois lettres ! eh bien ! attends : Je vais en écrire quatre, moi !

Rideau.

FRANCIS DE CROISSET.

La Libre Esthétique

Tenez, moi aussi j'ai rencontré mon Kariste, il expose dans la grande salle de la Libre Esthétique et il m'a avoué :

— Ecoute, je comprends ou du moins je crois comprendre la beauté des Moreau, Puvis et Burne-Jones outre les dons naturels il faut tant de travail et de science acquise pour atteindre à cette pureté, qu'en désespoir d'effort il nous faut bien nous faire un petit « beau » à nous...

Pauvres Karistes, vous voilà bien ? Quel fut donc votre « dévoyeur » ? Comme vous allez gâcher votre vie !

Mais parlons des intéressants envois. Dans l'émotif qu'est Carrière ce n'est point son métier voulu qui me le rend attirant, c'est l'intensité d'expression presque dramatique qu'il a pu atteindre avec cette exécution « flou ». Le plus beau, par la vision poignante, est « sommeil » ; c'est bien là une mère assommée de lutte de misère, de travail et de maladie qui porte encore dans l'assoupissement le masque, éreinté par le sacrifice et le surmenage, des pauvres ; et quel contraste que, dans ses bras, ce gros enfant, au repos profond et comme égoïste. Voici cet intense portrait de Verlaine où toute la vie houleuse et misérable du poète si tristement humain se livre ; voyez ces yeux d'aspect qu'on croirait rancunier et méchant de prime abord ; comme leur regard s'atténue en une immense bonté, presque toute dans la pose inclinée de la tête au front génial et dans le contour deviné d'une bouche enfantine et comme prête à une moue de pleurs. Les splendides mains que celles du portrait de Gustave Geffroy ! Avec les yeux elles font le portrait, ceux-ci pénétrants, voveurs des plus secrètes choses d'art, celles-là des mains de rêve, embuées d'activité, vivantes en leurs contours flottants, des mains de nerveux, de raffiné, de fureteur si moderne, presque malade d'inquiètes recherches ; et je citerai encore cet élégant désenchantement du portrait de Daudet ; comme c'est bien un portrait généralisé, comme voilà bien l'artiste mondain de Paris, arrivé à la fin de sa carrière et gardant en toute sa personne, en ses yeux mêmes, la préciosité de

chers regrets : point souffrante pourtant cette face émaciée mais fatiguée jusqu'à la mélancolie. « Théâtre Populaire » est à mon avis un bien petit sujet en un bien grand cadre, mais il y a encore, de l'artiste, foule d'intéressantes têtes à regarder longuement.

Notre grand Meunier n'a ici que son « Pardon » déjà vu et quelques fort belles statuettes de travailleurs, mais il est sans doute un peu dépouillé de ses œuvres en ce moment par son salon de l'Art nouveau qui nous permet d'applaudir de tout cœur à son grand et légitime succès. Il était vraiment temps que l'on reconnût à la fin plus largement et sans frontière ce splendide et fier talent, fruit de tant d'années de labeurs et de soucis.

Si Hawkins est peu froid en l'étonnante correction de son dessin, son œuvre pourtant s'élève toute droite parmi de gênants voisinages. Interprétation d'une pensée de Baudelaire, sa femme aux guignols, évoque en son impassibilité souriante le rictus amer du poète des fleurs du mal.

F. Khnoff n'expose ici qu'un paysage ; précieux et purs les contours se noient en silence en « l'Eau immobile » sur le fond reflété de tentantes prairies. Heymans continue de s'affadir ; pourtant quelques notes qui pourraient satisfaire au besoin ses amis : « Le Calme de la Nuit » « Le Soleil Matinal » et « Le Réveil » ; de même Emile Claus nous réédite ses petites façades ensoleillées, mais les voici devenues métalliques, photographiques, presque transparentes (à nous, Roentgen !) et à sujets, on y voit même un garde champêtre (Madou, alors ?) ; quelques Vogels les derniers, où des tourmentes d'âme éclatent, et d'intéressantes notes de De Gouve. Oh ! bienfaisant effet des voyages en Italie ! l'artiste a oublié ses usines noires où il devenait par trop casseur de vitres et le voici nous montrant une « Venise la Nuit » d'une fort belle venue, un « Soir à Venise » et le « Parc de Milan ».

Et maintenant, lecteur, qui que vous soyez je vous recommande l'intérêt du numéro 29 du catalogue : « Déjeuner » ; allez-y voir et soyez assez bon pour me mettre au courant de la qualité, si légère fût-elle, que vous aurez découverte ; encore ne manquez point d'être ému par la vive imagination de M. Emile Muller et contemplez, je vous prie en le « cadre glace » de M. Gallé, qui s'en revient tout doucement au rococo le plus demi-mondain.

Certes, je passe des choses dignes d'intérêt, mais je suis noyé dans le flot des Maufra, Jourdain, Signac, Collet, Pissaro, Paillard, etc., etc. Pauvres gens ! Tenez, j'ai vu il y a quelques jours à la quatrième page du *Rive* un « poivrot » d'où j'ai tiré un petit symbole de l'état, navrant des ratés : ils sont les ivrognes de l'art. Le poivrot dans son abrutissement fait d'un regard d'égout, sa tire-lire, il y met ses économies et d'aimables badauds le considèrent avec sympathie, inhumant ses misérables sous : de même votre pauvre petit bagage de gros billon démonétisé roulera bientôt pour toujours dans la boue de l'oubli et de l'indifférence.

G. M. S.

La Renaissance Esthétique.

Profitant de la généreuse hospitalité de la *Jeune Belgique* qui, sans se rendre solidaire de ces lignes de combat, veut bien leur accorder l'honneur de la publication, il me plaît d'insister ardemment sur cette *renaissance idéaliste* dont les tendances, latentes depuis longtemps, prennent de jour en jour, en Belgique, le caractère d'une affirmation décisive.

La persistance de ce titre : *La fin réaliste et la renaissance idéaliste*, que jusqu'ici nous avons mis en tête de nos pamphlets

esthétiques, parus depuis quatre mois dans la *Ligue Artistique*, a déjà pas mal exaspéré ceux qui sentent malgré tout qu'il est la formule d'une constatation impitoyable mais exacte. En opposant des arguments rigoureux, mathématiques, à l'éclectisme et à l'incohérence des avocats, esthètes en l'air, nous devions soulever des rages secrètes et publiques. L'on a pu constater tout récemment quels procédés mettent au service de leur impuissance les avocats de l'amorphisme pictural. Ceux qui lisent encore par distraction l'exutoire des ambitions avocassières auront pu voir quelles hypocrites colères ont su provoquer chez la plupart, notre argumentation peu faite, nous en convenons le plus gracieusement du monde, pour chatouiller les cordes sensibles de leur esthétique détraquée et discordante.

Il sonne d'ailleurs très désagréablement à l'oreille de tous les manouvriers du naturalisme belge, ce titre qui résume assez bien la grande lutte des dernières années de ce siècle finissant, lutte commencée victorieusement en Angleterre par l'école préraphaélite, continuée en France depuis peu et qui, déjà, s'annonce en Belgique plus ardente, plus acharnée qu'ailleurs !

En effet, ici, la déclaration de guerre ne s'est pas fait attendre : les hostilités sont ouvertes et les premières escarmouches font présager un conflit sérieux. Déjà les bataillons des gardes-civiques déliquescents et les piou-pious de « l'école flamande » contemporaine déchargent à tort et à travers leurs pétarades contre l'évolution naturelle et salutaire de l'art moderne, qui sera, fatalement, la *Renaissance Idéaliste* !

On dirait, à les voir rageusement braquer leurs mitrailleuses, de vieux paradoxes libertaires et réalistes, qu'un pressentiment fatal les stimule, malgré eux. Proud'hon et Courbet, ces lourds fantômes de 48, semblent guider leur balistique désespérée, car à travers la mitraille des combativités, on entend leur voix d'outre-auge, groiner l'arrogance grossière de ces deux naturalistes qui voulerent l'Art à leur image et qui resteront à eux deux, pour le plus légitime mépris des vrais artistes, la plus honteuse incarnation de l'esthétique libre de ces temps flasques. Au fait, n'est-ce pas de leur intellectualité bestiale et politique quilleuse que sortit le réalisme socialisateur ? Et ne sont-ce pas toujours ces deux gros bourgeois révolutionnaires qui inspirent à l'heure actuelle cette exécrable et néfaste « *Socialisation de l'Art* » dont M. l'avocat Picard se fait le lamentable plaideur ?

Ainsi, Zola, le gros photographe de la salauderie sociale, sous prétexte de socialisation, a pourri des milliers d'âmes et corrompu l'entendement esthétique de toute une génération ! C'est un socialisateur, cet auteur de *Pot-Bouille*, de la *Bête humaine*, de *La Terre*, et qui, s'attaquant à Wagner idéaliste n'a pas honte d'écrire ceci « *au lieu de s'immobiliser avec Wagner, il faut partir de lui... il me suffirait qu'au lieu de fantoches, au lieu d'abstractions descendues de la légende, on nous donnât des êtres vivants... Wagner lui-même pâlirait sur le piédestal de ses symboles ! La vie, la vie partout !* » Cela équivaut à dire : « au lieu de faire vivre des héros, des idées, des sublimités, faites des voyous, des saletés, des réalités de la rue, des halles et des marchands de vins ! » L'on sait ce que ce pétrisseur d'ordures naturalistes entend par « êtres vivants » et par « vie » ! Depuis près d'un demi-siècle, l'on a pu voir en quel abîme, Messieurs les socialisateurs ont fait descendre l'Art et quels ont été les résultats de cette descente aux égouts de la Socialisation...

En vérité, le naturalisme de notre siècle et ses tendances populaires, insultant la Nature et l'Art, ont brisé les liens qui les unissent au monde idéal.

Proud'hon, Courbet, Zola ont lancé le grand blasphème esthétique. Il est donc naturel que les défenseurs exaspérés de la laideur et de l'imbécillité réalistes parlent et pensent comme ces célèbres profanateurs, esthètes à bonnet phrygien ou sans-culottes de l'Art ?

En Belgique, les chefs de cette école éclectico-libriste, dernière progéniture de la famille naturaliste, et dont l'ultime éclat ira rejoindre bientôt les vieilles boues des débâcles d'antan, se sentant bousculés dans la vacillante gloriole de leur fin prochaine. Ils sont en train de tirer dans le vide leurs dernières cartouches. Impuissants à formuler une argumentation d'esthétique nette et lucide opposée à celle de l'idéalisme renaissant, ils visent maladroitement l'œuvre personnelle, ou se cabrent devant « l'exclusivisme » légitime d'un art, — l'Art même! — qui se respecte assez pour ne plus vouloir se compromettre avec les bouchers, les pâtisseries, les marchands de bibelots, les fruitiers, les fleuristes et les vidangeurs du réalisme.

Nous, artistes passionnés et adorateurs fervents de la Beauté, nous ne voulons pas mêler la sensation animale à l'émotion esthétique, et si nous n'avons point, gardant intact notre culte de l'Art, baisé la fesse du Bouc populaire, c'est que notre idéal élevé nous met dans l'impossibilité de baisser la tête aussi bas!

Nous avons eu le courage de manifester hautement notre mépris pour les faciles succès d'un art de basse extraction en infligeant un vigoureux coup de balai aux malpropretés picturales, aux éjaculations des rétines saoules des peintres sans âme et sans cerveau.

Cela irrita des susceptibilités significatives — naturellement!

Nous avons tenu à ce que nos salles d'expositions, si humbles, si incomplètes qu'en puissent paraître les œuvres, ne ressemblent plus, au moins, à des magasins de poteries, à des salles à manger remplies d'ornements culinaires, qui font la délectation des esthètes du ventre et la honte des peinturlureurs qui passent leur vie à les reproduire bêtement.

Confondant à juste titre, dans une égale abomination, les marionnettes historiques, les vacheries de terroir, les paysages digestifs, les exécrables caricatures campagnardes et les ignobles mascarades de l'informe et du difforme, nous nous sommes imposé le devoir de combattre dans la mesure de nos moyens, certes, mais avec la plus inflexible des volontés, toute cette ochlocratie et cette coprophagie esthétiques.

Notre but sera de faciliter l'orientation idéaliste de la jeune génération belge d'où sortira triomphalement, nous en sommes convaincu, *l'art de demain*, c'est-à-dire non pas le caprice incohérent de quelques toqués dépourvus de génie, mais l'Art Idéaliste de tous les temps : celui qui doit se concilier éternellement, sinon avec des règles, toujours avec les Lois de l'Harmonie et de la Beauté divines. Quoi de plus étonnant, dès lors, de voir bondir d'une façon hargneuse et ridicule aux seuls mots de « Lois » et de « Beauté » vos exubérances de taureau ivre ou d'hippopotame en rut, ô vous, les meetinguistes de « l'art social », ô vous les montreurs de chair fraîche du naturalisme décadent!

N'avez-vous pas depuis longtemps perdu le sens, la signification de l'Art? Infériorisés par une atrophie du sens esthétique, vous avez infériorisé l'Art et vous vous êtes laissé emporter de plus en plus dans les eaux bourbeuses de votre tempérament, avec une jouissance ravalante. Jamais, c'est à le croire, tant vous semblez inconscients, vous ne vous êtes demandé de quoi il s'agissait réellement en art : est-ce d'éprouver, de faire éprouver un plaisir animal et stérile à regarder, à faire regarder, de succulentes inepties colorées, ou est-ce de faire adhérer les dons que la nature nous donne à l'éternelle Beauté.

Mais vous avez couru tous les guilledous de l'art et vous vous êtes fait les coupables apologistes des gribouillages impressionnistes, depuis ceux du tableau jusqu'à ceux de l'affiche; vous avez exalté avec une fougue grotesque les goujateries du pinceau et de l'ébauchoir, les plus flagrantes impuissances, les plus monstrueuses puérités et les plus révoltantes fumisteries.

Votre éclectisme fait galvauder vos petites âmes d'avocats et

de dilettantes en des admirations interlopes; vous avez fini par compromettre définitivement l'art, ses pompes et ses œuvres, et vous-mêmes!

Vous serez puni par où vous avez péché...

Peladan a dit : « *Il y a un terrible compte à rendre, outre-monde, pour tous ceux qui osèrent toucher à l'Arc Ithacien : ils périront sous la flèche des Causes Secondes, en vertu de ce principe : la témérité s'appelle un droit ou un crime. Sophocle symbolisa cet arcane redoutable...* »

Méditez cela. Il en est temps, car vous n'avez pas encore vu que vos sottises, vos déprimantes négations de la théorie, vos débauches violatrices de la Norme, vos vélocipédies d'indépendance, sanctionnées, hélas! par cette grande bête d'opinion publique, ont eu pour conséquence de produire autant d'horreurs, autant d'insanités que les misérables inventions des orthodoxies académiques.

Comme elles, en effet, vous stérilisez l'Art ou vous le faites dévier de son évolution normale. Vous ouvrez des « Maisons d'Art » pour « l'éparpillement de mille utilités, de mille utilités », dites-vous, dans vos ondoyantes réclames!

Vous créez des « distractions esthétiques » pour la « bienveillance des âmes »! Et vous poussez l'ignorance jusqu'à crier aux badauds de la Porte Louise : « *Il n'est point de règle qui n'ait été démentie par un chef-d'œuvre!* »

Or, dites-nous, s'il vous plaît, ô bons esthètes de linotte, quels sont les chefs-d'œuvre qui n'ont pas eu comme essence de leur création triomphale les grandes lois harmoniques du monde et quels sont les chefs-d'œuvre qui, sans être imprégnés de cette essence d'éternité, résistèrent au temps, sans retomber vite dans le néant d'où ils sortirent? Wagner, Delacroix, Burne-Jones, Watts, Puvis, Gustave Moreau, pour ne citer que les plus près de nous, sont des classiques : ils fixèrent leur personnalité créatrice dans les lois du rythme et de la plastique; ils vivront de la vie des génies créateurs, tandis que vos Manet, vos Seurat et autres impuissants sont déjà oubliés le lendemain de leur naissance, n'étant que des avortons...

Vous ignorez donc que, de même que le mouvement des cieux s'exécute en vertu de la loi de gravitation, nul chef-d'œuvre ne se crée dans des principes inviolables? Vous dédaignez avec une sottise pitoyable l'Idéal en sa forme esthétique, qui est cette suprême tendance vers le plus haut point de perfection et qui est la destinée de l'Art. Au nom de l'éclectisme, cette dérisoire prudhommerie du sens artistique, vous blâmez vainement ceux qui veulent l'Art selon sa stricte essence même, c'est-à-dire le vouloir comme centre, le cœur de toute beauté normale, et où les autres formes et moyens de la beauté viennent se concentrer.

Ah! nous vous le cornerons sans cesse, à son de trompe : l'œuvre d'art, vraiment digne de ce nom, ne sera jamais, que celle où vibreront les principales puissances de l'âme de l'artiste en communion avec les lois divines de la vie universelle, vers l'Absolu!

Vous en êtes encore à croire le Zeus de Phidias, le Moïse de Michel-Ange ou le Précurseur de Vinci des « réalisations imprévues » et, l'âme des grands artistes créateurs, aussi « versatile » qu'une âme d'avocat dilettante.

En vérité, Messieurs les snobs, vous êtes bien des bourgeois transportés dans la sphère de l'idéal, savourant les œuvres avec gourmandise, au lieu de les contempler comme on prie; vous êtes des metteurs de pieds dans les plats; vous êtes bien les Tribulat-Bonhomme de l'esthétique moderniste, épateurs et médiocres; vous êtes les tachistes, les pointillistes de l'intellectualité, les négateurs outreucidants et pervers du dogme plastique!

Mais aussi, faut-il le dire, si vous n'élevez pas le diapason de votre dilettantisme jusqu'à la digne compréhension de l'Art

Eternel et du Beau Essentiel, votre règne est bien près de finir, si éphémère qu'il soit. Vous le savez. Vous vous êtes senti tout à coup empoigné au collet, surpris dans vos « distractions esthétiques ». Pendant que vous vous pourléchiez les babines devant les ragouûts du « coloris », devant les beefsteaks impressionnistes servis à la table de vos gloutonneries par les marmittons de l'art, votre cerveau se liquéfiait comme cette « débordante » couleur qui « coule » dans les œuvres(?) que vous admirez comme on déguste ou comme on digère. Les gras relents de votre cuisine artistique, vos digestives pâmoisons aux dinettes d'art ont fini par engourdir et obscurcir en vous, le tact et l'amour du grand Art.

C'est en vain que vous placez l'Art à la hauteur de vos estomacs, c'est en vain que vous le compromettez avec la fantaisie et morbide émotivité de vos nécropathies intellectuelles ! Nous, nous le voulons, comme le voulurent les plus purs, les plus nobles et les plus grands, à la hauteur de notre front, à la hauteur de notre esprit, notre cœur, notre âme, enfin, et si vos organismes de butors mal affinés, si vos apoplexies cérébrales et vos pléthorismes optiques, vous font voir rouge jusqu'à en être aveuglés, tant pis !

C'en est fait presque de votre école où l'on a noyé la Beauté dans les baquets des teinturiers ivres, où l'on vidangea la couleur sous prétexte de réalisme et où l'on enlaidit toutes les choses de la vie avec le plaisir démoniaque et fou d'enlaidir ce qui est déjà laid !

C'en est fait bientôt de vos artistes sans foi ni loi, qui n'auront laissé après leur mort que des œuvres mornes, amorphes, cocasses et imbéciles, reflétant le néant de leur personnalité délétère et l'impuissance pathologique où ils croupissent.

Dans quelques années, je vous le prédis, on regardera leurs œuvres (?), souvenirs lamentables de vos déliquescences présentes, comme on regardait trainailler le lendemain d'un carnaval, les repoussants magots des noces sans nom, et l'on dira de vous, leurs panégyristes néfastes : « Ce furent des médiocres ou des fumistes », et l'on aura raison !

JEAN DELVILLE.

Au nom de la Forêt et du Parc.

LETTRE AU ROI

Généreusement, Sire, vous dispensez aux arides villes du littoral de vastes terrains et des arbres, et, dans un quart de siècle, la laideur de leurs édifices et de leurs kursaals se compensera non seulement de la Mer, mais, grâce à votre prévoyante munificence, d'un épais pourtour de reposante verdure. Votre influence corrigera heureusement ainsi l'inclination bizarre des habitants de ces plages qui semblent, comme les citadins de Lisbonne, posséder la haine du végétal ; aversion qui, cependant, ne peut leur être venue par contagion, car Bruges, l'Écluse, Middelbourg se ceignent de délicieux remparts ; et, au delà du détroit, Douvres enfouit l'élégante simplicité de ses villas dans les fleurs et les arbres et le jardin public de Folkestone conduit ses pelouses jusqu'aux rivages maritimes !

Car les Anglais respectent et aiment les beautés naturelles, et les Américains, qui *superlativent* les tendances de leur race, n'exproprièrent-ils point, au profit du peuple entier, des territoires aussi étendus qu'un royaume : un royaume de quiétude et de repos, pittoresque et divers, où les ouvriers abimés par le labeur quotidien, les fourbus du trafic outrancier et les artistes éperdus de silence peuvent aller rajeunir leur sang, adoucir leur nervosité irritée.

Laëken, ses paysages et ses perspectives témoignent assez de votre réel sentiment, Sire, et que les gazettes se trompent qui

prétendent vous avoir aperçu parcourir les voies de la forêt de Soignes pour rectifier le tracé d'une route qui entaillera terriblement ces bois vénérables !

Si les journaux disaient vrai, certes, vous vous serez ému à l'aspect des grands arbres très doux qui, résignés et placides, virent tomber leurs feuilles, le dernier automne, consolés par la certitude de réveiller leur sève à l'heure du printemps enchanté ; car ils auront espéré en vain et Avril trouvera leurs troncs morcelés étendus sur la terre attristée. C'est vrai qu'il faut des chemins carrossables, spacieux ! sur lesquels faire courir à l'aise le rail et le câble des véhicules électriques, appareils de vitesse et de vacarme si favorables à la paix sylvestre ! « Sacrifiez encore quelques chênes, s'écrient les ingénieurs ivres de géométrie, sabrez les branches et les souches ; que la route soit large, unie et rectiligne ! Deux heures suffisent à ruiner un arbre dont la croissance a absorbé la durée d'une vie humaine ! »

Et cet étrange Parc délaissé de Tervueren, émerveillant de grandeur et d'inexprimable deuil accepté, avec ses hautes allées profondes, ses étangs et ses lourds viviers stagnants sous les arceaux immobiles des arbres?... Voici, une exhibition s'organise dont les hangars provisoires, les éphémères décors à la détrempe, les brasseries égayeront ce vieux site solennel ; les cris des badauds et des camelots, le cornet effarant des tramways déchireront l'idéale atmosphère rêveuse qui protégeait la royale mélancolie de ce domaine ; et aux carrefours mystérieux, autour des pièces d'eau que le songe habitait, des guinguettes et des tréteaux vomiront des musiques ! La maison à pignons réjouira sa trop jolie rusticité de quelque alléchante enseigne ; des véhicules mécaniques, des horreurs automobiles, achèveront d'appriivoiser ces fauves familiers, ces daims, à peine effarouchés du passant solitaire, et qui hantaient les taillis, traversaient en hésitant les avenues, comme les bêtes innocentes d'un conte de fées...

Et ces fêtes transitoires clôturées, la nouvelle route s'élargira davantage, droite, irréprochablement et — déserte ; le domaine souillé, dépouillé de sa grâce ancienne, conservera les hideux vestiges et le dégât des précaires baraques démolies. Satisfaites, les foules auront émigré déjà vers d'autres plaisirs analogues, ayant oublié le chemin du noble Parc profané que les fervents promeneurs de jadis ne reprendront plus!...

Sire, protégez les arbres et les souvenirs ! DELZIRE.

Memento.

AU MOMENT DE METTRE SOUS PRESSE, nous recevons le premier fascicule de la **REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES** (Bruylant, éditeur. — Abonnement, 10 frs. par an).

Cette publication qui s'annonce par un numéro de 160 pages, obtiendra certainement un très vif et très légitime succès aussi bien dans le monde littéraire que dans le monde savant et dans le monde universitaire.

Fondée sans aucun esprit de parti, cette Revue, qui a pris pour devise : *Libre Ecamen*, devise de l'Université de Bruxelles, ne sera l'organe exclusif d'aucune école philosophique, scientifique, historique, économique ou littéraire.

Sa création qui coïncide avec l'ère de prospérité et d'expansion active inaugurée par la fondation des Instituts de biologie, de zoologie, de botanique, de bactériologie et d'hygiène, dont l'Université de Bruxelles vient d'être dotée, assure à cette Ecole, l'un des premiers rangs parmi les établissements scientifiques.

SOMMAIRE DU PREMIER NUMÉRO : A. *Prins*. Les doctrines nouvelles du droit pénal. — Dr E. Héger. Trois grandes découvertes faites en ce siècle dans le domaine des sciences biologiques.

— *J. Massart*. Notes Javanaises. — *P. Errera*. Esquisse d'un cours de Droit constitutionnel comparé. — *C^{te} Goblet d'Alviella*. Les premières civilisations. — *Van Havre*. Les découvertes photographiques de Hittorf, Lenard, Goldstein et Roentgen. — *René Sand*. Rayons cathodiques et rayons X. — *W. Vollgraff*. Une conjecture sur un vers de Persé. — *L'Alliance universitaire internationale*. — *Bibliographie*. — *Chronique universitaire*.

COURS D'HISTOIRE DE L'ART, par *M. E. Blanc Garin* (Salle Kevers, 12, rue du Parchemin). Art Mycénien, Art Grec.

Les conférences au nombre de six, se succéderont les Vendredis à 2 heures 1/2 de l'après-midi à partir du 6 Mars, excepté le Vendredi-Saint. Le cours se terminera par une visite faite au parc du Cinquantenaire. Un grand nombre de projections lumineuses permettront de suivre l'évolution de l'art en évoquant les temples, tombeaux, palais, maisons civiles, peintures, sculptures de l'art appliqué et *M. Blanc Garin* s'est assuré du concours d'artistes les plus habiles pour l'exécution de ces projections. Un résumé du cours renfermant les dates et noms propres sera mis à la disposition de chacune des personnes qui suivent le cours.

LA GRANDE CRITIQUE. — Le vieil *Art moderne* a découvert l'Homme jeune de *M. Vande Putte*, une des innombrables quelconqueries qui éclosent quotidiennement chez les libraires ; aussitôt il bave d'admiration et écrit :

Oh ! les alinéas palissadés d'exclamations ; les tirets et les suites de points prodigués à chaque chapitre ; les inversions audacieuses, les néologismes imprévus, toute l'audace et la témérité qui passent et ruent et tapagent.

Comme on est loin du débutant docile et nul qui écrit sous la dictée d'un mentor refroidi et tatillon. Comme on aime cette vivacité prolixe et ce mors aux dents de personnalité naissante, qui, d'un beau coup de volonté, se substituent à la timidité et à la domesticité ordinaires. C'est cela avant tout qu'il s'agit d'aimer et de signaler en celivre, dussent tous les moisés de notre littérature, une nouvelle fois, en fermenter.

Tudieu ! quel enthousiasme ! Et cela pour des exclamations, des tirets et des suites de points !

Zuze un peu, mon bon, si l'original auteur avait fait des taches d'encre !

ENCORE LA GRANDE CRITIQUE. — Dans l'*Indépendance belge*, *M. Fierens-Gevaert* avait dit de l'art de *Constantin Meunier*, notre grand sculpteur : « C'est son rêve intérieur, rêve clair » voyant de beauté morale et plastique, qui fait retrouver, à » *M. Meunier*, dans ses créatures simples les étincelles divines » éparses dans l'Univers. »

Voici le commentaire de *M. le sénateur Edmond Picard* :

« Bardaf ! Patatras ! On croirait entendre crouler dans la cave, l'escalier que jadis, tant de fois, les bons chroniqueurs » *Frédéric et Couvreur*, fatiguèrent de leurs montées goutteuses et conservatrices. » (*Peuple*).

— Voilà, nom de D... ! qui s'appelle parler ! Couic !

AUTOGOBISME MAJEUR. — *M. Fierens-Gevaert* avait dit dans l'*Indépendance belge* : « *M. Meunier* a subi sans s'en rendre » compte la fascination de cette puissance nouvelle (la démocratie) : par là il est étroitement solidarisé avec son temps, » comme le furent tous les hommes de génie. »

M. Edmond Picard répond dans le *Peuple* : « *M. Fierens-Gevaert* vient de crier (merci du compliment un peu lourd » pour nos épaules), que ceux qui se solidariront avec leur » temps, empaument le socialisme, sont des hommes de » génie. »

— Cette malle doit être à nous, disait *Bilboquet*.

— Un homme de génie ? Ce doit être moi, dit *M. Picard*.

Amen !

M. DE RÉGNIER A LA REVUE DES DEUX-MONDES. — *M. R. de Marès* a publié dans l'*Art moderne* un réjouissant article sur ce petit événement littéraire. Cet article révèle la peur affreuse qu'éprouvent quelques vers-libristes de voir *M. de Régnier* redevenir le poète parnassien qu'il était et que certainement il sera. *M. de Marès* prend un soin extrême d'établir que « *M. de Régnier* n'a jamais été le chef de ce que l'on veut bien appeler l'école symboliste, » mais qu'il « a toujours gardé de très vagues attaches avec le Parnasse ».

On le voit, *M. de Marès* prépare prudemment ses batteries pour l'avenir. Quand *M. de Régnier* aura renoncé aux dernières irrégularités qui déforment son art, on clamera qu'il n'était qu'un parnassien déguisé, un faux vers-libriste, une simple comète désorbitée, qui s'est approchée un moment du soleil de *M. Vielé Griffin* pour retourner se perdre dans les ténèbres.

Décidément, on a peur dans le camp des symbolistes !

BANQUET VERHAEREN. — Pour le compte-rendu, le vieil *Art moderne* renvoie à l'*Art moutard*.

M. CAMILLE MAUCLAIR a conféré lundi dernier, au salon de la *Libre Esthétique*. Le pétale était la mode et la tradition en art. L'auteur des *Sonnettes* a conseillé à ses auditeurs, s'appuyant sur les Évangiles, de faire scandale ; c'est à cela que l'on reconnaît le véritable artiste. Il cite alors comme exemple *MM. Maeterlinck, Verhaeren, Doudelet*, etc. Il nous permettra bien aussi de rappeler la fin de la citation évangélique : « Il vaudrait mieux pour eux qu'on leur attachât une meule au cou.... »

APPEL AUX ARTISTES. — La Direction du *Diable-au-Corps*, dans une intention de large confraternité, fait aux Artistes une invitation que nous nous plaisons à répéter : La petite scène est ouverte à tous ceux qui trouveront agrément à y produire ou à y faire interpréter leurs œuvres, de quelque genre qu'elles soient. Le programme du *Diable-au-Corps* peut adopter toutes les productions d'art, ne répudiant que les banalités et les choses licencieuses. Les artistes rencontreront au sein de la compagnie joyeuse un accueil sympathique, reconnaissant et cordial, outre le plaisir de se produire devant un public intellectuel toujours trié sur le volet.

AU THÉÂTRE DU PARC. — Aujourd'hui vendredi, au profit de la Crèche d'Ixelles : *Les faux Bonshommes*. Demain samedi, 1^{re} représentation de : *Le Modèle*, comédie nouvelle en 3 actes, dont voici la distribution : Mesdames : Legat (Albertine), Bl. Marcel (Fernande), Gab. Gilbert (Georgette). MM. Alb. Bras, (Raymond), Montigny (Jean Mérina), Darcey (Villard), Riche (Ludovic), Perrin (Prosper). Dimanche à 2 h. en matinée et le soir à 8 h. 1/4, *Le Modèle*.

Bibliographie.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ, Les aventures du baron de Faeneste. — M^{me} FERNANDE DE LYSLE, Au pays du Nord. Contes scandinaves et finlandais. — A. BOURGEOIS, Adrienne Lecouvreur (conférence). — M^{me} O. FEUILLET, Souvenirs et Correspondances. — A. HOUSSAYE, Les Femmes démasquées. — P. RÉGNIER, Le Tartuffe des Comédiens. Notes sur Tartuffe.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux boissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Bèguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.